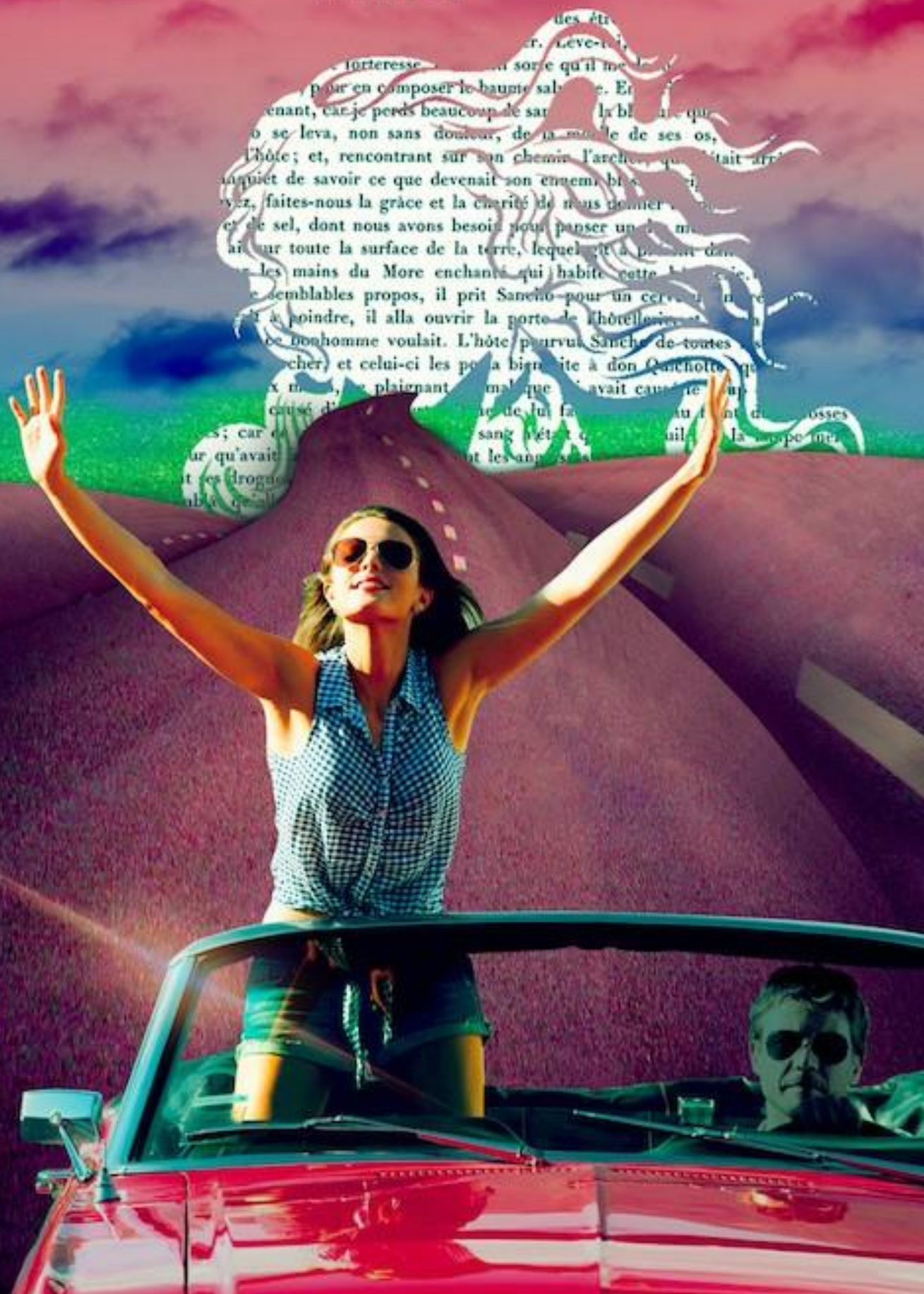


Mellie, l'Échappée Livre

Roman

Emmanuelle Terff



Mellie,
L'Échappée Livre
Roman

© Emmanuelle Terff, 2020
ISBN numérique : 979-10-262-4816-3

Samuel savait chevaucher un livre et garder son équilibre au milieu des idées, comme un homme qui descend un torrent tumultueux en canoë. Mais Tom creusait entre les idées, faisait son tunnel comme une taupe et ressortait à la surface, le visage et les mains tachés de lecture.

John Steinbeck. À l'Est d'Éden.

1

Le Smiley

La bibliothèque sous le phare surplombait la ville. Elle était installée dans une ancienne pêcherie, un bâtiment épais percé de baies vitrées qui reflétaient le ciel. Mellie se gara en contrebas. Elle attrapa son sac sur le siège à côté, releva le pare-soleil après avoir jeté un dernier coup d'œil dans le miroir : pas trop de cernes malgré une nuit sans sommeil. Elle avait toujours du mal à dormir quand elle devait participer à une réunion de *la Human Book Library Organisation*TM. Pourtant, depuis le jour où elle avait découvert l'existence de cette étrange bibliothèque humaine, elle aurait dû savoir qu'elle ne risquait rien à se transformer en livre.

C'était en automne, près d'Halloween, deux ans auparavant. Pour échapper au vent de sable qui balayait la plage, elle s'était réfugiée dans un restaurant derrière les dunes. Des citrouilles édentées illuminaient les tables. Le patron lui avait fait signe de s'asseoir pendant qu'il préparait son sandwich au poulet. Quelques papiers traînaient sous le pot de moutarde. Les premiers mots l'avaient intriguée : *Devenez un livre vivant*. C'était quoi encore ce truc ? On pouvait tout être aujourd'hui – vegan, queer, no life –, pourquoi pas un livre ? Elle avait continué : *La bibliothèque vivante est un endroit où de vraies personnes peuvent être empruntées par de vrais lecteurs sur le principe d'une bibliothèque classique. Fondée au Danemark en 1990, l'organisation veut combattre les préjugés par le dialogue et la rencontre*. Venaient ensuite un historique rapide et des exemples : Le livre de la femme voilée, la polyamoureuse, l'autiste. Des visages jeunes et souriants. En les regardant, Mellie s'était demandé quel livre elle aurait pu être, elle.

Le soir même, elle téléphonait à sa sœur Ana. « Et toi, quel livre choisirais-tu d'être si tu devais participer, Ana ? » Ana avait ri : « C'est évident Mellie, celui de la mère de famille. J'expliquerais à tous à quel point c'est chiant d'avoir des enfants, à quel point j'aime cela ! — Et moi, Ana ? Quel livre serais-je ? » Il y avait eu un silence. Puis Ana avait dit d'une voix étouffée : « Toi, Mellie tu le sais bien : le livre des livres ! Tu les as toujours aimés plus que tout. » Elle n'avait pas dit : Plus que moi, mais Mellie l'avait entendu dans la vibration sourde de sa voix. « Le livre des livres, c'est quoi, Ana ? » avait-elle insisté. Ana s'était tue à nouveau avant de dire : « La bibliothèque. Tu pourrais être le livre de la bibliothèque. Souviens-toi, Mellie... »

Le lendemain, Mellie appelait le numéro inscrit en bas, à gauche du prospectus qu'elle avait fourré dans son sac. Linda Kerr, la responsable de la section locale de *la Human Book* lui donna rendez-vous pour le week-end

suivant, « dans le bar au-dessus de la Capitainerie de la Marina. C'est un chouette endroit. Mais pourquoi ne vous inscrivez-vous pas par Internet ? Le formulaire est assez simple à remplir. — Je ne sais pas quoi écrire dans le champ : *résumez votre livre*. — De quoi avez-vous envie de parler ? — C'est toute la question. Je ne sais pas si je suis un bon sujet. » Linda Kerr avait pris son ton le plus professionnel : « Nous avons tous quelque chose à partager, mademoiselle. L'expérience est notre bien le plus précieux. » Mais elle avait eu un soupir agacé en glissant sur le c qui transforma le mot en un sifflement désagréable. « Je viendrai vers 15 heures, samedi prochain », conclut Mellie en raccrochant.

Quand elle franchit la porte du café, Linda Kerr était déjà assise devant une fenêtre qui donnait sur le port. Mellie la reconnut sans jamais l'avoir rencontrée : elle ressemblait à sa voix. Au loin, la mer s'ébrouait. Une brise fraîche pénétrait par la porte ouverte. Elle se laissa glisser sur le fauteuil en face de la femme. Elle avait hésité pendant plusieurs jours à la rappeler pour annuler le rendez-vous. « Ce n'est pas une bonne idée. Depuis que je me demande si je peux devenir un livre, je ne me sens pas bien. »

— Je ne suis jamais venue dans cette Marina, Linda, commença Mellie. Je ne savais pas que d'ici, on voyait le hangar à bateaux.

Elle désigna un bâtiment en ruine au bout de la falaise.

— La maison du vieux fou ?

— Je ne connais pas son histoire, reprit Mellie après un silence.

— Le gars croyait que les propriétaires des yachts de la Marina accepteraient d'y faire monter leurs bateaux pour leur offrir une vue quand ils ne les utilisaient pas, « un supplément d'âme », proclamaient ses publicités. Inutile et bien trop cher. Il a fait faillite.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est parti. Le hangar tombe en ruine. Le maire tente de récupérer le terrain.

— Un beau sujet pour vous, Linda.

— Non. Il n'aurait pas fait un bon livre. Avec qui partager une expérience pareille ? Parlez-moi de vous plutôt.

— J'aime les livres. Avant de m'installer aux États-Unis, j'ai travaillé à la bibliothèque François Mitterrand à Paris. Savez-vous qu'on peut dater un livre d'après sa reliure ?

— Non ! Et je doute que ça intéresse quelqu'un, en dehors d'un public très spécialisé, ajouta Linda. Vous pourriez peut-être témoigner de votre expérience d'immigrée ?

— J'ai passé mon enfance ici. Je ne suis pas vraiment une immigrée.

— Ah bon, fit Linda découragée.

Elle regarda dehors :

— Il y a peut-être autre chose Mellie ?

— Enfant, je voulais écrire...

— Comme la moitié d'entre nous dans notre association. N'abordez jamais ce sujet avec nos membres ou ceux que vous rencontrerez, l'interrompit Linda Kerr. C'est une très mauvaise idée. Vous allez rentrer dans des banalités affligeantes.

— Non, je n'étais pas un écrivain, ajouta Mellie.

— Parfait ! Une vocation ratée. Ce n'est pas très porteur, mais nous avons tous eu des rêves d'enfant qui ne se sont pas réalisés. Vous pourrez raconter comment vous êtes devenue une belle jeune femme pleine de vie malgré votre passion pour les livres, conclut-elle en se levant. On croit trop que lire est un plaisir de frustrés. Vous tenez votre sujet.

Mellie ne bougeait pas. Elle leva les yeux vers cette femme qui attendait :

— Non ! Moi, je serai le livre de la bibliothèque.

Linda Kerr avait déjà les clefs de sa voiture dans la main. Elle hocha les épaules, pressée. « Si vous y tenez, répondit-elle. Mais je vous aurai prévenue. Ce n'est pas une expérience agréable d'être un livre quand personne ne s'intéresse à vous. Comme dans la vie », ajouta-t-elle avec un sourire voilé. Mellie s'entêta : « Nous avons tous un souvenir de bibliothèque. Réfléchissez. » Linda hésita une seconde avant d'avouer : « Moi, je rendais toujours mes livres en retard. La bibliothécaire, une vieille aux cheveux filasse, me collait chaque fois une amende. J'y ai passé tout mon argent de poche. » Elle sourit en haussant les épaules : « Après tout, faites comme vous voulez, Mellie. Qui suis-je pour interdire un livre ? J'ai bien accepté celui de ma belle-mère qui est une garce. Et elle a un franc succès quand elle raconte notre vie commune ! »

Depuis, Mellie avait participé à de nombreuses réunions de la *Human Book*. Le soir en rentrant, après une de ces journées exténuantes, il lui arrivait encore de pleurer. Ce n'était pas si facile de devenir un livre, de se rendre captivante même à travers des morceaux choisis. Linda Kerr avait raison ! Mais aujourd'hui, ce serait différent. Cette expérience l'avait changée. Elle avait enfin trouvé son style.

Elle sortit de la voiture. Avant d'entrer, elle se retourna. Elle crut distinguer au loin le hangar à bateaux. » Un bon présage, pensa-t-elle. Les histoires de vieux fous sont toujours magnifiques ! Comme la mienne. »

Le hall de la bibliothèque était encore désert. Linda Kerr exigeait de ses membres qu'ils viennent avant l'ouverture pour aider à mettre tout en place. Mellie s'approcha d'un groupe occupé à transporter des tables. Elle en attrapa une. Une jeune femme vint l'aider. Elle la connaissait un peu pour l'avoir croisée plusieurs fois au cours de cette année. Son sujet était aussi difficile que le sien : *Moi, petite fille d'un nazi...* Et quand il n'y avait personne, elles avaient pris l'habitude de discuter ensemble pour passer le temps.

— Tu t'es entraînée, Mellie ? lui demanda-t-elle.

— Tous les jours. Devant la caméra. J'ai fait plusieurs vidéos, appris mon début par cœur. Je crois que ma première phrase est bien meilleure comme accroche, plus empathique. Mon lecteur ne voudra pas me quitter avant la fin ! Si j'en ai un, bien sûr...

Elles rirent ensemble.

— Tu as vu, ajouta Mellie en désignant un panneau devant la porte où leurs visages s'affichaient souriant avec le titre de leur livre, j'ai changé la photo de ma couverture. Elle est bien plus attirante !

Mellie s'installa sous une ancre, surchargée de livres. Elle sortit un stylo et une feuille blanche qu'elle posa devant elle au cas où un de ses interlocuteurs voudrait prendre des notes. Elle attendit un peu, se releva, tira la chaise comme si quelqu'un venait de s'y asseoir. C'était plus accueillant. Puis elle retourna à sa place avec un grand sourire. Mais toutes ces heures à se préparer n'avaient servi à rien. À la fin de la matinée, elle n'avait rencontré que trois personnes, dont une documentaliste restée cinquante minutes avec elle. Son record ! Elles avaient parlé de leurs expériences professionnelles – jamais de son sujet –, avant de se quitter en se donnant leur numéro de téléphone.

Elle repoussa sa chaise. Il fallait qu'elle marche. Elle contourna le livre de la femme voilée. Sa représentante avait posé, sur la table devant elle, plusieurs foulards qu'elle nouait avec art autour du visage de ses lecteurs avant de leur tendre un miroir. Mellie la regarda faire avec envie. Ses accessoires étaient bien plus séduisants que sa feuille et son stylo. Un peu plus loin, le livre de l'amoureuse à choix multiples ne désemplassait pas. Facile avec un tel sujet ! Et la femme qui racontait était jolie en plus...

Elle s'arrêta devant la porte qui ouvrait sur la rue. Elle attendrait encore, puis elle irait à l'hôtel. Elle prétexterait une migraine. Elle n'aimait pas se sentir oubliée dans un coin sombre comme un vieux bouquin abandonné. Par acquit de conscience, elle se retourna vers le panneau placé face à l'entrée. Sa photo y était toujours au milieu des autres, avec son titre inscrit en rouge sur un bandeau comme si elle avait gagné un prix littéraire : *Moi, la bibliothèque*. Elle avait

espéré la voir à terre. Quelle bonne excuse pour s'expliquer que personne ne la choisisse !

Elle retourna à sa place, attrapa son téléphone pour faire semblant de lire. Plus rien n'existait en dehors d'elle-même à la dérive sur une île pleine de livres qui flottait sur une mer défaite. Au loin, un hangar désaffecté clignotait comme un phare !

— Puis-je m'asseoir ?

Mellie sursauta. Elle releva la tête vers la silhouette en contre-jour qui se tenait face à elle. Elle avait dû s'endormir.

— Je vous ai choisie pour la photo sur la couverture, poursuivait l'homme en désignant le panneau devant la porte. Très jolie ! Jolie et intrigante. Pourquoi ce titre ? La bibliothèque ? Vous racontez comment ce bâtiment a été transformé, ajouta-t-il, une ancienne usine à poissons, je crois ?

Il retira sa veste trempée pour la mettre sur le dossier de la chaise.

— Il pleut encore ? demanda-t-elle.

— Vous n'avez pas entendu l'orage ?

— Non, je lisais, mentit-elle.

Elle reposa le téléphone sur la table. Il le regarda en poussant un soupir d'envie.

— J'ai perdu le mien ce matin, avec mon ordinateur et toutes mes cartes de crédit. Impossible de savoir où. Je devais partir dans

l'après-midi, après mon rendez-vous. Je suis ici pour affaires. Mais je suis bloqué jusqu'à ce que l'assurance me contacte. Je viens de porter plainte au commissariat, en face.

— Et vous avez vu de la lumière de l'autre côté de la rue ? l'interrompit-elle.

— Oui, c'est un peu ça. Je ne sais pas quoi faire sans eux. Il suffit qu'un truc pareil vous arrive pour s'en rendre compte : sans connexion, pas de vie, ajouta-t-il avec un sourire crispé. Même plus moyen de regarder une série sur Netflix !

— Vous pourriez aller au cinéma ? répliqua-t-elle.

Elle se mordit les lèvres. Elle attendait depuis des heures de pouvoir parler à quelqu'un.

— Je n'aime pas y aller seul, répondit-il en la fixant.

— Pour voir un film, on n'a pas besoin d'être deux !

— Moi, je n'aime pas.

Il lui tendit la main :

— Je me présente : Thomas Hamilton.

— Mélusine. Mais tout le monde m'appelle Mellie.

Elle baissa les yeux. Elle cherchait sa phrase de début.

— Eh bien, Thomas, vous lisez beaucoup ? demanda-t-elle d'une voix travaillée.

— Très peu. Je ne suis pas venu dans une bibliothèque depuis... Sans l'orage...

Il s'arrêta.

— Je ne voulais pas dire ça, s'excusa-t-il.

— Ce n'est pas grave. Commençons, puisque vous ne voulez pas aller voir un film. Vous connaissez le principe : je vais partager mon histoire avec vous. Une façon de se rencontrer sans préjugés. Vous pourrez me poser toutes les questions qui vous passent par la tête. Je suis là pour y répondre. Êtes-vous prêt à faire livre à deux avec une inconnue ?

Il sourit en la regardant. La journée allait être moins ennuyeuse qu'il ne le craignait en se réfugiant ici.

« Nous avons tous un livre qui dépasse dans notre bibliothèque, Thomas, commença Mellie d'une voix assourdie, un livre qui change le cours de notre vie. Le mien est un roman : un roman de Brad Hawk. Qui se souvient de Brad Hawk, l'écrivain aux succès planétaires ! Tant de choses disparaissent...

Quand j'avais quinze ans, j'ai répété pendant deux jours le prénom du crétin qui m'avait larguée. Ana, ma sœur, a cru que j'étais devenue folle : je refusais de manger et de boire. Aujourd'hui, je suis incapable de vous dire comment il s'appelait. Pourtant si vous m'aviez demandé à ce moment-là quelle image j'emporterais dans la tombe, je vous aurais répondu avec des trémolos dans la voix : Machin. Machin. La mémoire et ses caprices d'enfant ! Et me voilà devant vous aujourd'hui pour vous parler d'un livre, sans doute parce qu'il a bouleversé mon existence bien plus que ce premier amour.

J'avais neuf ans quand j'ai lu mon premier Hawk. Jusque-là, je survolais des bandes dessinées, des mangas ou des histoires à l'eau de rose. Et encore, pas souvent ! Je préférais regarder les séries à la télévision.

Mais je dois commencer par le début si vous voulez comprendre.

Maman, ma sœur Ana et moi, nous habitions une ville endormie entre les montagnes dans l'État de New York. Papa, une photo en haut de l'escalier, avait divorcé de nous peu après ma naissance. À l'ouest, le rocher du Vieux Vieux Homme, un profil de chef indien en haut d'une falaise, veillait sur nous. À l'est, la bibliothèque, un cube posé au-dessus du torrent, fermait notre horizon. Tout autour, la forêt, une marée verte qui se couvrait de neige l'hiver, nous enveloppait comme si nous vivions sur une île. Au-delà, il y avait la France, le pays où nous étions nées, Ana et moi. Nous n'en avons aucun souvenir.

Notre situation aux États-Unis dépendait de notre visa. Il fallait que nous soyons plus sages, plus douces. Moins... Jamais nous-même en fait, pour ne pas attirer l'attention des services d'immigration qui faisait tous les cinq ans une enquête de voisinage. Maman, avec une grimace de guerrière, nous comparait à des squaws qui devaient s'assimiler. Je souriais, heureuse. Moi, je voulais être la fille du Vieux Vieux Homme ou de Geronimo, qui était mon héros préféré avec sa tête de vieille chouette mal peignée. J'étais incollable sur lui, jusqu'au nom de sa dernière femme, Azúl, dont j'avais mis la photo sur mon cahier d'histoire parce qu'elle ressemblait à Ana.

Quand maman partait pour des séminaires, Ana s'occupait de moi. Je sais aujourd'hui qu'elle était bien trop jeune. Mais pour moi, avec ses huit ans de plus, c'était une vieille. Huit ans, le début de l'éternité pour une petite fille... Et elle faisait les meilleures tartines au Nutella de la terre ! Le soir, je la rejoignais dans son lit avec mon doudou couturé de partout et je lui demandais si nous

irions en France un jour. « Je ne veux pas y aller, Ana. Je veux rester ici. C'est mon pays : je n'en connais pas d'autres. » Ana me prenait dans ses bras. Elle repoussait une mèche sur mon front et elle me chuchotait : « N'aie pas peur, Mélusine. Tu as le nom d'une fée de rivière et la couleur de ses yeux : vert pour les algues dans le courant et marron pour les troncs qui s'y reflètent. Il ne peut rien t'arriver. »

Tous les matins, je retrouvais Betsy ! Betsy était ma meilleure amie. Le jour de notre première rentrée à la maternelle, nous avions partagé mon chewing-gum dans la cour de l'école avant de cracher par terre pour tracer dans la salive la silhouette d'un homme. Je me rappelle son nom : le fantôme à la quéquette tordue. Depuis, j'ai vu le même dessin dans le puits d'une grotte à Lascaux. J'ai eu des frissons. Je ne sais pas pourquoi.

Dès que je me levais, je me préparais pour aller la rejoindre : Cheveux, brosse à dents, pantalons à paillette et tee-shirt à fleurs, vieilles tennis coincées sous le lit. Puis j'attendais Ana en trépignant devant la porte. Dehors, je courais tout le long du chemin et quand je tournais le coin de Collingwood drive, c'était toujours le même choc. Je la revois qui vient vers moi. Je me souviens de ses mains contre les miennes, des petites plaques rouges qui montaient sur ses joues pendant que nous exécutions notre goodmorning indian, une danse avec les pieds, les mains – et les fesses, que nous avions inventée pour nous dire bonjour. Voulez-vous que je vous la montre, Thomas ? »

Mellie s'était levée. Elle tendit la main vers lui.

— Je n'ai jamais fait ce genre de trucs, dit-il très vite. C'est réservé aux filles dans les cours d'école.

Mellie se recula.

— Oui, bien sûr !

Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Elle le connaissait à peine.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle. Je me laisse déborder par mon histoire. Je vais essayer de me maîtriser. C'est plus convenable quand on est un livre, je crois.

Elle contourna sa chaise. Sa robe dansa autour d'elle pendant qu'elle s'asseyait.

« Nous aimions les mêmes choses, Betsy et moi, excepté une seule, reprit Mellie en enroulant sur l'index une mèche qu'elle fit glisser devant ses yeux. Elle détestait l'école, moi, je l'adorais. Un détail dans notre monde de petites filles. Quoique... C'est là que nous nous sommes éloignées l'une de l'autre sans même nous en apercevoir.

J'avais lu dans un couloir une affiche pour un challenge d'écriture. J'ai voulu y participer avec elle – qui refusait ! « Hors de question que je t'accompagne, Mellie. Je ne vais pas m'amuser à passer des heures avec des mots que je ne sais pas écrire. » Je l'ai inscrite en secret, et, pendant quinze jours, j'ai tout essayé pour la faire changer d'avis : bouderies, moqueries, cajoleries. Je ne serais parvenue à rien sans l'aide de sa mère qui la connaissait mieux que moi. Contre une sortie au parc aquatique près du lac l'été suivant, à deux vallées d'ici, et la promesse de quelques tours de manèges, nous nous sommes laissés enfermer dans une salle de classe un samedi après-midi. Betsy est partie au bout de cinq minutes. Je suis restée jusqu'à la fin.

À la sortie, Ana m'attendait dans la voiture. Pendant que j'écrivais, la neige était tombée. La forêt, noire et blanche, ressemblait à la page que je venais de rendre.

— C'était si beau d'écrire, Ana. J'avais chaud dans mes doigts. Je voyais les mots. Ce n'étaient plus des lettres attachées les unes aux autres. C'était comme...

Soudain, j'ai eu envie de pleurer.

— Continue, Mellie.

— C'était comme une maison avec des pièces de toutes les couleurs et chacune d'elle ouvrait sur un jardin magique. Je le voyais à travers une porte de verre. Je voulais y entrer. Mais je n'ai pas trouvé la clef.

— Tu recommenceras, Mellie. Il y a des challenges d'écriture tous les mois.

— Non je ne veux pas. Betsy n'aime pas ça.

Mais ma voix tremblait quand j'ai prononcé ces mots. Et je crois que j'aurais tout oublié si, un matin, le directeur n'était pas entré dans notre classe. Il m'a tendu mon histoire avec un énorme A+++ entouré en rouge. Je n'avais jamais eu une telle note. « Voici notre futur Brad Hawk les enfants, a-t-il ajouté en me désignant aux autres. Applaudissez-là. »

Dans la cour, Betsy m'a demandé entre deux tours de corde à sauter :

— Tu sais qui c'est, Mellie, ce Brad Hawk ?

— Un auteur de supermarché qui plaît aux vieilles. J'en ai vu plein qui le lisait en attendant de payer leurs courses...

Brad Hawk ! Qui pouvait y avoir échappé en dehors d'elle ? Des couvertures criardes devant les caisses du Safeway de Drive Lane, entre bonbons et rasoirs à jeter. Plus vendu que la Bible ! Si on croyait le bandeau sur la couverture...

Ce soir-là, je suis rentrée directement chez nous sans passer par la maison de Betsy. Je me souvenais des picotements étranges qui m'avaient envahie quand je m'étais mise à écrire. J'ai ouvert le Kindle de maman, tapé son mot de passe – elle mettait le même partout –, et, ô miracle, elle avait téléchargé plusieurs de ses livres. Maman ne lisait que les best-sellers. » Déjà, lire, c'est barbant, disait-elle. Alors, autant se limiter à ceux que tout le monde connaît. »

J'ai commencé le premier de la liste jusqu'à tard dans la nuit, cachée sous la couverture pour qu'Ana ne me découvre pas. Et, à la fin, il était là, au milieu de cette phrase... »

— Qui ? l'interrompit Thomas Hamilton.

— Mais le smiley, voyons ! Je vous parle de lui depuis le début.

— Non, vous me parlez d'un roman de Brad Hawk, un roman qui a changé votre vie, à neuf ans.

— J'ai peut-être oublié un détail...

Elle eut un sourire tremblé.

— Je ne vous ai vraiment pas parlé du smiley ? murmura-t-elle. Il était à la fin d'une phrase. Dans ce livre...

Elle se tut. À quoi bon s'entraîner pendant si longtemps si elle oubliait l'élément le plus important de son histoire ?

— Je vais vous le montrer. Ce sera plus simple.

Elle plongeait sous la table, attrapa son sac, fouilla à l'intérieur.

— J'ai dû oublier mon Kindle dans la voiture. Je cours le chercher !

— Il pleut, Mellie ! Expliquez-moi. Nous avons le temps.

— Non, vous comprendrez mieux.

Elle repoussa la table, traversa à grandes enjambées la salle pleine de monde. Devant les trombes d'eau, elle hésita, se retourna, attrapa plusieurs prospectus qui traînaient sur une chaise avant de les déplier pour s'en faire un parapluie improvisé.

Thomas allongea les pieds devant lui. Il cherchait – comment avait-elle dit ? – le livre qui dépasse. Il remontait dans son enfance, parcourait son adolescence. Trop à faire. Pas le temps. Un cours à apprendre, du sport. Un film au cinéma. Plus tard, le travail, les affaires. Les journaux pour se tenir au courant. Les bilans pour prendre des décisions. Il n'y avait qu'aujourd'hui ! Il n'avait pas ouvert un livre depuis si longtemps.

Mellie rentra dans la bibliothèque, trempée. « J'ai été plus longue que je ne le pensais avec cette foutue tablette dans la valise. » Elle avait dû vider tous ses vêtements sur la banquette arrière pour parvenir à la retrouver. Et cette pluie qui n'en finissait pas. Dix minutes à attendre une accalmie qui n'était pas venue. Elle le repéra dans le noir, les mains derrière la tête. Il s'ennuyait ! Il allait lui dire qu'il partait... Elle slaloma entre les tables, tira la chaise.

— Vous ne voulez pas que j'allume, Thomas ?

Elle se pencha sur le côté.

— La lampe ne marche pas. J'ai déjà essayé.

Elle se redressa. De l'eau coulait de ses cheveux qu'elle ramassa d'une main nerveuse. Elle posa le téléphone entre eux. Un rectangle de lumière blanche les éclaira. Puis elle sortit son Kindle de sous son pull. Elle cliquait un peu partout, essuya une goutte qui tombait sur sa joue.

— Voilà.

Elle lui tendit l'écran avec une phrase surlignée. Il lut.

— Je ne vois rien.

— Mais c'est évident !

Elle se releva, passa derrière lui. Il sentait l'odeur de la pluie sur elle.

— Regardez entre les deux pronoms : il.

Il relut la phrase avec plus d'attention : *Fais attention à moi, dit-il ;).* Il ajoute : *Grande sœur.*

— Vous voulez dire la faute de frappe, reprit-il en mettant le doigt sur le signe – ;)– qui séparait les deux mots. On ne fait plus les smileys comme ça.

Il traça sur la table avec l'eau qui avait coulé de ses cheveux un visage souriant.

— Vous voyez...

— Il ne s'agit pas d'une faute de frappe, s'entêta Mellie. C'est à cause de lui que tout est arrivé.

— Tout ? demanda Thomas Hamilton.

— La perte de notre visa. Notre retour en France. Je n'ai jamais revu Betsy.

— Je ne comprends toujours pas.

Il sourit en se passant la main sur la joue pour cacher son embarras. Finalement, le cinéma, ce n'était pas une si mauvaise idée !

« J'avais neuf ans, je vous l'ai déjà dit, l'âge de mon premier vrai livre, reprit Mellie, les yeux fixés sur le Kindle. Peut-être est-ce le moment où l'on commence à grandir ? Grandir, ce n'est pas le mot : vieillir... Quand les contes de fées ne suffisaient plus à enchanter le monde. Ai-je cherché à les remplacer par un sortilège plus puissant ? Je ne sais pas. Mais aucun autre avant lui ne m'avait fait une telle impression, une impression presque physique, au point de croire que les personnages, les mots, les signes étaient avec moi, autour de moi, dans ma chambre comme des amis. Alors quand le smiley a parlé, je l'ai cru. Je me souviens de la scène comme si j'y étais encore. Imaginez, Thomas...

Moi, mon dans mon lit, sous la couverture, avec une lampe de poche, pour lire sans me faire remarquer...

Le smiley qui me parle.

Fais attention à moi, dit-il

Puis il me sourit.

;) ,

Le coup de foudre !

J'ai lu la suite en tremblant.

Fais attention à moi ;), disait-il. *Je voudrais que toi, tu te souviennes de moi, me dit-il et il me regarde dans les yeux. Si tu te souviens de moi, cela m'est égal que tous les autres m'oublient.*

Le smiley me donnait une mission. Il était en danger. Pire en train de disparaître.

Je devais le sauver.

Le lendemain matin, j'ai couru chez Betsy. Elle boudait dans sa chambre.

— Pourquoi tu veux que je croie ton histoire à dormir debout, Mellie ? Tu m'as laissée tomber après la sortie de l'école. Je m'en fiche de ton smiley.

— Sais-tu que Brad Hawk a été marié avec ta chanteuse préférée ? C'est même lui qui lui a donné confiance en elle, ai-je lancé pour la calmer. Avant, elle croyait qu'elle n'avait aucun talent, qu'elle était juste grosse et moche.

— Tu as une photo de lui, Mellie ?

— Non. Une photo, pour quoi faire ? C'est un écrivain.

— Pour voir s'il est beau.

— Beau, mais à quoi ça sert Betsy quand on écrit ? Il ne va pas passer sur MTV. Les clips d'écrivains, ça n'existe pas !

— Tu ne veux pas savoir à quoi il ressemble ? Moi si ! Il a quand même été le mari d'une des plus belles femmes de toute la planète. Sans lui, elle n'aurait jamais su qui elle était...

La chambre de Betsy était couverte de posters de la chanteuse en tenues dorées, les jambes les plus sexy de la planète en premier plan, prolongées par des chaussures à talons cambrées comme la chute de ses reins, sur laquelle une chevelure magnifique flottait. Dès qu'elle le pouvait, Betsy se débarrassait de ses barrettes et de ses élastiques. Elle faisait le poirier et se redressait brusquement. Ses cheveux se répandaient raide sur ses épaules.

Betsy a eu une moue désabusée.

— Je suis grosse, moche et mes cheveux sont des nouilles plates, reprit-elle. Montre-moi une photo de ton écrivain. Je veux savoir ce qu'elle lui trouvait.

J'ai cédé.

Nous avons commencé à faire des recherches sur le web. Chaque fois que nous tapions le nom Brad Hawk, un message d'erreur s'affichait comme si les parents de Betsy l'avaient exclu d'internet. Elle a crié. Moi aussi. Enfin un truc interdit que nous ne connaissions pas ! Betsy a dit qu'elle savait où son père cachait le mot de passe pour sortir du contrôle parental : dans le cactus sur son bureau. On n'a eu aucun mal à le récupérer avec nos petits doigts. Et quand on a enfin réussi à entrer le code sur son ordinateur, il était là, sur l'écran... Brad Hawk, juste au milieu de la page d'accueil, son nom à côté du dossier : *La compagnie du Smiley*. Ça nous a fait tout drôle ! Betsy était encore plus excitée. Elle a cliqué sur le dossier. On n'y comprenait rien, mais on voyait des noms, plein de noms. Betsy a cliqué sur l'imprimante. Je ne sais plus pourquoi. La porte d'entrée a claqué. On a cru que la porte avait claqué. Alors on a tout éteint et on s'est sauvé. »

Mellie s'interrompt. Elle passa la main sur ses joues, le souffle court.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvée, Mellie ?

— Vous commencez à entrer dans l'histoire, Thomas, remarqua-t-elle.

Elle se recula sur sa chaise. Il fallait savoir ménager ses effets – jusqu'à la page 99 ! Un conseil d'une professeure au lycée. « Mais pour vous, ce sera la neuvième ligne, ajoutait-elle. Si votre devoir n'a pas débuté à la neuvième ligne, je vous colle un zéro. »

— Pourriez-vous me répondre ? insista Thomas Hamilton. Je ne comprends toujours pas le rapport entre le signe qui vous parlait et un dossier dans l'ordinateur du père de votre copine.

Elle fit tourner sa bague sur son doigt :

— Vous voulez vraiment que je vous l'explique ?

Il se retourna. Dehors, il pleuvait.

— Oui, Mellie.

— C'est une longue histoire, Thomas. Je vous l'ai déjà dit, une très longue histoire.

— Je suis là pour l'écouter.

D'un geste machinal, il appuya sur la tablette posée sur la table. L'écran s'alluma. La phrase surlignée avec son sourire imperturbable se mit à briller dans l'obscurité.

« Après le piratage de l'ordinateur du père de Betsy, reprit Mellie en détournant les yeux vers la fenêtre, je suis rentrée chez moi avec les papiers que nous avions imprimés. Betsy ne voulait pas les garder dans sa chambre. Elle avait trop peur que sa mère ne les découvre.

J'ai commencé à faire des recherches sur Google. Tous les noms de la liste correspondaient à des écrivains. Tous avec une page Wikipédia ! Et aucun de leurs livres dans le Kindle de maman. Certains étaient des étrangers, même pas traduits. Je suis allée les pirater sur le site *Librairie.com*. Puis j'ai commencé à lire. Le smiley était là. Comme chez Brad Hawk ! Dans les dernières pages.

Je n'y comprenais rien.

Peu de temps après, le père de Betsy nous a demandé de venir dans son bureau. Betsy voulait tout avouer. « Calme-toi, Betsy. On ne sait pas ce qu'il va nous dire ! » Il nous attendait un verre à la main et le sourire planté entre les oreilles. Sa hiérarchie lui avait mis un A++ pour son travail remarquable. Son principal client lui avait donc offert un cadeau.

— Un cadeau dont je ne sais quoi faire. Ta mère m'a conseillé de te le donner. Tes notes en rédaction ne sont pas très bonnes. Vous pourrez le lire ce soir avec Mellie.

Et il nous a tendu un livre grand format avec un dessin sur la couverture : *La Chasse aux gros mots. Rosa Azúl*.

— Merci papa. Ton client, est-ce qu'il sait que tu n'as plus dix ans ? Tu devrais lui dire que tu aimes le baseball plutôt.

— Ce sont des écrivains. Vois-tu, ma petite fille, ces gens-là ne sont pas très sportifs. Mais j'espère devenir le conseil du Club de Baltimore. Avec des résultats pareils, tout est possible...

— On a tous nos rêves ! a conclu Betsy en me tirant en arrière.

Dès que nous sommes rentrées dans sa chambre, elle a jeté le livre sous son lit et nous avons regardé toute l'après-midi des clips sur MTV en mangeant des bonbons. « C'est foutu pour maigrir », avait-elle décidé en se comparant aux posters de sa chanteuse préférée.

Le soir, j'ai récupéré l'album sous le lit et je l'ai convaincue de le lire. « Un cadeau, Betsy, c'est sacré. » Un livre surtout... Mais je n'ai rien ajouté. Je savais qu'elle n'aimait pas me partager avec eux.

Le livre était plein de gros mots, des vrais et des faux que Rosa Azúl avait inventés. Trois enfants partaient à leur chasse pour les sauver, une sorte d'examen final pour devenir grand. Avant de nous endormir, nous avons joué à en imaginer d'autres. Quand Betsy s'est mise à ronfler, je l'ai rouvert. Il y avait

le smiley, le même que celui que j'avais observé dans les livres de Brad Hawk et des autres. Or le livre de Rosa Azúl était un très vieux livre !

Le père de Betsy nous l'avait bien signalé :

— Prenez-le, mais faites bien attention. Il s'agit d'un très vieux livre, d'avant même ta naissance. Ta mère croit qu'il aura une grande valeur un jour, un peu comme les vinyles que nous avons jetés au dernier déménagement. Ou les premiers Apple. Ou nos premières consoles de jeux. Si nous avions su, même plus besoin de travailler – il avait soupesé l'album coloré en poussant un soupir–, de toute façon, elle a peut-être raison. Ils sont contents et ils m'offrent ce truc. Les livres papier disparaissent. Ils reviendront à la mode, c'est certain. Et celui-là prendra de la valeur quand l'un d'entre eux aura le prix Nobel. Ne le cornez pas et n'écrivez rien dessus. On ne sait jamais...

Un très vieux livre... Bien plus ancien que la compagnie du Smiley d'après la date que j'ai relue plusieurs fois ! Comment cette Rosa Azúl, dont le nom n'apparaissait nulle part dans la liste que nous avions piratée, pouvait-elle en connaître l'existence ? Dans le silence de la maison de Betsy, j'ai compris que je devais tout dire à Ana. Elle seule pourrait m'aider à y voir plus clair. Et ce ne fut pas facile ! J'avais tellement envie de garder le smiley pour moi seule. Je devinais déjà que lui en parler le ferait sortir du pays des histoires qu'on s'invente pour ne pas grandir. Le syndrome de Peter Pan : je connais le nom aujourd'hui. Mais je préfère l'appeler celui d'Alice au pays des Merveilles. Je préfère les histoires de filles. »

Mellie repoussa la tablette et leva la tête. Thomas remarqua l'étrange couleur de ses yeux. Comment disait sa sœur : vert pour les algues et marron pour les arbres ?

— Vous avez gardé les yeux de votre fée même si vous avez perdu vos illusions sur les smileys.

— Au contraire ! Savez-vous que la bibliothèque du Congrès possède un exemplaire d'Emoji-Dick, la traduction du classique de Melville en émoticons ?

Il ne put s'empêcher de sourire.

— C'est très sérieux, ajouta-t-elle.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de sérieux à transformer un chef-d'œuvre en hiéroglyphes de supermarché, même moi qui lis très peu, je le sais.

— Ce n'est pas la question ! C'est un livre quoiqu'on puisse en penser. Et qui dit que ce n'est pas une nouvelle forme d'écriture qui s'invente sous nos yeux ? Rappelez-vous ce qu'on disait de la bande dessinée. Et maintenant c'est le neuvième art.

— Mais c'est ridicule, Mellie.

— C'est déjà en cours.

Il la considéra avec attention. Elle ne plaisantait pas. Il attrapa le stylo devant lui qu'il fit tourner entre ses doigts. Il le reposa.

— Et qu'a dit Ana quand vous lui avez raconté que vous entendiez des voix ? Votre sœur avait l'air d'avoir la tête sur les épaules.

— C'est-à-dire... Les choses ne se sont pas passées exactement de cette manière.

« C'était un soir dans la cuisine, commença Mellie d'une voix lointaine. Je peux vous décrire la scène comme si j'y étais. Certains souvenirs sont comme des tableaux. Il suffit de les regarder pour que les détails vous reviennent. Le quartier était saturé de l'odeur de la pelouse tondue. Des chiens jappaient. Le rideau volait au-dessus de l'évier. Ana et moi, nous mangions des hot-dogs dans la cuisine. J'ai cru qu'elle allait s'étouffer quand je lui ai raconté l'épisode du mot de passe caché dans le cactus et du piratage. Puis j'ai parlé de mes recherches sur Wikipédia, des livres la nuit, sous la couverture, de Betsy qui ne voulait pas m'écouter.

— Mais pourquoi tu ne m'as rien dit Mellie ? Je n'ai pas de secret pour toi.

— Ce n'est pas vrai. Tu ne veux pas que je sois ton amie sur Facebook ! C'est pour ça. Tu ne m'aimes plus ! C'est toi qui m'as jetée la première.

— Mais ce n'est pas la même chose, Mellie !

Elle a secoué la tête tristement pendant qu'elle débarrassait la table en silence. Les verres dans le lave-vaisselle. Le ketchup dans le frigo. Moi, je traçais des smileys avec mon doigt dans le pot de Nutella.

— Je ne savais pas que c'était si important pour toi, Mellie, a-t-elle repris. Je t'accepte sur Facebook, mais va me chercher ton smiley et les papiers.

— Lesquels ?

— Les papiers, les papiers que tu as imprimés. La liste de Brad Hawk. Tu ne crois tout de même pas que je l'ai déjà oubliée. Va les chercher.

Elle était dans le salon quand je suis revenue.

— Tiens, Ana !

Elle a tout lu. Puis elle a pris le livre de Brad Hawk ouvert à la page avec le smiley.

— Je ne comprends pas Mellie.

— Il veut que je me souviene de lui, Ana.

— C'est qui ce fameux il ?

— Le smiley, bien sûr.

J'ai récité, la main sur le cœur comme si je saluais le drapeau américain : *Si tu te souviens de moi, cela m'est égal que tous les autres m'oublient*. J'ai continué :

— Le smiley veut que j'appartienne à leur compagnie. Il veut que je devienne écrivain. Comme eux ! *Si les autres m'oublient*, ai-je répété la voix pleine de larmes. Je dois écrire son histoire.

Ana m'a attrapée par les épaules :

— Tu te rends compte que c'est complètement idiot, Mellie.

— Oui, Ana.

— Que tu es peut-être complètement folle et que ça peut nous coûter notre visa. La visite de l'assistante sociale est pour bientôt.

— Je t'en supplie, Ana. Ils m'apprendront. Ils doivent savoir, eux. Juste un peu.

— Quoi ?

— Ce que c'est ...

— Quoi ?

— Un écrivain.

Elle m'a secouée durement.

— Bon sang, Mellie, mais comment tu veux qu'on fasse ?

— Parle-leur sur Facebook, Ana. Brad Hawk a une page où il met des photos de son chien et de ce qu'il mange. Toi, il t'écouterait peut-être.

— Il reçoit des milliers de messages, Mellie.

— Mais il n'y a que nous qui savons pour la Compagnie du Smiley. Il y a peut-être une chance.

Elle m'a lâchée. Elle est allée s'asseoir devant la maison, sur la balancelle en bois qui grinçait, la tête entre les mains. Je lui ai passé mes bras autour du cou. Ses yeux brillaient quand elle a relevé ses cheveux.

— On va essayer, Mellie. On va essayer de les trouver et ils t'expliqueront peut-être comment ouvrir la porte du jardin merveilleux. S'il existe...

Je revois la scène comme si j'y étais. Aujourd'hui, je renoncerais. J'ai perdu ma sœur à cause de cette obsession idiote. Mais je ne le savais pas. Je voulais devenir écrivain comme on croit au père Noël, sans tous les détails qui polluent le conte. Pourtant si je pouvais, je reviendrais en arrière. Je lui dirais que nous n'avons pas besoin de partir. Je mettrais ma tête sur ses genoux. Je lui parlerais du lendemain, de mes devoirs à faire, de l'étiquette de mon livre d'histoire qui se décolle, de mon problème de math avec ses chiffres qui n'arrêtent pas de bouger. Puis nous rentrerions dans la maison. Je grandirais à côté d'elle. Et, plus tard, quand je reviendrais chez nous avec mon sac trop lourd, plein de légumes et d'huile de palme, je serais heureuse. Aucun livre ne mérite qu'on lui sacrifie la vie... »

Thomas Hamilton attrapa le Kindle devant lui. Elle s'arrêta.

— Vous croyez vraiment Mellie ? l'interrogea-t-il. J'ai pris cinq avions en trois jours pour essayer de sauver un projet auquel je tenais bien plus que je ne l'imaginais. Et j'ai échoué. J'aurais préféré l'inverse. Il n'y a pas de mal à désirer vraiment quelque chose et à tout faire pour que cela se réalise.

— Non, répondit-elle d'une voix ferme.

Il reposa le livre électronique sur la table, interloqué. Elle semblait si sûre d'elle soudain, plus rien à voir avec cette enfant perdue dont elle venait de faire

le portrait. Mellie récupéra son Kindle. Elle le frôla d'un geste doux de la main avant d'attraper son sac pour le mettre dedans.

— Je vous invite à manger, dit-il soudain. Je n'ai rien avalé depuis ce matin. Mon rendez-vous m'a offert un café du bout des doigts.

— C'est comme pour le cinéma, répondit Mellie. Vous n'aimez pas y aller seul ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Elle se levait déjà. Ils traversèrent la bibliothèque. Dehors, elle lui désigna le phare qui surplombait le commissariat en face d'eux. « D'après Tripadvisor, c'est un très bon restaurant, tenu par un Français. Il est un peu cher. — Aucune importance, répondit-il. J'adore la cuisine de chez vous. — Quel chez-moi ? » remarqua-t-elle en traversant la rue.

Le serveur les installa près d'une fenêtre. La baie scintillait entre des éclats de nuages. Mellie lui montra la Marina, la Capitainerie, la colline avec le hangar du vieux fou. Elle lui raconta son histoire avant de lui détailler toutes les autres curiosités de la région.

— Vous semblez bien connaître votre sujet, remarqua Thomas.

— J'habite ici. J'ai eu le temps de lire tous les livres sur le coin.

— Quelle chance ! Moi, je voyage trop. Je ne m'intéresse même plus aux endroits où je vais. J'ai sans doute tort, ajouta-t-il. Cela m'a coûté très cher. J'avais tout envisagé avant de venir ici, le salaire, les problèmes techniques, même la prime. Tout sauf...

Il prit un couteau sur la table qu'il fit tourner entre ses doigts.

— Connaissez-vous *L'Orlando Furioso*, Mellie ?

Elle l'observa, surprise.

— Pourquoi voulez-vous savoir si j'ai lu ce livre, Thomas ? Je trouve que c'est une drôle de question de la part de quelqu'un qui ne fréquente pas les bibliothèques. Très peu de gens savent même qu'il existe.

— Vous me rassurez alors. Je croyais que c'était un classique.

— Oui, c'en est un. Mais qui les lit encore ?

Un serveur leur apporta les plats. Ils s'écartèrent. Quand il s'éloigna, ils échangèrent leurs assiettes avec un sourire.

— Pourquoi vouliez-vous savoir si je connaissais *L'Orlando* ? reprit Mellie. Cette question m'intrigue.

Thomas Hamilton s'arrêta de manger.

— C'est un peu long à expliquer.

Elle rit.

— Mais moi j'essaie au moins quand je suis un livre ! Vous pouvez bien faire pareil.

Il posa ses couverts en travers de l'assiette.

— Au plus court alors. La bibliothèque nous attend ! remarqua-t-il en regardant vers le bas. Je suis ici pour un projet de robot. C'est mon métier. D'habitude, nous fournissons les bureaux, les hôpitaux, les usines. Mais, cette fois-ci, nous nous sommes lancés dans une réalisation artistique. Pour nous faire de la publicité, nous avons voulu développer un robot-musicien qui jouerait *l'Orlando Furioso* de Vivaldi dirigé par un très grand chef d'orchestre. Je sais que l'idée est étrange. Mais mon chef de projet était un passionné de musique. Il m'a convaincu. Il y a deux jours, cet ingénieur a quitté brusquement les répétitions. Je suis venu dans cette ville pour le convaincre de reprendre.

— Et ? demanda Mellie.

— Il ne veut pas !

Mellie voyait à la commissure de ses lèvres en équerre, au dessin de ses yeux contractés, qu'il était encore furieux. Il poursuivait :

— Il habite tout près d'ici, une maison en bois dans l'ancien quartier des pêcheurs. Quand je lui ai demandé pourquoi il était parti, il a hoché les épaules : « J'ai fait beaucoup de programmes dont je suis fier, monsieur Hamilton, m'a-t-il répondu. J'ai aidé à guérir des enfants, à sauver des espèces animales, des plantes, une fleur violette qui a le prénom de ma fille. Mais je ne crois pas qu'on puisse coder le silence. — Mais c'est très facile au contraire et je lui ai rappelé notre formule $0:0=0:1\&0$ — Non. Je vous parle de la qualité de l'âme ! » m'a-t-il assené. C'était idiot et totalement imprévisible. Nous ne prétendons pas nous substituer à l'humanité. Pour l'apitoyer, j'ai voulu lui montrer une photo de notre robot abandonné par terre dans la salle de concert. J'ai cherché mon téléphone... J'avais tout perdu ! smartphone, tablette, ordinateur, cartes de crédit. Je ne sais même pas où.

Thomas Hamilton prit le verre en face de lui. Il observait les bulles qui montaient le long des parois transparentes.

— Mon hôte m'a indiqué où était le commissariat : en face de la bibliothèque. Quand je lui ai serré la main pour lui dire au revoir, il m'a demandé si je connaissais le livre de l'Arioste. Je n'avais même pas écouté l'Opéra, alors le livre... J'ai fait semblant de savoir qu'il existait. Mais il a insisté : « L'avez-vous lu ? » Et je suis certain, Mellie, que si j'avais pu à cet instant lui en parler un peu, il aurait accepté de revenir.

Mellie posa une main sur sa joue. De l'autre, elle repoussait les miettes avec sa serviette.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir vous aider, Thomas. J'ai découvert ce livre grâce à une amie avec qui je travaillais à la bibliothèque François Mitterrand, à Paris. Elle m'en parlait souvent. C'est sans doute la raison pour laquelle je ne l'ai jamais ouvert.

Elle eut un mouvement des épaules qui libéra son collier. Elle saisit la chaîne et posa la pierre sur ses lèvres d'un geste machinal.

— C'est souvent comme ça, n'est-ce pas ?

Il gardait le silence. Elle continua :

— Quand elle travaillait sur un livre, cette amie aimait mettre de la musique, « de la musique circonstancielle », me disait-elle. Un jour, je suis montée la voir au quatorzième étage. Elle dépoussiérait *l'Orlando Furioso* de l'Arioste. J'ai regardé les gravures en écoutant Vivaldi. Je lui ai demandé si c'était bien. « L'Arioste, Mellie, est le premier auteur à faire gagner une femme au combat. C'est un roman féministe avant l'heure », m'a-t-elle répondu. Elle a continué avec Angélique la païenne qui écrivait sur une coupe le nom de ses amants, « la première graffeuse de la littérature ! » C'était un peu exagéré, bien sûr, mais mon amie était ainsi. Elle croyait que les livres sont immortels et qu'ils parlent de nous à toutes les époques.

— Pas vous, Mellie ?

— On ne peut pas sauver tous les livres, vous savez Thomas, ni tous les projets. Je ne suis plus cette petite fille qui croyait les entendre.

Elle eut un geste désabusé de la main.

— Comment s'appelait cette amie ? demanda-t-il.

— Violaine.

Il leva la main pour demander l'addition.

— Alors vous avez travaillé dans une bibliothèque, Mellie ? lui demanda-t-il pendant qu'elle boutonnait son manteau.

— Ça, c'est pour la suite, répondit-elle en riant. Je ne veux pas spoiler mon sujet !

Au moment de régler, Thomas Hamilton se rappela qu'il n'avait plus ni téléphone ni cartes de crédit. Mellie paya sans un mot. Sur le trottoir, il n'osa pas s'éclipser comme il l'avait prévu. Il la suivit à l'intérieur.

Pendant leur absence, certaines tables avaient été repoussées contre le mur, d'autres resserrées au milieu de la salle. Des chaises empilées encombraient le coin où ils se tenaient auparavant. « Il est tard, remarqua Mellie. Il y a moins de monde. Si vous voulez, nous pouvons nous installer près de la fenêtre. Je déteste les coins sombres. »

Elle sortit son téléphone de son sac qu'elle posa entre eux, avec le Kindle éteint. Elle hésitait. Elle changea les objets de place, les réaligna. Thomas Hamilton la regardait faire.

— Je suis contente que vous soyez revenu, Thomas. Vous aviez l'air si préoccupé. J'ai cru que vous alliez me laisser tomber à la sortie du restaurant. Quand on regarde trop les séries, on n'arrive plus à se concentrer. C'est si facile de passer d'un livre à l'autre.

Elle releva la tête pour le regarder. Et ses yeux le reprirent. Il ne put s'empêcher de sourire. Après tout, il avait encore un peu de temps à perdre avant de rentrer à l'hôtel.

« Nous en étions au moment où Ana contacta Brad, commença Mellie en alignant les objets sur la table. Elle envoya sur sa page Facebook un post lapidaire. *« Écrire est un acte solitaire, affirmez-vous à longueur de livres et d'interviews. Que penseraient vos lecteurs d'un écrivain qui s'associent à d'autres dans une compagnie si mystérieuse qu'elle doit demeurer cachée ? Utilisez-vous des nègres ?*

Le rendez-vous par Skype fut pris le jour même.

Ana était paniquée. Elle ne voulait pas que je parle. « Ils n'accepteront jamais parmi eux une fille de ton âge, me disait-elle. Te rends-tu compte que certains des membres font partie des plus grands écrivains de la planète ? »

Nous nous sommes installées dans sa chambre.

— Mademoiselle...

Brad parlait à travers l'écran noir :

— Mademoiselle... Mademoiselle... Êtes-vous là ?

— Bonsoir, monsieur Brad Hawk, a répondu Ana avec une voix travaillée que je ne lui connaissais pas.

— Pouvez-vous mettre votre webcam ? J'aimerais vous voir, Ana. Ana, c'est bien votre prénom ?

— Pouvez-vous brancher votre caméra également, monsieur Brad ?

Une respiration...

Ana reprend :

— J'ai l'impression de parler à un vieux qui mate de la jeune fille, vous comprenez, et maman a dit de me méfier.

L'image apparaît.

— Excusez-moi, mais j'ai été si surpris. Je ne pensais pas rencontrer quelqu'un d'aussi... jeune. Comment avez-vous fait pour comprendre que nous faisions partie du même groupe ?

— Celui dont je parle dans le petit mémo ?

Ana regarde ses ongles.

— Comment avez-vous eu ces noms, Ana ?

Elle sourit.

Ce n'est pas la bonne question. Un écrivain doit savoir poser les bonnes questions.

Elle attend. Il trouvera.

— Que voulez-vous ? demande Brad Hawk.

— Je veux devenir écrivain.

Un silence.

Ana ajuste une mèche derrière l'oreille.

— Je veux devenir écrivain.

Et elle ajoute : « Dans votre bande. »

Il éclate de rire.

Un rire d'adulte qui veut lui dire de passer son chemin. Mais Billy the Kid est mort à vingt et un ans après avoir tué vingt et une personnes, une pour chaque année de sa vie. Il l'a sans doute oublié ou peut-être ne l'a-t-il jamais su ?

— Pourquoi avec nous, Ana ? reprend-il, plus calme.

— Vous ne me demandez pas pourquoi je veux devenir écrivain plutôt ?

— Pourquoi ? Dieu m'en garde ! Voilà la question qu'il ne faut jamais poser si on veut en avoir fini avant demain.

— Cela me paraît pourtant être *LA* question.

— Je connais le métier, mademoiselle. Il n'y a pas de raison ! Voilà la réponse.

À cet instant, je m'en souviens, j'ai bondi sur le lit pour lui arracher la tablette.

— Pourquoi tu fais ça, Ana ? Je veux être écrivain. Pour elle. Je m'en fiche de Brad Hawk. De toute façon, il est trop vieux. Je veux voir Rosa Azúl. Ce n'est pas Brad Hawk qui a eu l'idée de la Compagnie. Je veux voir Rosa. Je sais qu'elle est là.

Tout est redevenu noir.

Je pleurais, l'écran posé entre nous. Mes larmes tombaient dessus. Il y avait une petite flaque que j'étais avec mon doigt. Il s'est rallumé sous ma main. Mais ce n'était pas Brad Hawk. C'était elle, Rosa Azúl, une masse de cheveux qui entoure des yeux noirs.

— Petite, comment t'appelles-tu ?

— Mellie.

— Eh bien Mellie, c'est toi qui as compris. Si tu arrives à nous trouver, je t'accepte parmi nous.

Ana a crié. Je me souviens de son cri... »

Mellie s'arrêta. Son téléphone vibrait sur la table. Thomas le prit avant elle.

— Je suis désolée. J'ai oublié de l'éteindre.

— Vous répondrez plus tard, Mellie.

— Mais c'est peut-être important.

— Moins que la suite.

Elle se recula sur sa chaise. Et si c'était un voleur ? Il n'avait rien payé tout à l'heure. Un concepteur de robots ? Une chance sur des millions d'en rencontrer un dans une bibliothèque. Et en plus il voulait connaître la fin de son livre. C'était bien le premier. Il avait dû la repérer au milieu des autres, seule, avec son sujet un peu sévère. Et la juger depuis longtemps : une proie facile.

— Pouvez-vous me le rendre, Thomas ?

Il hésitait.

— Vous continuerez ?

— Évidemment !

Il le lui tendit. Elle le garda serré contre elle.

— Vous pensiez que j'allais me sauver avec ? demanda Thomas Hamilton en éclatant de rire.

Mellie détourna la tête :

— De toute façon, je n'avais pas l'intention de m'arrêter, Thomas. Pas avant notre première bibliothèque. C'est toujours important une première fois.

Elle reposa le téléphone entre eux deux.

« Ana a fait des recherches pour localiser Rosa et Brad, reprit Mellie sans le regarder. Mais l'adresse de la compagnie n'était qu'une boîte aux lettres dans un centre d'affaires. Et depuis le piratage de l'ordinateur, le père de Betsy se rendait trois jours par semaine dans la ville d'à côté pour travailler sur un serveur sécurisé. Inutile de chercher de ce côté-là. Elle se concentra sur les livres de la liste de Brad Hawk. Tous les soirs, elle arpentait ma chambre, un stylo à la main. Puis elle sautait sur mon lit, agitait le Kindle, jetait au plafond des feuilles surlignées au stabilo jaune jusqu'à ce qu'elle élabore une théorie. « Je crois qu'ils s'aident pour écrire. On a l'impression de morceaux collés. Les dialogues sonnent à l'envers des décors comme dans une série à la mode. Ils ont dû trouver un accord entre eux et le père de Betsy a rédigé les contrats pour qu'ils se partagent les droits d'auteurs. C'est pour ça que Brad m'a répondu. Il croyait que je savais. — Le papa de Betsy est avocat, Ana ? Je croyais qu'il vendait de la bière. — Mellie, tu ne m'écoutes pas ! Nous devons chercher les correspondances, et peut-être trouverons-nous un point commun qui nous dira où ils sont. Ils doivent bien se réunir de temps en temps. Qui sait ? ils parlent peut-être de cet endroit. Les écrivains parlent toujours de leur vie... » Mais cette piste ne donna rien. Ana se lassa. Elle retourna sur Facebook, moi, sur mon canapé.

Je déprimais.

— Qu'est-ce que j'ai, Ana ? J'ai peur.

— Je ne suis pas certaine, Mellie. On dirait que tu disparais. Tu as la maladie des écrivains. Il y en a un qui a écrit là-dessus : Georges Perec. Lui, il s'effaçait par le E. Mon professeur de Français nous en a parlé aujourd'hui.

— Je ne veux pas disparaître, Ana.

— Allons à la bibliothèque. L'odeur des livres te guérira peut-être.

Chaque soir, après l'école, Ana m'y entraînait. Nous remontions la rue principale jusqu'à l'orée de la forêt. C'était le dernier bâtiment avant elle. En bas, le torrent qui traverse la ville grondait derrière les vitres. J'empruntais le conte de Rosa Azúl. Nous nous installions dans les fauteuils. Je retirais mes chaussures d'un coup sans défaire les lacets comme si j'étais devant la télé de notre salon. Ana pianotait sur son téléphone. Je lisais. Je m'endormais toujours avant la fin, entortillée autour du livre. Et, sans la tempête, je crois que nous y serions encore.

Ce jour-là, Miss Parker, la bibliothécaire, est venue nous voir.

— Vous devriez rentrer plus tôt ce soir Ana, toi et Mellie, il y a une alerte météo. J'ai bien peur que la route ne soit bientôt bloquée. La rivière va déborder. Je ne crois pas que tu aies envie de dormir ici. Mellie oui. Elle le fait tous les

jours. Mais toi, Ana, pourquoi viens-tu ? Ton regard s'échappe dehors tout le temps, comme si tu étais en prison.

Elle nous souriait. Une bibliothécaire parfaite, légère, gracieuse, bien habillée, la courbe des seins tendus sous un pull en cachemire, la ballerine plate, les yeux brillants. J'ai serré la main. Cette femme allait peut-être nous aider. Elle avait l'air de s'y connaître en mystère.

— Si tu savais comme je te comprends, Ana, a poursuivi Miss Parker sans nous regarder. À ton âge, j'aurais détesté venir dans un endroit comme celui-ci. J'aimais la vie, les cris, le désordre, pas le silence des livres. Mais je n'avais pas le choix. Mon père était un constructeur de bibliothèques très renommé. Pourtant ses bâtiments n'étaient que des cubes en briques dont la seule virtuosité était le choix de l'emplacement des fenêtres. Car, à défaut d'avoir le sens architectural très développé, il possédait une intuition aigüe de la configuration des paysages. Il pouvait déterminer le meilleur emplacement à la manière des constructeurs d'abbayes qu'il admirait : il avait fait son voyage de fin d'études en France. Le talent n'est pas toujours nécessaire. Il suffit parfois d'être le premier. Il disait : » Il y a eu les bâtisseurs de cathédrales. Désormais il y aura nous, les enlumineurs de livres, qui créons des volumes d'art et de lumière où les livres viendront trouver refuge. » Ma mère a essayé de le convaincre de nous laisser derrière lui, dans une maison où il viendrait nous rejoindre dès qu'il le pourrait pour que je ne perde pas mes amis à chaque déménagement. Il n'a jamais rien voulu entendre et il nous a traînées sur les routes jusqu'à sa mort qui est, heureusement pour moi, arrivée avant l'heure.

— Ici ?

— Oui, ici, Ana. Nous sommes dans sa dernière bibliothèque. J'avais quinze ans et ma vie a basculé à partir de ce moment. Je lui ai demandé d'ajouter ces baies vitrées, a-t-elle repris en montrant les fenêtres qui s'ouvraient sur le torrent grossi par les pluies. Je le revois passer la main sur son menton : « Je vais le faire pour toi, Helen. Tu es bien ma fille. Tu sens les paysages à travers les murs. » Puis il a ajouté : « C'est étrange, d'habitude j'y aurais pensé... » Maman est venue me chercher au lycée un peu après. Papa était à l'hôpital. Il est mort dans la nuit.

Après sa disparition, j'ai fréquenté assidûment la bibliothèque du lycée. Jusque-là je faisais partie comme toi du groupe *adoquinelitpas*. J'ai mis des lunettes, des pantalons gris. Pas trop cependant ! Personne n'aime voir une jeune fille se cloîtrer. Quand la bibliothèque a été achevée, l'équipe municipale m'a tout naturellement proposé le poste. J'ai accepté avec la modestie qui convient. Lors de l'inauguration, le Maire a été enchanté de me rencontrer. « Enfin, une bibliothécaire qui sera jolie à regarder quand on ne lira pas », m'a-t-il murmuré à l'oreille avant de couper le long ruban qui fermait l'entrée.

Papa avait raison : le silence tombe sur les livres comme sur les monastères. Les gens qui entrent ici ont l'air de prier. Ils ne parlent qu'à voix basse, ne

mangent pas, se déplacent en glissant. J'ai même fait rajouter un article dans le règlement qui interdit les chaussures qui couinent. Je dois les protéger de l'extérieur. Ils sont si fragiles ! »

Ana a fait un signe derrière son dos qui voulait à peu près dire : « complètement folle, celle-là. » J'ai failli éclater de rire, mais j'ai réussi à demander avec ma voix la plus innocente :

— Puisque vous êtes la gardienne des livres qui disparaissent, vous pourrez peut-être nous dire où nous pourrions retrouver Rosa Azúl ?

— Rosa Azúl ?

— Elle, a répondu Ana, en désignant *La Chasse aux gros mots* abandonnée sur la table. Nous aimerions savoir si elle existe encore. Mellie aimerait tellement lire un autre livre d'elle. Nous n'avons rien trouvé sur Internet, ni sur Google ni sur Amazon. Il doit bien y avoir un moyen ?

Miss Parker l'a saisi avec délicatesse. Après un long moment de contemplation silencieuse, elle a souri avec la bienveillance glacée des livres d'art si beaux qu'on ose à peine les toucher... « Si lourds qu'il faut des muscles de catcheuse pour les remettre sur les étagères », affirmait maman qui ne met sur la bibliothèque du salon que les boîtes de céréales trop grandes pour le placard de la cuisine. Elle nous a fait signe de la suivre en silence vers une porte que nous n'avions jamais remarquée.

Derrière, il y avait un hangar éclairé par des néons livides. Miss Parker s'est avancée rapidement entre de longues rangées d'étagères. Nous avions du mal à la suivre. Quand j'ai perdu ma chaussure, j'ai pensé que nous ne ressortirions jamais vivantes de ce labyrinthe. Nous allions mourir ici, victimes d'une tueuse en série qui se débarrasserait de nos corps entre les fiches cartonnées, dans les tiroirs, après nous avoir découpées en fines tranches, comme un carpaccio de jeunes sottes. Mais elle est revenue en arrière pour nous chercher avant de s'arrêter dans un recoin sombre. « Je répertorie ici les ouvrages pour enfants. Nous en avons très peu. Je ne cherche pas à encourager leur venue. Ce qu'ils aiment n'a aucun avenir : ils ne s'en souviennent même pas. Si vous devez trouver quelque chose sur cette Rosa Azúl, c'est dans ce casier. Quand vous aurez tout consulté, ne revenez plus. Vous troublez le calme qui doit régner dans ce lieu. Deux de mes habituées sont venues me demander vos prénoms parce qu'elles vous trouvaient plus jolies que mes livres. »

Nous nous tenions devant une caisse en métal.

— Drôle d'ordinateur, Ana. On fait comment pour l'ouvrir ?

— En poussant sur le haut du tiroir ! Ils ne numérisent pas les fiches ici. N'oublie pas que son père aimait la France. Il devait vénérer La Grande Bibliothèque de Paris. Pour le coût de sa construction, les Français auraient pu bâtir la première bibliothèque numérique. Mais le Président de l'époque n'a pas

voulu. Maman t'a déjà raconté l'histoire quand elle veut te faire comprendre pourquoi nous ne serons jamais heureuses si nous rentrons un jour.

Mais je n'écoutais plus. Je jetais les petits morceaux de carton par terre.

Ana m'a laissée faire. Elle n'avait pas vu une telle énergie chez moi depuis des jours. « Et puis, il n'y aura qu'un petit tas sur le sol : Azúl, c'est au début de l'alphabet », a-t-elle remarqué. J'ai relevé victorieusement la tête. Je lui ai tendu une fiche jaunie avec écrit dessus : À paraître. *Rosa Azúl. Une Frenchdian chez les enfants apaches*, roman-vrai et la date.

Je l'ai regardée.

— Les Apaches, c'est ceux de ton Geronimo, Mellie, m'a-t-elle demandé, ce Geronimo dont tu n'arrêtes pas de me parler ?

J'ai fait oui en sautillant. Elle a poursuivi :

— Mais tu sais que ce roman n'est jamais paru. Nous n'en avons jamais trouvé la moindre trace.

Après une longue respiration, elle a assené :

— Cela veut peut-être dire que nous ne la trouverons jamais, Mellie...

Je lui ai souri comme si elle avait dit que le père Noël existe, alors que nous n'y avons jamais cru et je lui ai demandé avec le sourire du smiley :

— C'est quoi un roman-vrai ? »

Le rire de Mellie ponctua la dernière phrase.

— J'avais vraiment de drôles de questions quand j'étais une enfant, vous ne trouvez pas Thomas ?

— Je ne saurais pas dire aujourd'hui ce qu'est un roman. J'en lis si peu. Alors un roman vrai... Qu'est-ce que c'est ? lui demanda-t-il avec curiosité.

— Une idée de Rosa. Il n'y a que Rosa qui puisse inventer des expressions pareilles.

— Vous avez donc fini par la trouver, vous et votre sœur ?

— Oui, Thomas. Vous verrez, toutes les histoires finissent par Rosa !

« La bibliothécaire avait raison, reprit Mellie en faisant un sourire. La tempête qui secoua notre ville fut une des plus terribles qu'elle eût jamais connue. Le torrent monta jusqu'à la bibliothèque et envahit le hangar. Des casiers furent emportés, les fiches parcheminées noyées dans la rivière. Quand la boue fut nettoyée, Miss Parker fut contrainte par le Maire d'informatiser son système de classement. Elle vieillit en une nuit. De ce jour, elle renonça au cachemire et déambula entre les livres en jogging, un stylo qui n'écrivait plus derrière l'oreille.

La même nuit, le rocher du Vieux Vieux Homme se brisa. Quand le soleil revint, je suppliai Ana de monter jusqu'à lui. Le chemin de la montagne sentait la terre. Des gouttes formaient des perles au bout des branches. Vers midi, nous sommes arrivées en dessous de lui. Des pierres grises teintées de beige là où elles s'étaient cassées avaient roulé au bord de la falaise. Il n'avait plus d'oreille et son nez avait changé. En bas, on distinguait à peine les maisons noyées dans une brume bleue.

« Qu'allons-nous devenir Ana, sans le Vieux Vieux Homme pour nous protéger ? — Nous devons faire ce que Rosa Azúl nous a demandé : les trouver. Le ciel a choisi. Tu seras écrivain. Les écoles sont ensevelies sous les arbres arrachés. Elles ne rouvriront pas avant longtemps. Maman est en Floride. Profitons-en. Je crois que c'est ce qu'il veut pour nous, a-t-elle dit en désignant le visage brisé qui nous surplombait. — Mais c'est une montagne, Ana ! — Et ton smiley, Mellie, qu'une faute de frappe ? »

Ana a obligé maman de nous laisser partir en voyage. *Si les voisins s'inquiètent, lui a-t-elle écrit par mail, tu n'auras qu'à dire que nous sommes parties en France. Chez papa. J'emmène Mellie visiter l'Amérique. Elle a le droit de connaître son pays. Comme moi ! Puisque tu nous oublies tout le temps quand tu voyages. Nous serons rentrées pour la visite de l'agent d'immigration. C'est chez nous ici, bien plus que chez toi !*

Moi, j'ai convaincu Ana que nous devions aller à Fort Sill. Rosa n'avait pas pu écrire sur les Apaches sans s'intéresser au plus célèbre d'entre eux, Geronimo, mon héros.

— Fort Sill en Oklahoma, Ana. Il y a passé les trente dernières années de sa vie, après sa défaite. Sa dernière femme s'appelait Azúl. C'est un signe. Quelqu'un se souviendra peut-être d'elle ? Une Frenchdian, ce n'est pas si courant. Moi, je ne savais même pas que le mot existait.

— Pourquoi pas, Mellie ? De toute façon, il faut bien commencer. Et ce n'est pas plus bête qu'un smiley qu'on cache dans des livres, a-t-elle soupiré.

Pour passer le temps sur la route, je lui racontais l'histoire de Geronimo. Je sautais de détails en détail à la manière des enfants qui ne retiennent que ce qui a du sens pour eux. Ces incessantes escarmouches avec les soldats américains ne m'intéressaient pas. Je ne les comprenais pas. Je n'aimais pas me battre. Quand maman me grondait, j'attendais qu'elle se détourne de moi. Et puis à quoi ça lui avait servi, la guerre ? « Il n'a même pas su protéger sa femme et ses enfants, Ana. Il n'est jamais là quand ils se font tuer. — Mais nous n'allons pas mourir, Mellie, répondait Ana. — S'il avait fait un peu la cuisine, au lieu de partir traîner dans le désert. — Il serait mort comme eux, Mellie ! » Je reprenais. « Rosa Azúl te ressemble, Ana. Elle a tes cheveux. — Ce n'est pas vrai. J'ai vu sa photo sur ton cahier. Pourquoi la trouves-tu jolie ? » J'ai réfléchi : « Parce qu'elle est jeune. Il n'y a pas beaucoup de photos d'Indiennes jeunes. » Mais les histoires ne durent jamais. Au bout d'un moment, je ne savais plus quoi lui dire. Je triturais mon doudou, dormais, jouais sur le téléphone. Ana rêvait après avoir enclenché le régulateur de vitesse.

Fort Sill se rapprochait. L'herbe se nuançait d'ocre. Nous suivions un fleuve qui creusait le paysage. Des falaises se dressaient, disparaissaient. Le ciel sentait la poussière.

Le cimetière de Beef Creek où Geronimo est enterré fut notre premier arrêt. « Car, si on prend l'histoire par la fin, on connaîtra le début. Souviens-toi où ils écrivent leur smiley, Ana... — Là ou ailleurs, Mellie. Nous ne sommes pas dans un livre. »

Quelques arbres poussaient entre des pierres tombales blanches et une herbe épaisse, jaunie par un trop-plein de soleil. Au centre, un mausolée en forme de tipi rappelait la présence des Apaches.

— Il n'y a rien ici, Mellie.

Ni à Fort Sill un peu plus loin. Des soldats, mitraillette au poing, surveillaient l'entrée du camp devant lequel nous sommes passées rapidement pour ne pas nous faire remarquer.

— Où allons-nous maintenant, Mellie ?

— Il reste le musée...

La maison des Indiens était construite autour d'un arbre en pierres qui brillaient sous le soleil. Les salles étaient vides. Nous avons erré entre des fantômes. Des photos grises tachaient les murs.

— Les Apaches ne sourient jamais, Ana.

— Ils n'ont pas de raison de le faire.

— Mais ils sont encore vivants Ana !

— Je ne sais pas si c'est vivre que d'être un prisonnier à ciel ouvert.

Depuis notre départ, Ana n'était plus la même. Elle avait détaché ses cheveux, abandonné ses jeans pour des jupes courtes et des corsages échancrés,

plus efficaces dans les réceptions d'hôtel et les stations essence. Elle apprenait le maniement du sourire, l'éclat d'une retombée de cil. La peur l'embellissait. Le monde s'infléchissait. Je sentais la variation sans pouvoir la nommer.

Ana quittait l'enfance. Sans moi.

— Il faut aller voir à la boutique s'ils ont le livre de la Frenchdian, Ana.

— Pas tout de suite, Mellie. Laisse-moi me reposer un peu. Je conduis depuis ce matin.

Elle est allée s'asseoir sur un banc dans le patio au centre du musée. Le soleil s'assombrissait. Le jour se retirait. La terre montait, puissante. Un silence violet se posait autour de l'arbre. J'ai enjambé la corde qui l'entourait. Le tronc était fait de centaines de petites pierres rouges, bleues, vertes collées sur un support en plastique.

— Ce n'est pas un vrai arbre, Ana.

— Mellie, les arbres en pierre n'existent pas.

Elle a secoué la tête avec tristesse. J'ai caressé le faux tronc. Il avait gardé le souvenir du chaud. Un long ruban jaune est venu effleurer mon bras.

— C'est quoi, Ana ?

— Une prière. Ils en vendent à l'accueil. Tu écris ce que tu veux sur le bout de tissu et tu l'accroches aux branches. Avec un peu de chance, ton souhait se réalise.

— Ana. S'il te plaît...

Me dire non lui aurait pris trop de temps. Elle est partie en acheter un qu'elle m'a tendu, avec un stylo Geronimo.

— Que vas-tu écrire ?

— Tu le sais bien.

Elle m'a regardée faire. Puis elle est allée l'accrocher avec les autres. Avant, elle y avait fait un grand nœud en forme de papillon « Comme ça le vent le reconnaîtra, Mellie, lorsqu'il l'emportera dans le ciel. »

La brise du soir s'est levée. Les rubans se sont mis à danser. Nous les avons regardés jusqu'à la fermeture.

Dans la voiture, elle m'a annoncé que le livre de Rosa n'existait pas.

— J'ai demandé à la boutique quand j'ai acheté ton stylo, la femme ne savait même pas de quoi je parlais. Par hasard, as-tu entendu quelque chose tout à l'heure Mellie quand nous étions près de l'arbre ?

— Entendu quoi ?

— Des voix. « C'est la mode du chaman, m'a expliqué la vendeuse. Nous avons beaucoup de livres là-dessus si vous voulez. Avec un peu de chance, vous serez contactées par le Grand Esprit qui vous dira où est la personne que vous cherchez. »

— Et un smiley, ça compte Ana ?

Après un long silence, elle a répondu :

— Oui, ça compte.

Nous sommes reparties à travers le désert. Le sable prenait les nuances de la nuit étoilée. Dans un hameau, il y avait un motel près d'un château d'eau peint en rose. Nous nous sommes arrêtées, fatiguées de rouler sans but.

— Que ferons-nous demain, Ana ? ai-je demandé assise sur le lit poussiéreux.

— Nous devrions peut-être rentrer.

J'ai baissé la tête. J'en avais assez moi aussi ! La maison me manquait. Je me suis jetée dans ses bras.

— Merci Ana.

— Oh, Mellie, c'est moi qui dois te remercier. Sans ton smiley, je n'aurais jamais su que c'était si beau ailleurs. Tes écrivains nous auront au moins appris ça...

Soudain, j'ai sursauté.

— Pousse-toi Ana. Je dois mettre les photos.

— Quelles photos ?

— Celles d'aujourd'hui, quand nous avons fait notre selfie dans le musée.

— Mais où, Mellie ?

— Sur ta page, ta page Facebook *Road Azúl*. J'en ai fait une à partir de ton profil pour notre voyage. Je pensais que Rosa et Brad la suivraient pour savoir si nous allions dans la bonne direction.

— Bon sang, Mellie, tu as inventé quoi encore ?

Ana a sauté sur son téléphone plus vite que moi. Elle était sur tous les posts. Sa robe volait devant le champ de coquelicots. Elle souriait dans la voiture, les deux boutons de son corsage défaits avant d'aller réserver la chambre à l'hôtel. Une autre, assise en tailleur sur un lit, les cheveux mouillés.

Elle s'est jetée sur moi.

— Mais pourquoi tu es en colère, Ana ? Tu es très belle.

J'ai bafouillé encore :

— J'ai vu comment Brad te regardait. C'est un écrivain. Il aime les histoires. Je lui ai proposé de commencer une histoire avec toi, comme maman avec ... les autres. Ceux qui ne sont pas Papa. Je suis au courant.

Ana s'est assise sur le lit, le souffle coupé.

— Mais ce ne sont pas les mêmes histoires, Mellie. Tu ne peux pas tout transformer en histoire.

Il y a eu un blanc. Nos vies se déchiraient. J'ai entendu le bruit et je sais qu'elle aussi. Nous ne faisons plus partie du même côté du monde. Elle n'a pas eu besoin de parler.

— Je vais supprimer la page Facebook, Ana.

J'ai commencé à surfer sur Internet.

— Que se passe-t-il Mellie ? s'est-elle inquiétée en voyant mon visage.

— Il y a quelqu'un qui écrit un message en ce moment. Les trois points font la danse des mots.

Elle m'a arraché le téléphone des mains.

— Tu n'as pas éteint Messenger ! Mais à quoi tu penses, Mellie ?

J'ai levé un visage plein d'espoir vers elle

— Oh Mellie... Mellie. Pas encore ! a-t-elle dit pendant que l'écran se couvrait de mots.

Bonjour. Je m'appelle Daniel Barnes. J'ai entendu parler de vous par Brad. Je veux vous aider. Je sais ce que c'est d'avoir une passion. Ils ne sont pas à l'intérieur des terres.

...

Où êtes-vous Daniel ?

...

Là où l'histoire commence vraiment. Suivez le smiley !

Puis il a coupé la conversation.

— Et alors Mellie, tu as une idée ?

Ana attendait, les bras croisés.

J'ai ouvert ma valise où j'avais caché le livre de Rosa après l'avoir volé dans la bibliothèque, le jour de la tempête.

— Mellie, tu n'as pas fait ça ! a crié Ana en le découvrant.

— Arrête de t'énervier. J'ai aidé la bibliothécaire à se débarrasser d'un livre pour enfants. Elle nous les aurait tous donnés si le torrent ne les avait pas emportés. Elle les détestait.

Ana ne répondait pas. Je me suis assise à côté d'elle et nous avons lu les dernières lignes du conte :

Au lever de lune, les Gros Mots se sont rassemblés face à la ligne des flots. Ils se sont attrapés par la lettre, les plus forts supportant les plus faibles. Ils sont entrés dans la mer verte. Tous. Jusqu'au dernier. Dans le silence des étoiles. ;)

Elle est allée contempler le désert veiné de bleu.

— De quel côté alors ? Nous sommes à peu près au milieu du pays. Vers l'est ou vers l'ouest, Mellie ? m'a-t-elle demandé sans se retourner... »

Mellie s'arrêta. « Voulez-vous un verre d'eau Thomas ? lui demanda-t-elle. J'ai parlé trop longtemps. » Elle était déjà debout. Il accepta. Il la regardait se

diriger vers le fond de la salle, avec sa jolie façon de marcher. Il attendit un moment. Il se leva à son tour pour se dégourdir les jambes. Les portes qui ouvraient sur le hall laissaient entrapercevoir des livres entassés sur des étagères. Il franchit la première. Et si elle revenait pendant son absence ? Elle croirait qu'il était parti. Il la rejoignit à l'autre bout de la salle pour lui prendre les verres des mains. Elle s'écarta. Ils retournèrent à leur place en silence.

Dehors, la pluie tombait.

— Puis-je rester ? demanda-t-il.

— Quelle drôle de question ! répondit-elle. C'est plutôt moi qui devrais m'inquiéter de votre départ. Il est tard...

— Peu importe. Je n'ai rien d'autre à faire.

Elle sursauta une nouvelle fois, comme au début de leur rencontre. Il n'eut pas le temps de s'excuser.

« Voici donc la suite de notre voyage puisque vous êtes si impatient de la connaître, répliqua Mellie d'une voix acide. Après une nuit d'un sommeil agité, nous avons choisi de rejouer la conquête de l'Ouest, Ana et moi. Nous prendrions l'Oregondes pionniers. « Tu te rends compte, Ana, nous sommes dans un Western », ne pouvais-je m'empêcher de répéter dans la voiture pendant qu'elle conduisait. Le soir, nous avons posté sur la page Facebook une très jolie photo de nous deux devant la chute d'eau de Havasu Fall dans le comté de Cocoquino, Arizona. La terre rouge contrastait avec le bleu du ciel. Ana avait refusé de se mettre en maillot de bain malgré mes supplications. Elle avait trempé ses mains dans la boue avant de me les plaquer sur tout le corps. Nous avions intitulé le post : *Indiennes des cavernes*. J'avais ri. Puis nous nous étions arcboutées sous la cascade. Nous avions mangé de la viande de bison séchée sur le bord de la rivière. Ana lisait, je me baignais. Nous étions légères pour la première fois depuis longtemps. Mais, de cela, Facebook ne parlait pas.

La réponse est venue tard dans la soirée.

Mauvaise pioche !

Nous sommes reparties vers l'autre côté du pays.

Un jour, j'ai demandé à Ana combien de temps nous avions roulé. Des années dans mon souvenir. « Je ne sais plus : deux ou trois semaines. Pas plus en tout cas, Mellie. » Des semaines dont je n'ai pas gardé d'images en dehors de quelques moments comme des points sur une carte, sans routes qui les relient.

Je me souviens de notre premier matin. J'ai oublié les autres. Ils se ressembleront tous. Les draps pas trop propres, le jus d'orange tiède, le paquet de gâteaux à moitié ouvert entre nos deux lits sur la table de nuit, le frigo qui halète. Mais ce jour-là, nous n'avons rien vu. Nous avons quitté le motel très tôt avant que la réception ne rouvre. Ana s'inquiétait. Elle n'avait presque pas dormi. Le type derrière le comptoir l'avait regardée d'un air bizarre quand elle avait payé. Il valait mieux déguerpir ! Nous avons flanqué toutes nos affaires dans la valise, puis nous dans la voiture. Démarré, roulé. Le matin se levait entre les arbres. J'ai baissé la vitre pour goûter le vent. « Rentre ta tête à l'intérieur, Mellie, a crié Ana. — Je ne peux pas. Il est si bon. » Elle a ralenti. J'entendais les roues sur le goudron, les feuilles et les gouttes du soleil qui pleuvaient autour de nous. Ana me tenait par mon tee-shirt. Je ne sais pas pendant combien de temps : quelques secondes, pas plus. Elle se serait arrêtée autrement. Mais je n'ai jamais oublié. J'avais mon visage qui brûlait quand j'ai rattaché ma ceinture de sécurité. « Goûteuse de vent, Ana. Tu crois que ça existe comme métier ? »

lui ai-je demandé quand nous attendions sur un banc dans la première petite ville que nous avions croisée. « Et une petite sœur qui obéit, Mellie ? Montre-moi que oui. Je vais chercher de quoi nous faire un petit-déjeuner. » Avant d'entrer dans le magasin, elle s'est retournée et elle a dit : « Tu seras écrivain, goûteuse de vent ou ... » Mais je n'ai jamais entendu la suite. Un camion passait. Il puait l'essence.

Une nuit d'orage. Les éclairs découpaient le ciel. Nous nous sommes arrêtées dans une petite ville. Impossible de trouver une chambre. Nous nous sommes réveillées sous un panneau de signalisation, avec des canards au lieu d'enfants avec leurs cartables. Ana est sortie pour se dégourdir les jambes. Puis elle est entrée un peu plus loin dans une librairie qui s'appelait *À l'ombre des livres en fleurs*. Le nom m'a marquée. J'y ai vu un signe secret envoyé par le smiley. Elle est revenue avec un livre. Elle me l'a tendu. « C'est pour toi Mellie. Ouvre-le. » La couverture représentait une rose, une très belle rose, sur un fond vert. À l'intérieur, il n'y avait pas un mot, pas une phrase : juste une graine. » Elle est de quelle couleur ? — Je ne sais pas. Le type n'a pas voulu me répondre quand je le lui ai demandé. Et je n'ai pas insisté. Il découpe les livres au sécateur électrique avec un sourire de tueur en série. On se casse tout de suite. Je ne veux pas voir à quoi ressemblent leurs canards ! »

Un autre matin, nous avons débarqué aux îles Hatteras, en Caroline du Nord, une bande de sable fragile entre mer et marécages. Nous nous sommes arrêtées à Kitty Hawk, la ville d'où les frères Wright se sont envolés dans leur avion pour la première fois. Ana a dit que c'était un bon présage. Elle est descendue de la voiture pour réserver une chambre. Je la vois encore avec ses clefs à la main. Elle riait. Nous n'avions plus peur. La patronne du motel, une femme ronde comme ses mots, nous a conseillé de visiter la Colonie perdue, « là où est née la pauvre petite Virginia Dare. » Quelques jours plus tard, nous nous sommes rendues, près de Roanoke. Le soir jetait ses ombres entre les herbes folles. Nous avons marché sur une route qui symbolisait les anciennes fondations des maisons. Parfois, la mer jaillissait entre les troncs. Ana me rappelait l'histoire de ces colons, venus des brumes froides de Londres, pour planter du maïs dans un pays soumis aux ouragans et à une nature impitoyable. Très vite affamés, incapables de coexister avec les Indiens dont le chef Manteo cherchait pourtant à coopérer, ils renvoyèrent en Angleterre leur gouverneur, Sir William Raleigh, pour qu'il finance une expédition de retour. Il revint trois ans après. La colonie avait disparu sans laisser de trace. Sur un arbre, près des ruines du village, on ne trouva qu'un nom *Occoquan*, qui était le lieu de naissance du chef indien. « C'est une histoire triste, Mellie, conclut Ana. — Oui, comme la nôtre. » Nous avons marché jusqu'à un théâtre construit à la place de l'ancien fort. Ana s'est agenouillée sur la scène avant d'écrire dans la

poussière grise qui la recouvrait, le dernier mot de leur histoire. « Prends-moi en photo, Mellie. Nous l'enverrons sur ta page Facebook. Daniel comprendra peut-être que nous sommes perdues. Pour de bon », a-t-elle ajouté avec un de ses sourires tristes qui venait si souvent sur son visage. Mais nous n'avons rien reçu.

Un soir, Ana a dit :

— Nous devons rentrer, Mellie.

— Je sais.

— Tu seras écrivain sans Rosa.

Elle a continué :

— Les autres, ils étaient écrivains avant de rencontrer Rosa et Brad. Tu n'as pas besoin d'eux.

— Tu crois, Ana ?

— J'en suis certaine, Mellie

— Une dernière fois, Ana... Je peux ?

— Si tu veux. Regarde-la page Facebook. Mais supprime-là ensuite. Je vais payer.

Quand elle est revenue dans la chambre, elle a tout de suite deviné qu'il s'était passé quelque chose. J'ai désigné l'écran avec des coordonnées GPS et ces mots : *là où l'histoire se finit bien*, suivis d'un nom : *Pérégrine White*.

Nous connaissions notre mythologie américaine par cœur pour pouvoir argumenter en cas de visa dur. Peregrine était le premier enfant né sur le Mayflower, l'image inversée de Virginia Dare : un garçon qui lui vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans !

— Ils sont dans le Massachussetts Ana. Pérégrine est de là-bas.

Je veux y aller. Je veux savoir.

— Quoi, Mellie ? a demandé ma sœur.

La question d'Ana était la bonne, monsieur Hamilton. Même aujourd'hui, après vous avoir raconté comment un livre a bouleversé ma vie au point de nous jeter sur les routes, je ne puis y répondre. Je voulais aller plus loin. Il y a toujours un autre chapitre. Après un qui finit, un autre qui commence. Après la Road Azúl, la maison bleue de Rosa et de Brad. J'y suis entrée en écrivain. Je l'ai quittée en petite fille. Voulez-vous que je vous raconte la suite ? Nous sommes si près de la fin... »

Mellie posa les mains devant elle. Il faisait presque nuit. Elle appuya sur le Kindle pour faire de la lumière. Thomas l'observait dessiner des smileys sur la table. Il pensait à ces tableaux où une flamme transfigure les visages peints au point de révéler la matière des songes qui les éclaire. Il en avait acheté plusieurs,

accrochés aux murs de sa maison, une collection commencée pour faire un placement avant de devenir une étrange obsession. Le soir, il allumait une bougie qu'il passait le long de la toile dans le noir. La lueur réveillait un œil, une mèche, la dentelle fine d'une manche. La boucle d'un chapeau. Il se penchait, scrutait le fragment. La cire coulait entre ses doigts. Devait-il continuer vers cette maison qui vacillait entre eux ?

Il la regarda à nouveau. Des filaments s'accrochaient à la courbe de sa joue. Il crut voir le scintillement d'un feuillage, une lune verte... Des Indiens dansaient autour d'un arbre de pierre. Il appuya sur l'écran pour augmenter l'éclairage. Il était déjà au maximum ! Il se tourna vers la salle encore une fois, crut voir déambuler entre les tables une femme en jogging. Il hésitait. « Il pleut encore », se dit-il pendant qu'un arc-en-ciel envahissait la salle.

— Une maison bleue, Mellie... Pouvez-vous m'en dire plus ? demanda Thomas Hamilton.

« Il a fallu quelques jours pour faire le trajet de la Caroline du Nord vers la maison de Rosa et Brad, reprit Mellie après un de ses étranges silences auxquels Thomas commençait à s'habituer, quelques jours pendant lesquels Daniel nous a guidées à travers notre page. Sans lui, nous ne les aurions jamais trouvés. Le prénom d'un enfant n'a jamais été une adresse dans aucun pays de la terre. Entre deux indications sur notre itinéraire, nous nous parlions. Ana voulait en apprendre plus sur lui, Brad, Rosa, l'endroit où nous allions. Pendant qu'elle conduisait, elle me dictait les questions. Je les envoyais sur Facebook.

Nous savions que Daniel aimait le surf. Il ponctuait ses phrases de mots que nous ne comprenions pas, *yep, mushy, bumpy*. Je les cherchais sur Google. Puis Ana les répétait pendant que j'imitais le bruit des vagues. Parfois nous faisons semblant de nous noyer, emportées par un requin qui claquait des dents – avant d'éclater de rire ! Nous, nous lui répondions avec le parler maladroit des sauvages élevés dans les vallées des blancs : sujet, verbe, compléments. Pas d'adjectifs pour ne rien dévoiler de nous : ni couleur ni émotion. « Pose-lui encore des questions, disait Ana. Plus nous en apprendrons, moins nous serons surprises quand nous rencontrerons Brad et Rosa. »

Je continuais à écrire sur le téléphone.

Il avait été engagé par Rosa comme homme à tout faire. Après une séance de surf, la libraire du coin, une passionnée de la vague qui vendait des livres sur la plage, lui avait conseillé d'aller la voir : « Cette femme a un caractère de terre, mais elle a besoin de quelqu'un pour l'aider. Son mari est perdu dans les mots. Je ne devrais pas te le dire : je sais que tu ne le répéteras à personne puisque tu n'aimes pas lire ! C'est un écrivain rendu célèbre par son divorce d'avec une rappeuse à la mode... Tout ce qu'il écrit est assez plat. Mais les seins de sa chanteuse ne l'étaient pas, ce qui a donné un certain caractère à son style. Il est venu chez nous pour se reconstruire, du moins d'après ce qu'il braille tous les soirs, complètement ivre, au fond de son jardin. Son voisin est un de mes copains. Depuis qu'ils sont arrivés, il n'a encore rien publié. Mais Rosa saura lui redonner l'inspiration. Après tout, il n'y a pas que le silicone pour se regonfler », avait-elle conclu en passant une main mélancolique sur sa planche. « Tu imagines, Daniel, je pourrais peut-être avoir un jour une séance de dédicace face à la mer ! » Daniel s'était dépêché. Il était tombé sur une femme avec » Un regard... un regard ! On a l'impression qu'elle voit à travers vous. » Il avait été embauché. Il s'occupait de tous les petits travaux : peindre, tondre, faire les courses.

Il en était très fier, le malheureux !

« Mais comment un surfeur peut-il perdre son temps à planter des clous et aligner des pots de fleurs ? s'exaspérait Ana. Tu ne crois pas qu'ils pourraient se remuer un peu comme tout le monde ? — Ce sont des artistes, expliquait Daniel avec patience. Ils n'ont pas le temps de faire tout ça. La plupart du temps, ils écrivent ou ils s'engueulent au sujet de trucs qui ne servent à rien. — Quoi par exemple ? continuait Ana. — Des trucs d'écrivains. »

Ana insistait. Daniel éludait.

— Il ne sait peut-être pas de quoi ils parlent, Ana, lui disais-je après avoir lu la réponse sur le téléphone.

— Tu veux dire que nous faisons confiance à un crétin, Mellie ?

— Non, Ana. Arrête de te mettre en colère.

Depuis que nous remontions vers le Nord, Ana était de plus en plus nerveuse. Elle sursautait quand une voiture de police nous doublait, freinait sans raison, puis accélérail. J'étais trop jeune pour comprendre qu'elle avait peur. Tant que notre voyage se passait entre nous, elle ne s'était pas sentie responsable. Nous étions dans la parenthèse du smiley, un moment de grâce. L'idée d'avoir à se justifier de notre escapade auprès d'adultes la terrorisait. Elle savait bien qu'aucune mère attentionnée ne laisse partir ses enfants sur les routes. La nôtre ne nous appelait jamais. Ses sms nous demandaient simplement et où nous étions « à peu près. » Je reprochais à Ana sa mauvaise humeur. Elle secouait la tête avec des larmes dans les yeux. Je croyais que c'était à cause du soleil ou de la fatigue.

Moi, à la différence d'Ana j'allais de mieux en mieux.

Dès qu'elle avait mis son casque sur les oreilles, je massacrais les morceaux préférés de Betsy, les pieds sur le tableau de bord. Quand j'avais fini, je reprenais le téléphone. Je laissais des messages à Daniel. « C'est dur le surf ? Qui t'a appris ? » Deux ou trois mots en retour. Il se lassait.

Cependant la veille de notre rencontre, il avait posté, vers dix heures du soir, un long texte.

Nous étions déjà au lit.

— Il a écrit un roman, Ana. Tu veux savoir ce qu'il dit ?

Elle n'a pas répondu. Elle fermait les yeux, couchée sur le lit toute habillée.

— Je sais que tu fais semblant, Ana.

— Fiche-moi la paix, Mellie ! Je suis fatiguée avec la route.

Elle s'est tournée face au mur. Je me suis collée contre son dos. J'ai chuchoté dans son pull qui piquait un peu : « C'est vraiment long. On dirait qu'il veut qu'on le voie – puis après une pause –, il fait son intéressant.

— Vas-y, Mellie. Tu ne me laisseras pas dormir de toute façon. Et puis, il a peut-être autre chose à dire que des banalités qui ne servent à rien.

Je me suis assise sur l'oreiller à côté d'elle. Elle s'est retournée, les mains derrière la tête, les yeux scotchés au plafond.

J'ai lu.

Nous nous rencontrerons demain. Je dois vous parler un peu de la maison bleue. J'ai réfléchi. Il vaut mieux que vous soyez préparées. Ils ne sont pas faciles à aimer !

Demain, je vous attendrai à la station essence en face de cette plage. Si nous avons le temps, je vous montrerai les vagues. Puis je vous emmènerai à la maison bleue de Brad et de Rosa. J'ai peint ses façades l'hiver dernier. Avant, nous l'appelions la maison du bout. C'est la dernière avant le promontoire. La plus jolie aussi.

Rosa n'aime pas me voir surfer pendant les heures de travail, mais dès qu'elle s'enferme dans son bureau, je peux faire ce que je veux. Brad aussi. C'est un chouette type. Un peu rustre pour un écrivain. Il a des mains de catcheur et un ordinateur fin comme la taille d'une jolie fille. Ses mots. Méfiez-vous un peu. Il n'aime pas caresser que ça ! Mais il se calme dès qu'on lui dit non.

Il n'y a pas grand monde en ce moment en dehors d'une Française à demeure qui écrit en boucle sur son enfance. Brad voudrait la renvoyer, mais Rosa l'aime. Elle l'appelle son chat de compagnie ! « Elle ronronne toujours la même chanson », lui répond-elle quand il lui demande de la réexpédier dans son pays. Ils attendent la visite de plusieurs de leurs confrères. J'ai fait les chambres aujourd'hui. Et la vôtre, même s'ils n'en parlent pas. Vous vous installerez dans celle du haut. Elle est un peu petite, mais c'est la plus jolie. Rosa n'y monte jamais.

Brad suit votre voyage sur Facebook depuis le début. C'est lui qui m'a montré vos photos. Je pense qu'il avait un sacré coup dans le nez ce soir-là. « Elle s'appelle Ana. Sa sœur Mellie. Elles savent pour le smiley. » Je n'ai pas compris de quoi il parlait. Mais il n'a rien ajouté d'autre, même avec tout ce qu'il avait bu. J'ai voulu vous connaître de là. Je sais ce que c'est de dériver. Quand vous en aurez assez de leurs querelles d'écrivain, je pourrai vous emmener faire du surf. Il suffit d'être léger pour danser avec le vent.

Daniel.

Ana a éteint la lumière.

Nous avons atteint la station essence, tôt le lendemain matin. Ana avait les yeux cernés. Moi, j'avais dormi pendant tout le trajet. Daniel était posté au bord de la route. J'ai ouvert la portière et je me suis jetée dans ses bras. Il sentait le sel et une odeur de bricolage :

— Ils vous attendent, Ana. Toi et Mellie. Rosa m'a dit de vous ramener tout de suite. Sans faire de détour par la plage !

— Comment a-t-elle pu le savoir ? Nous t'avons envoyé un message à cinq heures du matin pour te dire que nous partions.

— Rosa n’a pas beaucoup dormi cette nuit. Ils se sont disputés... C’était horrible hier dans la maison bleue. Rosa m’a entendu partir. Elle est sortie quand je venais de démarrer. Cinq heures, quand la mer est plate, c’est trop tôt pour un surfeur !

Ana s’est agenouillée devant moi :

— Nous pouvons encore renoncer, Mellie. Ce n’est peut-être pas que ce que tu imagines.

— Je veux être écrivain.

— Alors, tu attendras encore un peu.

Elle a fermé notre voiture. Nous nous sommes dirigées vers la station essence. Un sentier commençait derrière. Daniel avait laissé sa planche au bord des vagues. Ana a retiré un à un ses vêtements. « Allons danser, Daniel ! »

Il était plus de midi quand Rosa nous a ouvert la porte de la maison bleue. Ana avait les cheveux emmêlés par le sable, les genoux écorchés. Elle ne nous a fait aucune remarque sur notre retard. Je me souviens de la pénombre. J’ai serré très fort la main d’Ana. Rosa nous a fait monter à l’étage avant de nous pousser sur une grande terrasse qui tombait dans la mer. Je n’avais rien vu d’aussi beau. Je croyais que nous volions dans le ciel. Plusieurs personnes se sont levées. « Je vous présente Mellie et sa sœur. La petite veut écrire. » La maison bleue était pleine d’écrivains, les premiers que je rencontrais. Imaginez à quel point j’étais émue... Mais personne n’a fait attention à moi. Ana a déclenché plus de commentaires. Ma sœur était très belle. Ils ont ouvert une bouteille de champagne. Tout le monde a applaudi. Puis quelqu’un en a versé sur mon bras pour me baptiser. Je ne savais pas ce qu’était le champagne. Nous n’en avions pas à la maison. Je ne savais pas ce qu’était un baptême. Je tremblais. J’avais peur.

Le soir, Rosa est venue nous rejoindre dans notre chambre sous les toits. Elle arpentait le petit espace entre nos deux lits. Ses yeux souriaient à l’envers. Elle était furieuse. Mais pas un mot ne sortit contre Ana.

— Je vais respecter ma part du contrat puisque vous nous avez trouvés. Sans aide je l’espère, continua-t-elle après avoir scruté avec attention nos visages, ce qui invaliderait les termes de notre accord, n’est-ce pas Ana ?

— Je ne pense pas, répondit ma sœur.

Rosa se déplaça jusqu’à la petite fenêtre en forme de triangle qui découpait le ciel. La brise faisait voler les rideaux.

— Ta sœur n’a peut-être aucun talent, Ana. Je peux lui apprendre tout ce que nous connaissons : je l’aiderai à mettre de l’ordre dans ces idées, je lui apprendrai des techniques d’écriture. Mais si nous constatons qu’elle ne sait pas écrire, – qu’elle n’a aucun style, prit-elle le soin de préciser les lèvres pincées qui sifflèrent sur la première syllabe –, vous rentrerez chez vous.

— Qui, nous ? demanda Ana.

— Brad, les autres et moi. Nous délibérerons ensemble. Nous nous cooptons dans cette société. Es-tu d'accord ?

Ana se leva. Elle me prit dans ses bras :

— Et toi, Mellie ? Qu'en penses-tu ?

— Oh oui, bien sûr. Je suis d'accord. Je commence dès demain. J'ai amené mon A++++.

— Qu'est-ce que c'est, Mellie ? s'est inquiétée Rosa. Une décoration militaire ?

— Son chef-d'œuvre, a lâché Ana d'une voix lasse, la rédaction qu'elle a fait à l'école et qui nous a permis de vous trouver.

— Vous nous avez trouvés grâce à une rédaction !

— Pas exactement... Mais c'est une longue histoire.

— Alors Mellie me la racontera. Elle aura au moins quelque chose à dire.

Je me suis jetée sur ma valise pour trouver mon devoir.

— Ce n'est pas la peine. Tu me montreras demain. Dis à ta sœur de se calmer, Ana. Nous sommes des écrivains, pas une garderie pour enfants hyperactifs !

Ana a hoché les épaules avec mépris. Moi, j'ai dit : C'est quoi un écrivain ? N'était-ce pas ce qu'il fallait demander à cet instant précis, Thomas ? »

Thomas Hamilton sursauta.

— On peut poser les questions dans les deux sens. Je croyais qu'il n'y avait que moi qui avais le droit de le faire ?

— Je voulais vérifier que vous ne vous étiez pas endormi !

— Mais je vous écoutais.

— Les yeux fermés ?

— Je peux faire des pompes si vous voulez. J'aime mettre des livres audio quand je fais du sport.

Il se levait, déjà occupé à relever les manches de sa chemise.

— Ce n'est pas la peine, jeta Mellie en regardant autour d'elle. Je vous crois sur parole.

Elle lui attrapa le poignet pour. Il posa une main sur ses doigts. Il commença à les desserrer.

— Excusez-moi, dit-elle en retirant sa main. Vous ne pouvez pas faire ça ici. Et puis, ce n'est pas nécessaire de vous moquer de moi. Je ne suis qu'un livre, après tout.

— Avec une poigne de fer, remarqua-t-il en se massant le bras. Vous êtes toujours aussi énergique, Mellie ?

Elle fixa longtemps la table entre eux.

— Je crois que je prends cette histoire trop à cœur, finit-elle par dire d'une voix sourde. Je ne sais pas ce qui se passe. C'est la deuxième fois aujourd'hui.

Vous pouvez partir si vous voulez ! Moi aussi, je déteste les rencontres qui commencent par des confidences : l'enfance, les ex, chat ou chien, bourgogne ou bordeaux, Facebook ou Instagram ?

— Je n'ai jamais dit ça, répliqua Thomas Hamilton. Et je ne partirai pas. Je veux savoir pourquoi vous vous êtes transformée en livre au lieu de faire ce que vous vouliez, enfant ?

— C'est-à-dire ? répliqua-t-elle.

— C'est évident : écrivain !

Elle ne répondait pas.

— Je préférerais quand vous étiez plus passionnée, Mellie finit par dire Thomas.

Il se massait le poignet. Elle remarqua le geste.

— Je ne voulais pas vous... Je suis désolée. Je détestais quand Rosa me tirait ma queue de cheval parce que j'avais mal répondu. Aujourd'hui encore, je déteste qu'on me touche à l'improviste.

Elle se massa le front. Elle semblait fatiguée soudain. Elle s'avança pour lui prendre la main, s'arrêta, reflua vers l'extrémité de la table. Puis elle croisa les bras.

— Pouvez-vous reprendre, Mellie ? C'est très ennuyeux un livre qui n'avance pas, plaisanta-t-il pour la détendre.

Elle s'excusa :

— Vous n'y êtes pour rien. Je vais continuer.

Thomas Hamilton recula sa chaise. Elle attendit qu'il soit bien installé.

« Quand nous avons enfin atteint notre destination, Ana et moi, reprit Mellie, un poing posé sur la table, l'autre main au-dessus de ses yeux qu'elle effleurait à la recherche de ses souvenirs, c'était le jour de l'assemblée générale de la Compagnie du Smiley. Il y a une photo de nous, la seule que j'ai conservée de cette époque. Elle est en noir et blanc grâce à une nouvelle application, à la mode cette année-là, qui effaçait les couleurs. Je ne sais plus comment elle s'appelle : Mémoires d'outre-tombe, j'imagine, même si personne ne connaît plus le livre de Chateaubriand. Sur le cliché, nous sommes assises près du barbecue. Moi, j'ai un stylo entre mes lèvres noircies par l'encre qui fuit et les yeux brillants. Ce n'est pas à cause du soleil derrière. Je pleure. Excepté la couleur, la photo est fausse. La vie dans la maison bleue n'était pas du tout ce que j'avais imaginé.

Pourtant le premier soir, quand je me suis retrouvée dans mon lit, une fois dépassée l'émotion de mon baptême au champagne, j'ai cru qu'une nouvelle vie commençait. Ma chambre sous les toits était un paradis avec son papier peint à fleurs et ses couvertures blanches, son tapis qui sentait la paille, les mouettes sur le rebord de la fenêtre. Je me suis retournée dans mon lit pendant des heures. Je n'avais pas voulu laver la trace des bulles sur mon bras et je passais ma langue dessus pour me rappeler qu'ils m'avaient acceptée parmi eux.

À mon réveil, je suis descendue pour prendre mon petit-déjeuner. Ana dormait encore. Rosa était seule dans la cuisine. Des verres de vin traînaient entre des livres. Elle m'a tendu un bol de lait sans un mot. Puis elle s'est rassise devant son ordinateur comme si je n'existais pas. Soudain, tout m'a semblé moche. J'ai senti l'odeur âcre qui imprégnait la pièce.

— Je n'aime pas le lait !

— Voyons Mellie, tous les enfants aiment le lait.

— Moi, je préfère le jus d'orange avec des tartines au Nutella.

Rosa a levé les yeux au-dessus de l'écran.

— Ici, on sert du lait aux enfants.

— Mais je ne suis pas une enfant. Je suis un écrivain, ai-je affirmé avec force

— Nous verrons bien.

Le lendemain, il y avait un pot de Nutella sur la table à côté de mon bol. Sans jus d'orange !

Pendant une semaine, nous n'avons revu ni Rosa ni Brad, qui se couchaient quand nous nous levions. Ana refusait que je participe aux réunions de la Compagnie du Smiley. « J'étais trop petite pour comprendre », me disait-elle. J'aurais dû protester. Mais j'étais bien contente d'aller me promener plutôt que d'avoir à recroiser le regard acide de Rosa.

Les invités de la maison bleue partirent. Daniel passa sa journée à faire des allers-retours à l'aéroport. Quand Rosa lui dit de retourner chez lui, le soir montait. Ana lisait un livre sur les marches qui menait à la terrasse. Je creusais un trou dans le sable. J'avais décidé de trouver les enfers depuis que j'avais lu, dans un livre de Contes et Légendes, l'histoire d'Orphée. Elle me touchait. Je voulais être Eurydice que je confondais avec toutes les princesses qui attendent – en dormant ou un balai à la main –, le prince charmant qui les emportera loin, le plus loin possible, de chez elles.

Daniel s'est assis à côté de moi. Lui qui parlait tout le temps avait les lèvres serrées, les yeux noirs de fatigue.

— Que se passe-t-il Daniel ? a demandé Ana.

— Je suis un esclave d'écrivains. Il y en a un qui m'a fait porter ses valises jusqu'au terminal d'embarquement. Il m'a donné son livre comme pourboire, un pavé de cinq cents pages : *Insectes, huile de palme et migrations : le mythe de la Frontière*, sans même me dire merci. Tu avais raison Ana. Je ne suis rien pour eux. Une poubelle tout au plus. Sa valise pesait trop lourd. Il ne voulait pas payer de surtaxe. C'est tout !

— Ne fais pas ça.

— Quoi ?

— Ne regrette pas d'être qui tu es. Tu n'es pas comme eux ... aussi égoïste, a-t-elle ajouté après un long silence. Allons nous promener. Ça te changera les idées.

Ana a conduit. Daniel la guidait. Nous nous sommes garés à la lisière des arbres. « Les bois de Moryan Gray, a expliqué Daniel pendant que nous marchions. Les gens d'ici disent qu'on peut les entendre si on sait écouter. » Le sentier tournait jusqu'à une clairière. Un homme était assis sur une souche, la tête entre les mains. J'ai tout de suite reconnu Brad. J'avais regardé sa photo à l'arrière de ses livres si souvent. Depuis notre arrivée, je ne lui avais jamais parlé. Il n'était pas très présent dans la maison bleue, toujours sorti ou enfermé dans son bureau. Il ne semblait vivre que le soir. Quand nous étions couchées, je l'entendais rire et parler avec les autres.

Je voulais faire demi-tour. Ana m'en a empêchée.

— Je te présente Mellie, Brad.

Ma sœur s'adressait à lui comme si elle le connaissait déjà. J'ai eu l'impression d'être trahie.

Brad m'a regardée.

— Pourquoi veux-tu devenir écrivain, Mellie ?

— Je ne sais pas.

Il s'est levé.

— C'est peut-être bien la bonne réponse. Ana, nous allons rentrer par la plage, Mellie et moi. Je crois qu'elle a beaucoup de questions à me poser ?

J'ai souri.

— Ton sourire, Mellie, est bien plus joli que notre smiley, a observé Brad.

Ana m'a fait signe d'avancer. J'ai sauté jusqu'à lui. Brad était grand, si grand ! Ses doigts se sont refermés sur les miens. Et quand nous avons marché, le soleil traçait sur le blanc du chemin, notre silhouette improbable : petit torse et jambes de géant.

Je crois avoir beaucoup parlé pendant que nous rentrions par la plage. De Betsy qui me manquait, de sa cabane en haut d'un arbre, de nos noms écrits derrière son lit avec un cœur pour faire le point du i – le sien était le plus joli. Je lui ai montré ma cicatrice au genou et le grain de beauté sur mon bras. Comment je savais faire la roue et cracher devant moi, mieux que les garçons, ces idiots qui ne voulaient pas jouer avec nous aux jeux vidéo, parce que nous étions des filles. Il m'écoutait. Parfois, il répondait. Quand nous sommes arrivés à la maison bleue, il m'a prise dans ses bras.

— Je vais dire à Rosa de s'occuper de toi dès demain, Mellie.

— Ce n'est pas toi qui m'apprendras à écrire ?

J'étais déçue. Je creusais le sable avec mon pied. Il a passé la main sur ma tête.

— Non. Je n'ai pas l'habitude des enfants. Rosa était professeur dans une école quand je l'ai rencontrée. Elle saura comment faire.

— Tu te débarrasses de moi ?

Il a ri avant de répondre :

— Un peu ! Mais je dois écrire. Tu comprendras quand tu seras écrivain !

Le lendemain, pendant que j'avalais mes tartines au Nutella dans la cuisine, Ana préparait sur mon lit un jean noir et un tee-shirt gris. J'ai protesté. Je voulais mettre ma robe à volant, la préférée de Betsy. Mais ma sœur a été intraitable. Quand je suis sortie de la chambre, je ne me ressemblais déjà plus.

Rosa m'attendait assise à son bureau. Derrière elle, la fenêtre plongeait dans la mer. J'ai escaladé le tabouret et je me suis plantée dans ses yeux. Les siens étaient profonds. Je ne sais pas si une telle couleur existe, mais ils semblaient absorber les images sans jamais renvoyer de reflet. J'ai souri pour cacher mon trouble.

— Tu es plus jolie quand tu ne fais pas de grimace, Mellie !

Elle a pris un papier. Elle m'a tendu un crayon, une gomme. « Écris pendant que je travaille. Je te dirai ce que j'en pense. » Deux heures plus tard, je lui rendais une feuille blanche. La première d'une longue série... »

Mellie rit. Elle étira ses bras en l'air, posa ses deux mains sur la tête.

— Vous n’avez pas mal au dos Thomas ? Ces chaises sont une torture pour les lecteurs. Et pour les livres quand ils sortent des pages... Qui sait, vous inventerez peut-être un hologramme qui les lira comme un acteur de théâtre ? Avec le ton juste ! Mieux que moi... Et lui ne souffrira pas.

Elle se pencha pour ramasser un papier qu’elle froissa avant de le reposer en boule sur la table. Thomas Hamilton décroisa les jambes.

— Je vais continuer. Ne vous inquiétez pas, dit-elle, surprise par son geste.

— Je ne voulais pas vous faire peur, Mellie.

— Mais vous ne me faites pas peur, Thomas. Si j’ai survécu à Rosa, je peux bien le faire avec vous.

— Elle était si terrible que ça ?

Mellie eut un sourire qui s’effaça presque aussitôt. Elle attrapa son collier entre ses doigts avant de prononcer les premiers mots si bas que Thomas Hamilton dût rapprocher sa chaise pour les entendre.

« Rosa avait institué une discipline de fer dans la maison bleue, reprit Mellie en fixant un point sur la table entre eux. Petit-déjeuner à l'aube, séances d'écritures, repas, tout était minuté, structuré, organisé. Aucune place pour la fantaisie ! Chaque matin, j'étais convoquée dans son bureau. Rosa me faisait asseoir en face d'elle. Elle me tendait une feuille, un stylo, et elle me demandait de raconter une histoire. Tous les mots sortaient de ma tête par la fenêtre à ce moment-là. Je les voyais dans les nuages derrière son dos me sourire malicieusement. Face à la mer et au bleu du ciel, je ne savais plus écrire. Elle me regardait tristement avant de dire :

— Tu n'es pas un écrivain.

— Mais je peux rester quand même ?

— Je dois en parler avec ta sœur.

Ce dialogue immuable marquait la fin de la séance.

Après le repas de midi, Brad m'emmenait me promener. Il s'était pris d'une étrange affection pour moi. Mon arrivée dans la maison bleue avait touché quelque chose en lui qui les surprenait tous. Lui, si rustre, avait des grâces de danseuse quand il se penchait vers moi pour faire mon lacet ou me percher sur ses épaules comme si j'étais un oiseau de paradis. La plupart du temps, nous faisions des châteaux de sable avec des canettes qui traînaient sur la plage ou des boîtes en plastique, parfois avec un seau abandonné que nous perdions à notre tour. Puis nous ramassions des coquillages. À notre retour, nous descendions dans l'atelier de Daniel pour lui voler un tournevis et les percer pour en faire des colliers. Le pauvre en a acheté beaucoup ce printemps-là !

Lorsque personne ne s'occupait de moi, je devais lire. Rosa ne supportait pas de me voir traîner dans la maison ou jouer à ne rien faire. Elle avait installé une table contre le mur dans un coin du salon avec tous les ouvrages indispensables à connaître quand on prétend être un écrivain. L'épopée de *Gilgamesh*, *L'Illiade* et *l'Odyssée*, tout Shakespeare, tout Molière, quelques Voltaire et un Rousseau, celui des promenades, *Les Misérables*, *La Recherche du temps perdu*, *L'Homme sans qualité* ... D'autres dont je ne me souviens plus. Je n'avais pas le droit de me retourner avant d'avoir lu cent pages.

Anna Karénine fut le plus mince et le premier que je pris sur les piles. Je m'endormis dès le premier chapitre. La Anna de l'histoire ne ressemblait pas à ma sœur. Je ne comprenais rien à sa vie. J'ai pleuré avant de sombrer dans un sommeil si profond que je ne me suis pas réveillée avant la nuit. La page sous ma joue était froissée. Un mot avait bavé. J'ai refermé précipitamment le livre pour qu'on ne découvre pas mon crime. Puis j'ai commencé à défaire une des

tours qui m'entourait, volume après volume, jusqu'à la table. Je l'ai posé, face contre bois avant de rebâtir l'édifice. J'ai fini par me faufiler jusqu'à mon lit pour lire sur l'ordinateur portable d'Ana le résumé du livre sur Wikipédia. Je devais en faire un compte-rendu pour Rosa. Quand Ana est arrivée, elle n'a fait aucun commentaire. Le lendemain, elle m'a tendu son téléphone : « Il va sur Internet. Ce sera plus simple pour tricher. »

Tous les samedis, Rosa m'invitait à venir boire un thé dans sa chambre. Elle trouvait l'endroit plus agréable pour me donner ma leçon de stylistique. Quand, sur le coup de dix heures du matin, je prenais mon *Traité des formes et des figures à l'usage des auteurs*, Ana levait les yeux au ciel. « Viens plutôt avec nous à la mer, Mellie, disait-elle. Daniel t'apprendra le bottom-turn, le cut back et le floater. C'est bien plus drôle que tes anacoluthes, asyndètes et métonymies qui ne servent à rien. Tu dois faire du sport. Tu es si pâle depuis que tu as le nez dans tes bouquins. » Elle me prenait dans ses bras avant de me jeter sur son lit pour me faire des chatouilles. Je riais à en perdre le souffle. Mais je ne la suivais jamais.

La chambre de Rosa était une pièce à part dans la maison, sans doute parce qu'elle était à Brad aussi. Il y avait des livres partout, des photos d'eux accrochées aux murs, des lampes rouges avec des pompons, des coussins colorés, des chaussures à talon au milieu des vêtements. Et un miroir avec des bibelots posés devant : une ballerine en plastique, un phallus en marbre blanc, des colliers de perles dans un encier. Souvent quand j'arrivais, Rosa se maquillait. Elle se levait plus tard ce jour-là. Je m'asseyais avec mon livre sur le lit, les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains croisées sur mes genoux. Et j'attendais. Elle semblait beaucoup plus jeune. Et plus douce aussi. Dès qu'elle avait fini de faire danser ses pinceaux autour de son visage, elle me faisait venir à côté d'elle. Je posais mes affaires entre les fards à paupières et les pots de crème. Puis elle me faisait réciter ma leçon. Les procédés du comique : répétition, situation, mélange des genres. Le lyrisme : anaphore, rupture de construction, personnification. Comme j'avais toujours été bonne élève, je n'avais pas de mal à apprendre des choses que je ne comprenais pas. J'avais peur qu'elle ne le découvre. Mais elle ne me demandait jamais de transformer la théorie en pratique. Parfois elle ouvrait la fenêtre et l'air de la mer se mêlait à l'odeur sucrée de son parfum. Elle me faisait asseoir sur un canapé à côté du lit. Elle cherchait un livre dans le fouillis autour de nous et nous lisions des contes pour enfants ou des bandes dessinées. Je me souviens d'une, *Little Nemo in Sumberland*, de Winsor McCay qui était un mélange des deux. J'avais une passion pour lui. Un jour, elle me permit de l'emporter. Et je crois bien n'être pas ressortie de ma chambre avant de l'avoir terminé. Quand elle m'a proposé de lire sa *Chasse aux Gros mots*, j'ai refusé. Je le connaissais par cœur. Je lui ai

citée les premières lignes sans l'ouvrir. Elle a souri. Nous étions l'une contre l'autre. J'ai vu qu'elle avait des cheveux blancs sur les tempes et des traits sous les yeux – qu'elle m'aimait peut-être un peu aussi.

Certains samedis, je trouvais sa porte fermée. Elle était partie. Ou Brad était dans le lit. Il ne se réveillait jamais avant trois heures de l'après-midi... Ces jours-là elle m'avait ordonné d'aller rejoindre Rat, la Française, pour qu'elle continue ma formation. Et... »

Thomas Hamilton se leva si brutalement qu'il fit presque tomber sa chaise.

— Mais c'est absurde, Mellie ! Vous vous rendez compte de ce que vous dites. Rosa ne pouvait pas être comme ça. C'est totalement incohérent.

— Vous y étiez, Thomas ?

— Non. Mais je vous écoute. Vous la décriviez comme une femme dure et maintenant elle est presque gentille. C'est...

Mellie ne le laissa pas finir :

— Je sais.

— Vous savez quoi, Mellie ? Ce que je pense, ce que je vais dire ? Je ne suis pas un personnage des romans de Brad. Ou une marionnette dont vous tirez les fils. Vous êtes comme eux, Mellie !

— Je ne suis pas comme eux !

Elle se leva, fit le tour de la table, ramassa la veste et la lui tendit. Quand il la prit, elle lui agrippa la main. Elle répéta en la serrant : « Je ne suis pas comme eux. » Puis elle le lâcha. Elle revint à sa place. Elle prit le Kindle sur la table, la feuille, le stylo. Et elle se mit à les déplacer comme elle l'avait fait un peu plus tôt, dans un ordre puis un autre. Il l'arrêta, empila les objets les uns au-dessus des autres.

— J'étais une petite fille et ils m'ont tout volé. Je n'ai jamais pu devenir comme eux.

Elle avait les yeux pleins de larmes qui ne coulaient pas. « Je ne suis pas un écrivain ! Je suis un livre. » Elle se mura dans un silence glacé. Il toussota.

— Continuez alors. Je vais peut-être enfin arriver à comprendre ce que vous voulez dire, Mellie.

Elle pencha la tête sur le côté. Il sentait la tension qui l'habitait.

— Je vais vous dire qui ils étaient vraiment. Et vous saurez pourquoi je n'ai plus jamais voulu écrire.

Mellie attrapa le bord de la table pour ne pas montrer qu'elle tremblait.

« Ils m'ont tout volé, reprit Mellie. C'était facile. J'étais une petite fille. Je les croyais. Je croyais à tout ce que les écrivains disent, comme on croit à Dieu. Mais j'avais tort. Il n'y a que Rosa finalement qui a essayé de s'occuper de moi. Elle pensait ce qu'elle disait. Elle était dure, mais juste. Je pouvais m'appuyer sur elle. Pas comme Rat ! Ou Brad, hélas ...

Rat était la Française dont Daniel nous avait parlé pendant notre voyage. À la différence des autres auteurs de la Compagnie du Smiley qui allaient et venaient au gré des séminaires, elle ne quittait jamais la maison bleue. Ses livres étaient pleins de l'inceste qu'elle avait subi et qu'elle faisait à son tour subir à ses lecteurs. Ce n'était pas son vrai nom. Nous le lui avions donné à cause de son nez tout en longueur et de ses yeux qui fouillaient partout. Quand nous rentrions de la plage, nous la retrouvions souvent en haut des escaliers à nous épier. Ana se méfiait d'elle. Elle m'avait fait promettre de ne pas lui parler quand elle partait surfer. « Pourquoi, Ana ? — C'est une sorcière ! » Je le croyais. Cette femme se déplaçait sans un bruit. Une fois, Rat a réussi à me coincer dans un couloir. Elle a attrapé mon visage dans sa main glacée : « Regarde-moi Mellie, que je lise au fond de toi ! » J'ai pensé au smiley. Elle m'a relâchée sans un mot. Je ne sais pas ce qu'elle a vu. Mais quand elle est repartie, elle souriait.

Le samedi matin, aller la retrouver quand la porte de la chambre de Rosa était fermée devint vite un cauchemar. Nos séances de travail avaient lieu dans sa voiture. Elle m'emmenait faire des courses avec elle. Au début, tout était normal. Nous allions au supermarché. Je poussais le caddie. Elle y jetait pâtes, farines, graines de tournesol, cranberries séchées, passait devant les bonbons en faisant la moue. À la caisse, je rangeais les achats dans les sacs en papier. Au retour, la séance commençait. Tant que nous étions sur la quatre voies, elle suivait un peu le livre. Aux feux rouges, j'annonçais ma leçon. Mais dès que nous retrouvions sur la route qui s'enfonçait dans les terres, elle m'arrêtait. « On s'en fout de tout ça. Parle-moi de toi ! » ordonnait-elle. J'obéissais. J'ai résisté deux ou trois fois. « Rosa veut que j'apprenne les figures de style, pas que je raconte ma vie ! » Rat a pincé les lèvres. Une fois, elle a roulé à contresens. J'ai eu si peur. Alors je me suis mise à raconter. Betsy d'abord. « On s'en fout ! » disait-elle. Ma petite ville entre les montagnes, le rocher du Vieux Vieux Homme. « On s'en fout ! » L'école. « On s'en fout ! », Ana, maman. « On s'en fout ! On s'en fout ! On s'en fout ! » Je pleurais. « Je veux ton secret. — Mais je n'en ai pas. — Tous les écrivains ont un secret, Mellie. Ou ce ne sont pas des écrivains. Dis-moi ton secret. » Alors j'ai commencé à

inventer. Mon vocabulaire changeait. J'employais les mots des autres. Je parlais comme Rosa quand elle se plaignait de Brad – souvent parti, incapable de faire les courses, de planter un clou –, comme maman quand elle critiquait Ana, l'Amérique, notre vie. Betsy devint grosse ; ma ville : un trou plein de neige grise ; le directeur : un pourri qui avait voulu me caresser entre les jambes le jour du challenge. « Il m'avait donné cette note pour que je revienne. » J'inventais n'importe quoi, pourvu qu'elle soit contente et qu'elle me ramène, n'importe quoi, que je trouvais dans ses livres, mais aussi autour de moi, dans toutes les choses que je ne comprenais pas. Brad était moins souvent là. Rosa et lui criaient le soir dans la cuisine. Plus de Nutella le matin, ni de bol de lait – que je regrettais presque. Et quand je lui tendais ma page blanche, j'aurais tout donné pour entendre un de ses soupirs exaspérés plutôt que son silence qui figeait ses traits. À chaque leçon, je progressais. Rat exultait. Le monde était laid ! Mais je n'étais jamais assez sincère, jamais assez proche de moi-même. « Tu ne pourras pas être un écrivain, Mellie, si tu ne dis pas qui tu es au fond de toi. » Je ressortais malade de la séance. Je montais dans la chambre. Je me couchais. Ces jours-là, il n'y avait que du noir dans la maison bleue.

Un samedi, Brad a mis fin à tout ça.

Pendant le trajet, j'avais craché, comme à mon habitude, des horreurs sur Daniel et Ana qui s'embrassaient sur la plage en se moquant des écrivains. Je m'étais longtemps attardée sur le portrait qu'ils faisaient de Rat et du surnom que Rosa lui donnait : « Mon chat de compagnie. Elle ronronne toujours la même histoire... » Quand j'avais fait cette confidence, je m'étais tournée vers elle avec mon sourire faux, celui qui venait si souvent sur mon visage depuis que j'apprenais à écrire avec elle et j'avais gloussé – un jappement pour ponctuer la subtilité de la phrase ! Rat fixait la route. « Bien tenté, Mellie. Mais ça je le savais déjà. Invente autre chose. » Puis le couperet est tombé : « On s'en fout ! » J'ai rougi. J'avais honte, honte de ne pas avoir menti. Et j'ai pleuré jusqu'à notre retour. Pour me punir, Rat m'a ordonné de vider le coffre toute seule. Puis elle est partie fumer une cigarette sur la plage.

Dans la cuisine, Brad m'a pris les sacs des mains.

— Que se passe-t-il, Mellie ?

Je n'ai rien répondu.

— Tu dois me dire ce qui ne va pas.

— Pourquoi Rosa n'est pas là ?

— Elle reviendra ce soir. Tu sais que nous attendons des invités.

— Mais pourquoi est-elle partie ce matin ? Le samedi, elle doit me donner ma leçon de stylistique.

— C'est quoi encore cette connerie ?

J'ai récité. Ce jour-là c'était : *Virgule et point-virgule. Respiration et halètement : du Moyen Âge à Twitter*. En moins de trente secondes, il m'avait arrêtée. Il a commencé à vider les sacs. Il s'est tourné vers moi :

— Pourquoi t'inquiètes-tu de Rosa, Mellie ? Je croyais que tu ne l'aimais pas.

— Je la préfère. Si elle n'est pas là, c'est Rat qui s'occupe de moi.

— Rat ?

— Oui la Française. Nous l'appelons ainsi Ana et moi.

Il a ri :

— Bien trouvé ! Et elle, tu ne l'aimes vraiment pas.

Je fixais une tâche sur le sol. Rosa voulait que la maison soit impeccable les jours où les auteurs de la Compagnie du Smiley se réunissaient. Je suis allée chercher une éponge dans l'évier.

— Réponds-moi Mellie.

— Je la déteste, Brad. Elle me fait peur.

— À moi aussi. Parfois, j'ai l'impression que nous sommes les deux visages d'un même livre.

Je lui ai dit non. « Toi tu es gentil. Tu es le plus gentil dans cette maison. » Cette déclaration a dû le surprendre. Nous n'allions presque plus nous promener ensemble. Brad était si souvent absent maintenant. Il m'a attrapée dans ses bras. Puis il a dit que nous devions parler à Ana.

Ma sœur n'est pas revenue avant la fin de l'après-midi. Brad avait eu le temps d'ouvrir beaucoup de bières dans le jardin derrière la maison. Je traçais des lettres avec du sable sur le banc, à côté de lui. Ana s'est mise en colère :

— Ne t'approche pas de Mellie quand tu as bu Brad. Et toi, viens ici. Tu dois remonter dans la chambre quand je ne suis pas là.

Brad a posé la main sur mon bras.

— Reste, Mellie. Ana prendra bien une bière avec nous.

— Tu peux en prendre une Ana, ai-je insisté. Brad est très gentil. Il ne dira pas que tu as bu avant tes dix-huit ans. À personne.

— Je n'ai pas peur de lui, Mellie.

— Nous devons parler, Ana. Mellie a des soucis.

Brad s'est approché d'elle, une bière à la main. Brad était très grand. Il m'a fait penser à un arbre qui marche. Il la touchait presque. Ana a essayé de le contourner. Brad lui a attrapé le bras.

— Tu savais que Mellie a lu les livres de Rat, Ana ?

Elle s'est retournée vers lui, d'un coup. J'ai baissé les yeux.

— Ceux sur l'inceste ?

— Oui, a dit Brad. Et que Rat lui apprend à devenir écrivain quand Rosa ne peut pas s'occuper d'elle ?

Cette fois, Ana s'est tournée vers moi. Je me suis reculée derrière Brad.

— C'est vrai, Mellie ?

J'ai rougi. Je voulais disparaître. Ne pas me souvenir des courses, du trajet dans la voiture, des questions. Et j'ai dit les seuls mots que j'entendais encore en moi : « On s'en fout ! » Ana a fait un pas vers moi. Puis un autre. Elle m'a giflée. Nous nous étions déjà battues comme des sœurs, griffées, tirées par les cheveux, mais cette claque sans appel m'a coupé le souffle. J'ai cru que je ne pourrais plus jamais respirer. Et quand ma voix est revenue, je ne savais même plus que c'était la mienne. Je l'ai traitée de tous les noms, avec les mots acérés que Rat m'avait appris à manipuler. Je ne sais plus ce que je lui ai dit. Mais Ana a fini par m'attraper. Nous avons monté les escaliers jusqu'à la terrasse où Rosa et Rat se tenaient comme chaque soir devant le barbecue allumé pour discuter de livres. Ma sœur a ramassé ceux qui traînaient sur la table basse, en face du canapé. Elle les a jetés dans le feu. Je me suis enfuie. J'ai suivi la mer, droit devant moi. Je passais sur les digues, j'escaladais les rochers, j'enjambais les trous pleins de crabes et d'algues puantes. Mais, à chaque fin de plage, il y en avait une autre. Je m'arrêtais, je repartais. J'avais peur, mais j'avançais toujours. Brad a fini par me rejoindre. Il m'a calmée, ramenée. J'ai dormi.

Le lendemain, Rosa m'a fait venir dans son bureau. La porte était ouverte. Il y avait un verre de jus d'orange entre les deux mots *Never* et *Ever*. Elle m'a posé des questions sur mes leçons avec Rat. J'ai raconté un peu, les magasins, le caddie, la liste de courses que je devais écrire et apprendre par cœur. « C'est tout, m'a-t-elle demandé. — Évidemment ! » Je crois qu'elle est revenue à l'attaque plusieurs fois. Puis devant mon silence buté, elle m'a fait recopier cinquante fois la définition du mot autofiction. Je m'en souviens encore : *l'autofiction est le récit d'évènements de la vie de l'auteur sous une forme plus ou moins romancée*. Elle m'a demandé si j'avais lu les livres de Rat. Ce jour-là, elle employa notre surnom. Brad avait dû lui dire comment nous l'appelions.

— Presque pas, lui ai-je répondu.

— Et alors qu'as-tu compris de ses histoires avec son père ?

— Pas grand-chose. Je les ai toutes commencées par la fin. Je cherchais le smiley pour te trouver !

Elle m'a regardée longtemps pour essayer de savoir si je mentais. Mais j'ai pleuré aussitôt. Je ne voulais plus de regard qui fouille au fond de moi.

— Tu comprends que tu es trop petite pour écrire de cette façon, a-t-elle fini par dire ? Il faut avoir beaucoup vécu. Et puis, je n'aime pas beaucoup : c'est sans imagination. Et toi, tu en as beaucoup trop. Sers-toi de tes atouts, ma fille.

J'ai fait oui. Je voulais juste qu'on me laisse tranquille.

Brad a réagi d'une autre manière. Il m'a emmenée faire une promenade sur la plage, la première depuis bien longtemps. Je lui ai demandé pourquoi il ne venait plus avec moi.

— Je voyage beaucoup en ce moment, Mellie.

— Parce que vous ne vous aimez plus, Rosa et toi ? Je vous entends crier le soir.

Je lui ai pris la main.

— Moi aussi. Je ne l'aime pas.

Brad n'a pas répondu. Nous avons marché. Mais quelque chose avait changé. Je ne sautillais plus devant lui comme j'avais l'habitude de le faire. Le secret m'avait isolé du monde. Il a essayé de me faire ramasser des coquillages. Je me suis roulée en boule sur le sable. Il est parti en chantonnant mon air préféré. J'ai fermé les yeux. J'entendais les vagues, le ciel avec ses mouettes. Je sentais le sel et l'odeur particulière du vent sur la mer. Il est revenu avec mes préférés dans ses mains jointes, les allongés que nous appelions corne de licorne. Il les a déposés à côté de moi. Je me suis retournée de l'autre côté.

— Mellie, tu ne crois pas qu'il est temps de rentrer chez vous ? Ta maman a besoin de toi.

— Non, maman travaille. Elle n'est jamais là. Elle dit toujours que sans nous sa vie serait plus facile. Ana m'a expliqué : elle veut un homme dans son lit. Tu pourrais aller la voir... Je te trouve plutôt beau. Et puis, je dois apprendre à écrire.

— Mellie, tu n'apprendras rien ici. Nous avons tort. Nous sommes devenus des caricatures de nous-mêmes.

Je n'ai rien dit. Je pleurais toujours. « Sans y croire », a-t-il ajouté. Il a ramassé les coquillages. Il les faisait pleuvoir d'une main dans l'autre. Soudain, il a bondi face à moi. « Veux-tu que nous jouions à Don Quichotte, Mellie ? » Il m'a remise debout. Je ne voulais pas. Mais Brad pouvait être très drôle. Et très convaincant. Il m'a fait retirer chaussettes, chaussures, remonter mon pantalon. Puis il m'a installée dans l'eau. L'écume chatouillait mes mollets. J'avais déjà envie de rire :

— Toi, tu feras Sancho Panza, Mellie.

— C'est qui Brad ?

— Imagine Rat. Sancho Panza, c'est elle. Elle a tellement peu d'imagination qu'elle ne sait écrire qu'à partir d'elle-même, ce qui est bien ennuyeux. Elle est lourde comme lui est gros. Tu vois, Mellie : tu t'enfonces dans l'eau.

— Est-ce que je vais me noyer ?

— Non ces gens-là savent qu'il y a la terre sous le sable. Ils sont sans imagination. Maintenant, regarde à droite, Mellie.

Je me suis tournée sur le côté autant que je le pouvais avec mes pieds prisonniers.

— Don Quichotte arrive dans le lointain. Il est grand, sec et léger. Il pourrait s'envoler s'il le voulait comme une brindille. Mais il ne le fait pas.

— Pourquoi Brad ?

— C'est un chevalier. Les chevaliers sont capricieux. Personne ne sait pourquoi ils font les choses. Mais elles sont toujours extraordinaires.

— C'est toi, Brad.

— Non, Mellie ! Pas moi : toi. Tu inventes des histoires tout le temps, comme lui. Sors de l'eau et cours avec moi.

Nous sommes partis à l'attaque de la maison bleue. Il criait, comme son héros à l'assaut des moulins, » *Ce sont des géants, te dis-je et je suis expert en matière d'aventure.* » À mi-parcours, nous nous sommes écroulés en riant dans le sable. Il m'a prise dans le chaud de ses bras. Je sentais son cœur à travers son pull et l'odeur âcre qui se dégageait de lui quand il avait bu trop de bières derrière la maison. « Tu comprends mieux comment on écrit, Mellie, un peu de vrais, un peu d'histoires. » J'ai fait non. Il a essayé de m'expliquer encore. Mais je m'en fichais et je ne sais plus ce qu'il a dit. J'avais compris qu'il me mentait comme Rat. Il voulait juste ne plus se sentir coupable de ne pas s'être occupé de moi comme il fallait. Son cours d'écrivain ne valait pas mieux ! De toute façon, c'était trop tard. Je ne voulais plus écrire. Et je ne me suis pas trompée. Ce fut notre dernière promenade ensemble. Je ne l'ai jamais revu. Il n'était pas là quand nous avons quitté la maison bleue, Ana et moi.

Je me souviens de ce jour comme si c'était aujourd'hui. Je jouais dans la chambre sous les toits. Ana est entrée et je l'ai trouvée très belle. Depuis qu'elle faisait du surf, la mer semblait l'accompagner dans tous ses mouvements. Elle dansait quand elle marchait. Elle m'a mis une écharpe verte qu'elle venait d'acheter pour moi, et des gants marrons : mes couleurs ! « Pour que tu n'oublies jamais plus qui tu es, Mellie. Tu n'as pas besoin d'eux pour être une fée. » Daniel nous attendait en bas. Puis elle nous a conduits jusqu'au bois de Moryan Gray. Les arbres étaient d'automne. Nous nous sommes enfouis dans les feuilles mortes. Daniel en a jeté sur Ana, moi sur lui. Elles tournaient autour de nous comme des braises incandescentes. Elle a embrassé Daniel. Nous sommes montées dans la voiture. J'entends encore la porte qui claque. La route longeait la mer noire sous le champ des étoiles. Puis Ana a dit : « Nous rentrons, Mellie. Maman a perdu son visa. Nous risquons la prison si nous restons. Elle nous attend. »

J'ai pleuré.

Ana ? Je ne sais pas... »

Mellie s'arrêta. Elle tenait toujours le rebord de la table. Elle défit ses doigts qui vinrent se croiser devant elle comme dans un tableau où le portrait sort de son cadre. La pluie avait cessé. La porte ouverte laissait entrer le frais et l'odeur du vent de la mer.

— Vous êtes parties comme ça ? finit par demander Thomas Hamilton.

— Oui.

— Et Rosa. Vous n’avez pas raconté votre dernière rencontre avec elle ?

— Nous n’avons plus le temps.

Mellie jouait avec son collier. Il se pencha vers elle.

— Et après ? Que se passe-t-il ?

— C’est une autre histoire.

Elle posa sa main devant la sienne.

— Je l’appelle *les Globes de Coronelli*, du nom des mappemondes offertes par le Cardinal d’Estrée à Louis XIV. J’allais souvent les contempler quand je travaillais à la bibliothèque François Mitterrand. Mais je n’aurai pas le temps de la raconter ce soir. Un autre jour peut-être si vous passez par-là...

Ils se levèrent.

— Puis-je vous emprunter votre téléphone, Mellie ? Je voudrais savoir si l’assurance a déjà envoyé son correspondant à l’hôtel.

Elle le lui tendit. Il s’éloigna. Elle ramassa son Kindle, le papier, le stylo qui n’avait servi à rien. Elle le rejoignit au milieu du hall.

— Et la bibliothèque ? demanda-t-il.

Il s’était retourné vers les photos affichées devant la porte. Celle de Mellie, en bas, à gauche, souriait sur un fond de mer, des colliers de coquillages accrochés derrière elle.

— Pourquoi êtes-vous une bibliothèque ? Vous n’avez toujours pas répondu à la question !

Mellie rit.

— Aucune bibliothèque ne s’est bâtie en une seule journée. Il faut beaucoup de livres pour la constituer.

— Ce n’est pas grave. Je mettrai celui de la petite fille qui voulait devenir écrivain sur les étagères de la mienne. Merci de me l’avoir confié.

Elle eut ce très joli sourire qu’il ne verrait plus. Il repartirait dans la soirée ou demain matin par le premier avion. Quelqu’un l’attendait déjà avec tout ce qui lui permettrait de se reconnecter à sa vie : téléphone, ordinateur, carte de crédit.

— Vous commencez à comprendre, Thomas. Dommage que vous ne puissiez pas rester plus longtemps !

Ils se serrèrent la main avant de se quitter.

*Note de l'auteur : la citation du Smiley attribuée à Brad Hawk est extraite
du livre Kafka sur le rivage de Haruki Murakami.*

Les Globes de Coronelli

Mellie se retourna dans son lit. Elle s'étira, attrapa l'ordinateur posé sur l'oreiller à côté d'elle. La veille au soir, elle avait hésité à rentrer chez elle. Pour la première fois depuis qu'elle se transformait en livre vivant, tout s'était bien passé. Trop sans doute, la tête lui tournait : une légère sensation de vertige. Il valait mieux qu'elle reste en ville avant de revenir le lendemain dans la bibliothèque. La réunion de la Human Book était prévue sur trois jours. Ce matin, elle le regrettait. Son hôtel était situé contre l'autoroute !

Elle lut ses mails, deux ou trois articles de journaux, s'extirpa du lit pour prendre sa douche en écoutant de la musique sur YouTube. Elle irait boire son café dans le restaurant en haut du phare pour finir de se réveiller. Une folie ! Elle avait payé bien trop cher hier. Mais elle voulait voir la mer avant de s'enfermer à nouveau au milieu des livres.

Le serveur l'installa devant une fenêtre. Le ciel était limpide, l'eau couverte d'une brume dorée. Il ferait beau aujourd'hui. Elle scruta l'horizon à la recherche du hangar à bateaux, l'aperçut, sourit. Puis elle prit le Kindle dans son sac pour continuer la lecture d'un livre sur les robots qu'elle avait téléchargé dans la nuit pour combattre l'insomnie.

Quand elle redescendit, la bibliothèque était déjà ouverte. Linda Kerr l'interpella « J'ai cru que vous n'arriveriez jamais. Quelqu'un vous attend. » Elle ajouta en désignant sa photo sur l'affiche devant la porte. « Votre nouvelle couverture a l'air de faire son petit effet. » Mellie croisa les doigts, traversa le hall, occupée à fouiller dans son sac à main. Elle craignait d'avoir oublié son téléphone là-haut.

— J'ai une dette envers vous, Mellie.

Elle sursauta.

— Mais je croyais que je ne vous reverrais jamais, Thomas ! Vous ne deviez pas partir hier soir ?

Elle s'assit en face de lui.

— Plus tard. Je me suis aperçu ce matin que je ne vous avais pas remboursé le restaurant. J'ai fait le détour. Je vous dois combien ?

— Je ne sais plus.

Elle chercha son ticket de carte de crédit. Sa main tremblait quand elle le lui tendit. Il lui donna l'argent qu'elle posa sur la table.

— Nous pourrions continuer un peu avant que je ne m'en aille, Mellie, proposa-t-il. À moins que vous n'attendiez quelqu'un ?

Mais il ne se retourna pas.

— Si vous voulez, Thomas. Je vais essayer d'aller plus vite. Je n'ai pas besoin de raconter dans le détail. J'ai réfléchi, je...

— Nous en étions à la maison bleue, la coupa-t-il. Vous la quittiez, vous et votre sœur Ana. Après une bataille de feuilles mortes dans les bois de Moryan Gray...

« Les bois de Moryan Gray, reprit Mellie en écho, la main autour de la pierre de son collier qu'elle faisait glisser le long de la chaîne, avec un geste que Thomas reconnut. Ils étaient si beaux. Les feuilles commençaient à tomber. Il y en avait partout. Ana en a ramassé une poignée et elle les a jetées. Elles tournaient entre les arbres comme des morceaux de couleurs. Il faisait froid et gris entre le rouge, le jaune, encore veiné de vert, l'orange incandescent. Je sentais la terre et l'odeur de l'hiver : mousse et pluie entremêlées. Nous nous sommes enfouies dans un tas que nous avons rassemblé. Daniel tenait Ana entre ses bras. Elle a levé la tête vers lui et elle l'a embrassé. Ce n'était pas un baiser. Elle était la forêt. La nuit est tombée, Ana a dit que nous devions partir. Elle a laissé Daniel à un carrefour. Quand nous avons redémarré, il nous a fait un signe de la main avant de la faire glisser dans ses cheveux constellés des feux de l'été indien. Ana a tourné la tête. J'ai croisé ses yeux. J'aurais dû comprendre à son regard qu'il se passait quelque chose. Mais j'avais appris dans cette maison à ne plus voir. Nous sommes arrivées devant la station essence. J'ai dit à Ana qu'elle s'était trompée de chemin. « Non, a-t-elle répondu. Nous rentrons chez nous. »

Maman est sortie dès que nous nous sommes garées devant chez nous. Elle ne nous a pas embrassées. Elle nous a fait rentrer doucement. La maison était vide. Elle avait tout vendu dans un vide-grenier. Ou peut-être a-t-elle tout jeté ? Nous n'avons jamais osé lui poser la question, Ana et moi. Je suis allée jusqu'à ma chambre. Les posters de Shakira n'étaient plus là, ni mes peluches. Je n'étais plus écrivain et le monde m'a paru vide. Ana a caressé mes cheveux : « Je te les rachèterai. — J'ai grandi, Ana. Je n'en ai plus besoin. »

Une heure plus tard, maman nous emmenait. Nous devions prendre l'avion à Philadelphie. « Il n'y a pas une minute à perdre quand on n'a pas de papiers », nous a-t-elle rappelé. Nous n'avons dit au revoir à personne, même pas Betsy.

J'ai perdu mon enfance dans un avion qui me ramenait vers le pays où j'étais née. Je n'y avais jamais vécu.

Nos débuts en France furent difficiles. Maman nous installa dans un village des Cévennes, coincé au fond d'une vallée qui absorbait le soleil. Pendant longtemps, j'ai cherché le vert des forêts dans les murs de pierres sèches, l'odeur humide de la neige, le froid sur mes lèvres. Mais tout s'oublie. Quand j'avais des bouffées de souvenir, je partais me promener sur la route des crêtes. Je regardais en bas les maisons qui se serraient autour de l'église avant de contempler l'horizon. Par jour de temps clair, les vieux du village disaient qu'on pouvait voir la mer.

J'avais dix ans quand je suis arrivée. Je parlais le français avec un accent. Je ne savais pas l'écrire. J'ai redoublé ma première année d'école. Pour mon bien ! L'institutrice se plaignait : « Mellie ne sait toujours pas faire des lettres attachées à son âge. Êtes-vous certaine qu'elle ne soit pas... Lui avez-vous fait passer des tests ? — Mais on n'apprend pas à écrire de cette façon-là aux États-Unis, a répliqué maman. — Alors je comprends mieux, chère madame, pourquoi ils sont si... » Maman prit ma défense : « Nous ne militons pas pour la dictature des lettres, lui répondit-elle, très remontée contre toutes les lenteurs du système français qu'elle avait oublié. Dans un an, elle écrira sur ordinateur. Quelle importance ? » Mais elle se trompait. J'ai utilisé un stylo jusqu'à la fin du lycée.

Ana rentrait en terminale. Dès son arrivée, elle a jeté ses vêtements avec ses souvenirs – et moi. Elle n'était jamais chez nous. Après son bac, elle est partie avec un garçon qui lui a fait un enfant. Ils se sont installés dans une maison près d'un torrent, un ancien moulin dont elle a peint les volets en bleu. Pendant des années, nous n'avons pas parlé entre nous de ce qui s'était passé.

J'ai traversé le collège comme une étrangère. Le choc avait été si violent qu'il a résonné longtemps. Je ne sentais plus rien. Je me regardais vivre à travers un miroir qui m'empêchait de m'approcher de moi. Plus je me collais contre lui, moins je me voyais. Je n'avais pas d'amies, pas d'envie, un sourire permanent tatoué sur mon visage, dernière grimace du smiley pour cacher mon chagrin.

Quand Brad est mort, il y a eu des articles dans les journaux. Je ne les ai pas lus. Ana est venue me chercher au lycée. Elle avait une robe à fleurs qui volait derrière elle, des coquelicots sur un fond vert. Je me suis jetée dans ses bras. J'étais aussi grande qu'elle maintenant. Nos cheveux se sont mêlés. Son odeur avait changé. J'ai laissé tomber ma tête dans le creux de son cou pour la respirer. « Tu fais ton bébé, Mellie, m'a-t-elle dit. Mon petit me cherche pareil quand il se réveille. ». Elle m'a dit que Brad était mort. « Je sais Ana. Ne t'inquiète pas. Je vais très bien. » Nous avons traversé le parking, main dans la main. Je me suis demandé depuis combien de temps nous ne nous étions pas promenées ensemble. Et le souvenir de la mer marchait avec nous.

— J'ai préparé un pique-nique, Mellie. Nous allons manger au bout du monde.

— Mais nous en venons, Ana. L'Amérique est la fin de l'ancien et le début du Nouveau. Tu ne te rappelles donc pas tes cours d'histoire à l'école primaire ?

C'était la première fois que j'osais reparler des États-Unis avec elle. Nous sommes montées dans sa voiture. Elle a repoussé les journaux et les papiers de

bonbons qui encombraient le siège passager. Sur un pont, entre deux champs de terre rouge parsemés de chênes verts qui s'accrochaient aux pierres, elle a murmuré :

— Je n'ai pas oublié la terre de notre enfance, Mellie, et son mythe de la frontière. Je t'emmène en voir une autre. Elle n'existe que dans nos montagnes. Je crois qu'il est temps.

Ana a garé la voiture sous des arbres. Nous avons traversé un village enroulé autour d'une eau qui jaillissait par des fontaines de pierre à chaque carrefour. Au milieu des maisons, il y avait une église avec son cloître. Nous en avons fait le tour sans un mot. « Tu te rappelles Miss Parker et ses abbayes, Mellie ? » J'ai éclaté de rire. Nous nous sommes enfuies, poursuivies par le regard courroucé d'une vieille qui allumait des cierges. Près d'un moulin, un sentier commençait entre deux murs effondrés. Il sentait le thym et les fleurs. Nous l'avons suivi jusqu'à un champ. J'ai déroulé une couverture pleine de couleurs à l'ombre d'oliviers centenaires. Les feuilles jouaient avec le vent.

— Pourquoi n'as-tu jamais répondu à Daniel, Ana ? Il m'a téléphoné pendant des années, tu sais.

Elle m'a tendu une serviette en papier.

— J'ai peur de te décevoir, Mellie, si je te le dis ... Tu vis encore dans l'ombre de la maison bleue.

— Ce n'est pas vrai !

Mais elle avait raison. Je le savais. Je n'éprouvais rien depuis si longtemps. Ana a souri.

— Tu cries enfin, Mellie.

J'ai rougi. Quelque chose se mettait en mouvement. Revivre, c'était sentir, sentir, peut-être souffrir. J'ai eu peur. J'ai commencé à lui faire des reproches. Tout y est passé : son silence, son départ avec son idiot de mari qui ne savait même pas nager, et dont le passe-temps favori était de chasser des sangliers gras comme des phoques. Son fils qui lui prenait tout son temps, elle qui ne le lâchait jamais. Comme si c'était important un enfant ! « Toi, tu sais bien qu'il partira, comme nous. Il t'abandonnera un jour pour aller sur les routes. » Je mélangeais tout : les dates, les plages, les continents. Et puis j'ai fini par me taire. Elle était de profil. J'ai vu les traits qui se formaient à la pointe de ses paupières, les rides sur son front. Elle avait un sourire triste. Elle a posé ses mains sur les miennes.

— Tu te trompes, Mellie. Je suis heureuse ici. J'aime l'odeur de cette terre quand je me réveille le matin. Là-bas, je n'étais pas tout à fait moi-même. Daniel le sait. Il l'a toujours su. Il me manquait quelque chose entre ses bras. Il disait que nous trouverions ensemble, que c'était ça l'amour, un voyage. Mais je sentais bien que pour moi c'était d'abord une maison. Et je l'ai. Elle a des volets bleus et une terrasse qui donne sur la rivière. Le soir, mon mari rentre. Il me prend dans ses bras. Mon petit élève des vers de terre dans un bocal de

cornichons ou il souffle sur les pissenlits pour chatouiller le ciel. Je ne veux rien d'autre. Mais toi, Mellie. Toi... Que veux-tu ? Veux-tu seulement quelque chose ?

— Je ne sais pas.

J'avais quinze ans. Je venais de retrouver ma sœur. J'ai regardé autour de moi.

— Je ne sais pas, ai-je répété, mais ma voix n'était plus la même.

Nous sommes reparties. Des falaises noires barraient le chemin. « Le bout du monde », m'a-t-elle annoncé. Des chênes verts s'accrochaient à des parois verticales impossibles à franchir. « Nous sommes dans une retraite pour les ermites. La seule voie pour s'échapper, c'est le ciel. — Non ! » J'ai dit non. « Regarde, Ana. » Je me suis retournée. Une brume humide flottait sur les toits frappés par la lumière oblique du soleil. L'horizon s'étendait devant nous jusqu'à la mer ... »

Mellie éleva le bras entre eux comme si elle désignait un point. Elle l'abaissa, gênée. « Je n'ai pas changé depuis hier, Thomas. Je suis toujours trop dans mon histoire. » Elle se pencha sur le côté pour sortir de son sac le Kindle, son stylo et un papier qu'elle rangea sur la table comme la veille. Il cherchait ses yeux. Cette nuit, il avait repensé à leurs couleurs étranges. Il regarda sa montre. Trop tard pour un coup de foudre ! Mais il avait peut-être une chance de connaître la fin avant de reprendre l'avion s'il lui posait des questions pour aller plus vite. Elle se perdait si facilement dans son récit.

— Après votre départ, Mellie, vous n'avez jamais cherché à reprendre contact avec Brad ? Vous auriez pu. Vous saviez comment faire à travers sa page Facebook.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas. C'est évident si vous aviez mieux écouté.

— Je ne crois pas que ce soit si clair, répondit-il durement. Il avait compté pour vous. Pourquoi ne pas lui donner de vos nouvelles ? Vous passez beaucoup de temps sur des détails et vous n'expliquez pas l'essentiel.

— Alors il ne fallait pas revenir ici si vous n'aviez pas de temps à perdre. Je suis certaine qu'il y a un robot qui vous attend quelque part.

Thomas Hamilton posa les deux mains à plat sur la table. Il se força à attendre avant de dire :

— J'ai bien le droit de poser des questions, n'est-ce pas ? C'est le principe de ce genre de réunion ! Vous me l'avez expliqué hier en commençant.

Elle acquiesça. Il continua :

— Je ne comprends pas pourquoi vous jetez les gens comme vos souvenirs.

— Mais les livres ne reviennent jamais en arrière, Thomas, répondit-elle un peu trop vite

Puis elle passa sa main sur son front. Elle fixait un point derrière lui. Il se recula. Il la connaissait maintenant : elle allait reprendre, elle aimait trop raconter.

« Pourquoi n'ai-je jamais cherché à recontacter Brad Hawk ? demanda Mellie en passant une nouvelle fois sa main sur son front. C'était instinctif, je crois. Dès que je suis arrivée en France, j'ai arrêté de penser à tout ce que nous avions laissé derrière nous. Si maman commençait à faire des comparaisons – la farine qui n'avait pas le même goût, le bacon sans gras, le jus d'orange, infect –, je n'écoutais plus. J'ai pratiqué l'oubli comme d'autres font du sport : pour être plus forte. J'avais tout perdu : mon enfance, ma langue. C'est beaucoup pour une petite fille de dix ans ! Il a fallu effacer mon passé pour pouvoir vivre un peu au présent.

La mort de Brad me changea comme si cette petite partie de mon enfance à laquelle je n'avais jamais dit au revoir se détachait de moi. Je ressentais à nouveau le monde. Au début, presque rien : le regard d'un garçon sur mes jambes, le goût d'une pêche, un parfum d'herbes coupées. Je me souviens d'une promenade à vélo un soir où il avait fait chaud, sur un plateau, entre deux montagnes. Des forêts bleues à force d'être trop vertes dans le ciel orangé. Les blés brunis, couchés par un orage. Le paysan était un poète. Il n'avait moissonné qu'une partie du champ. J'ai sauté par-dessus le fossé. Ils ondulaient comme une vague. Je me suis avancée dans cette mer sèche. Cette nuit-là, je ne suis pas rentrée à la maison. J'ai dormi à la belle étoile. Certaines expressions sont à prendre au pied de la lettre.

Ma guérison fut accélérée grâce à un livre et à une punition. Rat aurait apprécié, elle qui aimait tant me faire peur ! Ma professeure de français de première lisait un texte de Giraudoux, *L'Apollon du Bellac*. Elle était vieille. Son chignon glissait, elle rougissait à mesure que grandissait l'extase de cette jeune Agnès qui séduisait les hommes en disant la phrase : Vous êtes beau. J'ai explosé de rire devant le tableau. J'ai pris deux heures de colle. Maman a renforcé la sanction : interdiction de sortir pendant un mois et elle m'a condamnée à lire Marcel Proust, auteur des plus ennuyeux selon elle. Je suis restée enfermée dans ma chambre. J'ai tout de suite compris la Recherche du temps perdu avec ses deux côtés : *Le côté de chez Swann* et *Le côté des Guermantes*. C'était mon histoire. Il y avait eu l'Amérique. Ici. Et les deux pays étaient incompatibles. Je me suis arrêtée avant la fin. J'avais trouvé ce qui m'avait toujours manqué : une explication. Il suffisait de vivre dans un seul monde pour être heureuse. Une erreur de lecture. Mais, à ce moment-là de ma vie, c'est tout ce que j'avais besoin d'entendre. Parfois, on aime un livre pour de mauvaises raisons.

J'ai commencé à aller mieux. J'allais souvent voir Ana dans sa maison au bord de l'eau. Je gardais son garçon. Le soir, nous faisions des bateaux avec des feuilles, des branches et des bouteilles en plastique. Puis nous sautions de pierre en pierre. J'ai essayé d'apprendre le surf à un escargot, qui s'est noyé. Mon neveu a pleuré. Ana était soulagée de voir que je n'avais pas changé. Je n'avais pas compris à quel point je n'étais jamais sortie de ses pensées. Un soir, nous nous sommes assises dans un hamac suspendu à la branche d'un vieux figuier au bord de la rivière. L'eau dévalait sur nos pieds. Nous avions chaud l'une contre l'autre. Nous avons entortillé la corde avant de la lâcher et de tourner dans la nuit colorée. C'était magique. J'ai pensé à mon nom pour la première fois depuis longtemps. « Je m'appelle Mélusine, Ana. — Oui, Mellie. Depuis toujours. Tu appartiens au monde des fées par un petit bout de toi », a-t-elle répondu. Et je ne sais pas pourquoi j'ai eu l'impression de retrouver une chose perdue.

J'ai eu mon bac. Maman est morte. Ana m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai dit que j'allais rester encore un peu. Je reprendrais mes études après, « quand j'aurais digéré tout ça... En attendant, je vais m'occuper des moutons. » Elle a posé la main sur mon front. Je savais ce que cela voulait dire. « Non, Ana. Je n'ai pas de fièvre. — Quels moutons, Mellie ? — Ceux de Corentin. Il part quelques mois en Colombie pour suivre une formation sur l'émergence des nouvelles cultures d'Amérique du Sud. Je lui ai promis de m'occuper de son troupeau. Et puis, quand on veut un mouton, ai-je ajouté en levant mon doigt vers le ciel, c'est la preuve qu'on existe. » Elle a hoché les épaules avec son visage sévère, celui qu'elle empruntait dans la galerie des masques de la comédie maternelle pour gronder, mais je sais qu'elle riait. Ana était transparente pour moi. Elle avait reconnu la citation de Saint Exupéry. Le Petit Prince avait été mon livre préféré, avant celui de Rosa, et Ana me l'a lu pendant des années pour m'endormir.

Cet été-là fut une parenthèse dans ma vie. Inutile de dire que je n'étais pas faite pour vivre dans la nature. C'est évident. Mais on se trompe si souvent sur soi-même. Pourtant, j'ai pris mon rôle très au sérieux : j'étais amoureuse...

Tous les matins, je montais, à travers la garrigue, pour aller libérer les moutons que j'avais enfermés, la veille au soir, dans la bergerie. Quand j'avais demandé à mon ami pourquoi je devais les mettre à l'abri la nuit puisqu'il n'y avait ni loup ni ours dans nos montagnes, il m'avait simplement dit : « Tu dois le faire. » Corentin était beau. Il m'a embrassée, j'ai oublié le reste.

Le troupeau était docile. Il broutait dans un champ entouré d'un fil électrique. Je vérifiais qu'il y avait de l'eau dans l'abreuvoir en pierre. Je sortais un peu de foin d'une grange à côté. Au bout de quinze jours, mes bras étaient si griffés par les tiges dures de l'herbe sèche que j'avais l'impression de m'occuper d'un

élevage de chats. Puis je nettoyais l'enclos. J'évacuais les crottes, je retournais la paille avec une fourche rouge comme celle de Lucifer et si lourde que j'eus rapidement une tendinite à l'épaule. Quand j'avais tout fini, je m'asseyais pour contempler le ciel. Quel ennui ! L'été, pas un seul nuage à l'horizon.

Pour m'occuper, j'aurais pu dénombrer les sauterelles, les fourmis qui traçaient de longues lignes entre les pierres, mais j'ai préféré lire toute la bibliothèque du village. Chaque fois qu'un vieux mourait, la famille lui apportait ses livres. Et je souris quand on me parle avec respect du savoir des Anciens. Que d'histoires d'amour et des meurtres en série j'ai dévorées cette saison-là ! Tous les *Angélique*, *Marquises des Anges*, toute la saga des *Jalna* de Mazo de la Roche – qui se souvient de cet auteur ? – le tout entrecoupé d'Agatha Christie, de Patricia Cornwell, de Ruth Rendell et, même d'un Hannibal Lecter que j'ai commencé le jour où le boucher a emporté deux ou trois de mes agneaux.

Sur la première page, il y avait souvent le nom du propriétaire, calligraphié avec soin. Quand je le lisais, j'étais émue comme s'il se penchait encore un peu au-dessus de moi. Je préférais la collection d'Agathe Blagnac à celle de Thérèse T, trop sévère à mon goût avec ses vieux Mauriac, un Flaubert, quelques Hervé Bazin annotés.

J'aimais la texture de ces livres. Ils sentaient la poussière et la suie, le moisi, la vieille maison immobile. J'éternuais souvent quand je tournais une page. Parfois, un mouton passait sa tête entre mes jambes. Je lui donnais un coup de pied pour l'éloigner. Je préférais lire. Je m'ennuyais au milieu des crottes et des bêlements. Je n'étais pas faite pour la nature ni pour le combat. Le mâle dominant, un bélier aux yeux méchants, me pourchassait lorsqu'il ne s'occupait pas de ses brebis. Je devais toujours garder à portée de la main un bâton que Corentin m'avait laissé pour me faire respecter.

Un soir, j'oubliai de refermer la porte de la bergerie. J'étais en retard. J'avais trop lu. Je voulais connaître le nom du meurtrier avant de redescendre. J'avais bien essayé de sauter des pages, mais les auteurs de romans policiers sont des écrivains redoutables. Ils changent sans cesse l'emplacement de la fin ! Quand je suis remontée le lendemain matin, des bêlements affolés retentissaient à travers toute la montagne. J'ai couru. La pente était abrupte et je lisais trop pour avoir le temps de m'entraîner pour un de ces fameux ultra-trails dans les Cévennes. J'ai bien essayé d'invoquer Manon des Sources, mon roman préféré en sixième, pour qu'elle me donne de la force. En vain ! Les livres ont leur limite. Le sommet atteint, rouge, essoufflée, j'ai regardé sans y croire un spectacle de corrida. Les moutons se précipitaient les uns sur les autres. Certains dérapaient sur les rochers lisses et venaient heurter leurs congénères. D'autres fonçaient sans raison sur les fils électrifiés. Le bouc me chargea dès qu'il me vit. Où étaient les modèles de Panurge, tous à la file ? À défaut d'être une

bergère acceptable, je connaissais mes classiques ! J'ai attrapé le guidon d'une vieille moto adossé à un arbre avant de lancer le moteur qui a démarré au quart de tour. Me voilà, avec mon bâton qui les poursuit, Don Quichotte féminin, partie à l'assaut des moulins ! Brad aurait été content de voir que j'avais bien retenu sa leçon ! Philippe, un ami de Corentin, passait par là. Il vint à mon aide. Lorsque toutes les bêtes furent enfermées dans la bergerie, nous nous sommes assis sur un muret. Il m'a tendu un joint mal roulé :

— Prends-le, Mellie. Je crois que nous en avons besoin. Il y en a plein l'enclos. Depuis que le troupeau de Corentin a mangé par erreur ses plantations de Cannabis, derrière la bergerie, les jeunes du village leur en apportent pour s'amuser. Ils les ont trouvés si drôles... Certains moutons étaient tellement défoncés qu'ils se sont aventurés jusque dans la cour de l'école. Les enfants n'ont même pas eu peur. Ils sont si habitués à jouer avec des casques en 3D, plus rien ne les étonne. Corentin ne t'a pas avertie ? Il faut les rentrer la nuit.

J'étais trop fatiguée pour répondre. J'ai avalé la fumée en pensant à Jack Nicholson dans Easy Rider. J'ai regardé Philippe à travers la fumée :

— Je démissionne. Dis-le à Corentin. Je ne suis pas une gardienne de moutons. J'ai manqué ma vocation. Je vais devenir dresseuse de livres, ai-je annoncé en tirant sur le mégot rougeoyant.

J'ai pris la moto pour rentrer. Je l'ai gardée pendant mes trois années de formation dans une école à Toulouse pour devenir documentaliste.

Pour mon stage de fin d'études, j'ai répondu à une offre de la bibliothèque François Mitterrand à Paris. Il fallait concevoir un logiciel pour enfants qui leur apprendrait comment classer les différents ouvrages. Toute ma vie semblait converger vers ce travail. J'ai envoyé une lettre de motivation très inspirée. Je n'y parlais pas de toutes les bibliothèques que j'avais fréquentées, mais elles flottaient entre les mots. Mademoiselle Richard, la responsable des embauches, m'a demandé de venir pour un entretien. À peine entrée dans son bureau du huitième étage, j'ai eu une sensation de vertige si intense que j'en suis devenue muette. Elle s'est méprise sur mon silence dans lequel elle crut reconnaître la marque de ma compétence professionnelle. Mademoiselle Richard vénérât l'abstinence verbale et trouvait qu'il y avait trop de phrases partout, dans les livres comme dans la vie. Elle attendait depuis toujours une collaboratrice silencieuse. Je finis par dire : « Les enfants ne feront aucun bruit. Ce logiciel éducatif que le ministère de l'Éducation vous contraint à développer pour les éveiller les ennuiera tellement qu'ils en bâilleront jusqu'au silence. — Ces mots doivent rester entre nous, m'a-t-elle répondu. Mais si vous êtes capable d'obtenir un tel miracle, je vous embauche immédiatement. — Je sais de quoi je parle, mademoiselle Richard », ai-je affirmé en pensant à la bibliothèque de Miss Parker, dans ma ville du Vieux Vieux Homme.

Quinze jours plus tard, je m'installais à Paris. La veille, Ana avait fait une petite fête pour moi. Son fils m'a donné un dessin. Nous dansions tous les trois, lui, Ana et moi, devant une maison bleue.

Dans le train, j'ai pleuré. J'avais l'impression de revivre mon départ des États-Unis. Mais cette fois, c'est moi qui l'avais voulu... »

Mellie s'interrompit. Elle se pencha sur le côté, sortit de son sac le Kindle, la feuille et le stylo qu'elle posa devant elle. Thomas Hamilton la regardait faire. Il devinait qu'elle avait besoin de temps pour retrouver son calme. Il prit le stylo et la feuille, commença à dessiner une maison, un soleil. Elle ajouta un chat qui courait dans l'herbe, un figuier avec un hamac qui tournait au-dessus d'une rivière. Il finit par un petit robot qui sautait entre les pierres du torrent.

— Vous dessinez mieux que moi, Thomas.

— J'ai pris des cours quand j'étais enfant, Mellie, comme vous avec Rosa.

Elle rit :

— Oui, je suis plus douée pour raconter des histoires.

Il se pencha pour reposer le stylo qu'il tenait toujours. Elle comprit son geste à l'envers.

— Vous partez Thomas ? C'est déjà l'heure de votre avion ?

Il sursauta :

— Pas avant demain. J'attends l'appel de l'ingénieur qui s'occupe de mon projet de robot. Je ne veux pas abandonner.

Il attrapa son téléphone dans la veste.

— Vous l'avez retrouvé, Thomas ? s'étonna-t-elle.

— Non. Ce n'est pas le mien. L'assurance m'en a fourni un autre.

Thomas Hamilton lut ses mails. Il avait déjà manqué son avion. Il le reposa.

— Alors, Thomas. Il vous a répondu ?

— Toujours pas. Racontez-moi Paris. Nous avons encore un moment.

« À mon arrivée à Paris, j'ai perdu le ciel, reprit Mellie, la main sur son collier. J'avais déjà appris, dans les montagnes à effacer la mer. Je savais comment faire pour ne pas en souffrir. Très vite, je cessai de lever les yeux vers le rectangle blanc entre les immeubles pour connaître le temps. Très vite, j'oubliai l'odeur froide de la terre et de la pluie sur mes cheveux. Ana me semblait loin, la maison bleue, Rosa et Brad, les bois de Moryan Gray. J'avais vingt ans, l'impression d'en avoir cent. Toujours en avance ou en retard : si peu dans le présent...

Mes débuts à la bibliothèque ressemblèrent à mes premières années de collège en France. Je retrouvai cette boule au ventre que j'avais mis des années à faire disparaître. Mademoiselle Richard me terrorisait. Tous les matins, elle me convoquait dans son bureau du huitième étage pour discuter de l'avancée de mon logiciel pour enfants. Elle s'était prise d'une affection particulière pour le projet. Elle m'attendait, le dos tourné, occupée à contempler Paris qui s'étendait devant elle. De ses fenêtres, on pouvait observer la capitale, de Bercy jusqu'aux tours de La Défense.

— Avez-vous jamais vu de plus joli paysage ? me demandait-elle chaque fois.

— Non, répondais-je en regardant le vide, le cœur au bord des lèvres.

— Approchez-vous.

Elle me détaillait alors les toits de chaque monument : dôme blanc du Sacré-Cœur, doré des Invalides, métallique du Grand Palais. Elle s'attardait sur les clochers dont les pointes de pierre accrochaient la lumière « tellement mieux que la tour Eiffel ! » avant de ponctuer sa déclaration par un rire sec. Elle poursuivait sa lente énumération, butait contre l'hérésie hautaine de Montparnasse qu'elle gommait d'une main énergique, revenait vers la trouée des Grands Boulevards, s'extasiait devant l'île de la Cité, Notre-Dame, finissait toujours par l'Observatoire de la Sorbonne. « Vous devriez vous y rendre un soir. C'est si différent de notre terrasse au dix-huitième étage. On sent l'odeur du passé quand on monte vers les étoiles par les escaliers qui tournent. La lune n'y a pas le même visage. Elle a les yeux des espaces infinis de Pascal. » J'acquiesçais, en espérant que mes cernes estompés par un maquillage appliqué entre deux cafés ne trahiraient pas ma nuit de streaming à regarder des séries sur Netflix. Je voulais paraître à sa hauteur ! Puis elle me faisait asseoir et je lui tendais les quelques feuilles rédigées depuis la veille. Elle les lisait en silence avant de prendre son stylo pour barrer ce qui ne lui convenait pas. « N'oubliez pas ce que vous m'avez promis, me disait-elle en me tendant le texte tailladé de rouge. Les enfants doivent être muets ! C'est encore trop passionnant. »

Ces séances de harcèlement quotidien qui ressemblaient à celles que j'avais connues avec Rat auraient dû me rendre malheureuse. Elles firent mon bonheur au contraire ! Il tient parfois à peu de choses et les mêmes traits, suivant la façon dont on les regarde, écrivent une autre histoire. Paris corrigea le souvenir de la maison bleue.

Très vite, la nouvelle se répandit dans toute la Bibliothèque : mademoiselle Richard avait trouvé une nouvelle victime à tourmenter ! La dernière en date, un bel étudiant en littérature médiévale, s'était transformée du jour au lendemain en chauffeur chez Uber. Il buvait des bières au volant, fumait le cigare et éructait à tue-tête des vers de Villon à de pauvres touristes terrorisés qui jaillissaient de la voiture sans demander leurs traductions. Cette malheureuse métamorphose avait troublé beaucoup de ses collègues.

Chaque matin, avant de monter par l'ascenseur de service au huitième étage, je déposais au sous-sol sac et manteau dans le petit cagibi qu'on m'avait alloué. Sans fenêtre, éclairé par une ampoule qui tremblait, il me semblait malgré tout encore bien trop beau pour moi. Le lent travail de sape de mademoiselle Richard ébranlait le peu confiance que j'avais acquis depuis mon retour en France, et, je n'étais pas loin de considérer qu'un bout de table, près de la machine à café, à ranger les tasses et les sucrettes était la place qui me convenait le mieux. Au moins, j'y serais utile à quelque chose ! Mademoiselle Richard était si généreuse de m'inviter encore à sa cérémonie des toits, nom que j'avais donné à nos rendez-vous quotidiens.

Je retrouvais sans m'en rendre compte les vieux réflexes de mon enfance quand je cherchais à disparaître pour que Rat ne fasse plus attention à moi. Je perdais mes contours, m'appliquais à maigrir pour prendre moins de place dans les volumes de la bibliothèque. J'avais retourné le miroir de ma chambre et mis un foulard de soie vert sur celui de la salle de bain pour ne plus voir ma silhouette. Je n'ouvrais plus le volet dans la cuisine pour ne pas observer le vide dans mon frigo, dans mes placards, sur la table, jusque dans la poubelle que je bourrais de vieilles publicités avant de la descendre, une fois par semaine, pour que personne, la concierge ou un voisin suspicieux, ne remarque que je ne mangeais plus. Et je passais mon temps à contrôler les détails, à défaut de ma vie, qui se rétrécissait chaque jour un peu plus. Désormais je prenais toujours le même chemin pour rentrer chez moi. L'enthousiasme de mes premiers moments à Paris était si loin. Je n'allais plus aux musées, aux restaurants, me promener sur les bords de la Seine. Je ne m'asseyais plus aux terrasses des cafés pour regarder les gens flâner, boire une bière le soir avec un collègue qui me draguait. Quand je rentrais dans le métro, je faisais comme les autres, je baissais les yeux. Si on me frôlait, je m'écartais. Un jour, un enfant a pointé son doigt vers moi. « Regarde maman ! Elle a l'air d'un vampire. » Sa mère lui a donné une claque sur la main. J'ai détourné mon visage vers la vitre noire qui défilait dans le

tunnel. J'ai vu une ombre blanche. C'était moi. Je suis rentrée. Je me suis couchée. Le lendemain, je n'ai pas ouvert les rideaux dans la chambre. Ni les jours suivants. Et je ne sais pas ce que je serais devenue sans l'intervention de Constance.

Comment décrire Constance, Thomas ? Je vous l'ai dit hier : je ne me souviens pas des visages. Cette nuit, quand je pensais à vous, ce sont vos yeux qui me sont revenus. Pas leur forme, ni leur couleur, mais ce mouvement que vous avez du bas vers le haut quand vous me regardez comme si vous étiez capable de lire en moi ! Eh bien, quand j'évoque Constance, c'est toujours sa main qui me revient, sa main dans ses cheveux, qui ne cesse de les écarter ou de les rassembler. Ils étaient très beaux, brillants, capricieux comme un feu. Impossible de ne pas les remarquer ! Et je les avais souvent suivis du regard dans le réfectoire ou quand elle passait dans le couloir devant la porte de mon bureau, avant même de connaître son prénom, bien longtemps avant que nous ne nous soyons parlé pour la première fois...

C'était un lundi de neige. Paris était à l'arrêt. Aucune voiture. Ma première neige depuis le temps du Vieux Vieux Homme. Même dans les Cévennes, pas un flocon pendant toutes ces années ! Dix ans... Mais j'avais changé. Je ne savais plus marcher comme une Indienne dans les bois, sans laisser de trace sur les trottoirs. J'ai même trébuché plusieurs fois. Pourquoi n'étais-je pas restée au chaud dans mon lit ? Pour une fois que j'avais une bonne excuse pour ne pas aller travailler ! Mais je craignais encore plus l'accueil glacial que mademoiselle Richard me réserverait le jour suivant. Autant affronter la tempête quand elle existait !

Je suis arrivée en retard. J'avais froid. Mes chaussures trempées faisaient un bruit de flaque. J'ai reconnu ses cheveux avant elle. Constance m'attendait dans mon cagibi du sous-sol. Elle contemplait les quelques photos d'Ana et de moi que j'avais punaisées sur le mur, un matin de spleen. Je me suis installée à ma place, derrière mon ordinateur.

— Pourquoi vas-tu chez mademoiselle Richard ce matin, Mellie ? me demanda-t-elle

Je le regardai, surprise. Elle était connue de tous, mais moi ? Moi, une obscure stagiaire reléguée dans les culs-de-basse-fosse de la plus grande Bibliothèque de Paris...

Constance reprit la parole :

— Ici, chacun sait qui tu es : la nouvelle victime de Mademoiselle Richard. Nous ne pouvons pas la laisser faire encore une fois, Mellie.

J'ai récupéré des papiers rangés dans un tiroir pour les agiter sous son nez.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je dois lui montrer mon travail, ai-je insisté.

— Demain. Cela peut attendre demain. Tu dois apprendre à dire non, Mellie. Mademoiselle Richard n'est pas courageuse. Elle n'existe que dans son bureau. Aujourd'hui, tu n'iras pas. J'ai besoin de toi.

« Besoin de toi ! » Avez-vous prononcé ces mots un jour, Thomas ? On dit souvent « Je t'aime », un peu trop souvent sans doute, mais besoin. « Je t'ai besoin ! ». Il y a dans cette phrase une force bien plus urgente, vitale presque... »

Mellie prit le stylo devant elle

— Regardez, Thomas.

Elle attrapa le dessin qu'ils avaient fait ensemble. Elle se mit à écrire, entre le soleil et la maison, je t'aime, puis en dessous je t'ai besoin.

— Qu'aurait dit Rosa, Mellie ?

— Elle aurait barré la seconde phrase, Thomas. Sans hésiter. À cause de la faute de grammaire.

Elle réfléchit :

— Pour la première, je ne sais pas.

Le stylo s'immobilisa entre ses doigts.

— Je vais essayer de vous expliquer : quand on écrit je t'aime, on ne sait pas à qui le t, le *t apostrophe*, s'adresse. À moi ? Je ne m'aime pas assez... Je t'aime, reprit-elle après un silence, on ne peut pas écrire ces mots, les dire seulement... Qu'en pensez-vous, Thomas ?

— Je vous fais confiance, répondit-il. C'est vous la spécialiste.

Mellie raya les deux phrases. Thomas Hamilton se repoussa sur sa chaise.

« Je me souviens de cette journée, reprit Mellie, le stylo toujours à la main, sans doute parce qu'elle a marqué un tournant dans ma vie. Depuis le début de mon stage, je n'étais jamais sortie de mon bureau par peur d'être appelée pendant mon absence. Constance choisit de me faire visiter la bibliothèque. Quand je l'ai suivie, j'avais le cœur qui battait si fort que je ne pouvais pas parler. Nous sommes montées dans les étages, rez-de-jardin, haut-de-jardin, puis les autres jusqu'à la terrasse du vingt-deuxième. Le ciel était vif, traversé par le vent. Devant Paris, Constance racontait sa vie entre les quatre tours, semblables à des livres qui nous écoutaient : un ami menuisier chargé de l'entretien des volets en bois Okoumé qui protégeait les ouvrages du soleil ; l'ascenseur de l'aile sud qu'il ne fallait surtout pas prendre parce qu'il tombait souvent en panne ; l'entrée de l'aile ouest, fermée depuis les attentats à Paris – ce qui obligeait tous les salariés à traverser le parvis pour venir travailler. « C'était bien plus pratique avant, surtout en hiver ! Cette dalle est glaciale. Mais l'été, des restos éphémères s'y installent et c'est chouette de manger devant la Seine. » Je me taisais. Elle continuait. « Tu croieras peut-être dans les couloirs des souffleurs d'images. C'est assez bizarre la première fois. Ce sont des bénévoles qui accompagnent des visiteurs malvoyants. Ils leur décrivent les salles, les livres, l'ambiance. La scène est surréaliste. Mais on s'habitue. J'ai fait semblant une fois d'en être une. Un des accompagnateurs était très beau. Je voulais le voir de plus près. — Et ? lui demandai-je. Que s'est-il passé ? — Nous avons fini dans le même lit. Je l'ai convaincu de se laisser bander les yeux pour partager mon expérience. Il a tellement aimé qu'il m'a pardonné quand il a compris que j'appréciais un peu trop le spectacle. Nous sommes restés ensemble plusieurs mois. Il y avait pris goût. » Puis elle me montra où était Décathlon, Monoprix, la pharmacie la plus proche et la meilleure boulangerie. Nous sommes allées manger dans un resto pas très loin. Les besoins de Constance étaient simples... Ce soir-là, quand je suis rentrée chez moi, j'ai changé d'itinéraire. Je ne l'avais pas fait depuis longtemps.

Le lendemain, j'ai attendu le coup de fil de mademoiselle Richard qui m'annoncerait mon renvoi. Et les jours d'après. Pendant des mois, j'ai cherché, au milieu des pubs et des lettres, un avis du recommandé qui m'avertirait de ma convocation pour un entretien de licenciement. Mais Constance avait raison. Mademoiselle Richard ne fit rien.

Peu à peu, j'espaçai mes visites chez elle. Je trouvais mille excuses inventées par mes collègues autour de la machine à café. Un technicien de l'atelier de restauration créa même un hashtag #au secours #mademoiselle Richard pour me venir en aide. Je ne sais si elle fut mise au courant, mais nos rendez-vous se

transformèrent. Désormais, elle m'attendait assise à son bureau, les volets toujours baissés. Elle me faisait signe de m'installer en face d'elle, avant de lire mon compte-rendu qu'elle me rendait sans un mot. Puis elle me congédiait. Une fois cependant, j'osai lui demander d'ouvrir les panneaux en bois. Elle me regarda avec un fin sourire. « Vous regrettez les toits ? » J'acquiesçai. « Eh bien, il fallait y penser avant ! » Ce fut son seul commentaire.

Commença alors une des périodes les plus heureuses de ma vie. Constance m'attendait chaque matin dans le hall de la station de métro Bibliothèque François Mitterrand. Elle arrivait par le RER C, moi par la ligne 14. Au début, quand je la retrouvais, j'étais muette. Je ne savais pas me comporter avec elle. Je n'avais pas eu d'autres amies que Betsy. Mes années de collège et de lycée s'étaient passées dans une indifférence grise. Mon corps avait changé en même temps que le continent où j'habitais et il m'était devenu aussi étranger que lui. Les autres filles m'aimaient bien. Jamais assez pour m'inviter aux soirées pyjama où elles apprenaient à danser ou parler des garçons ! Dans les fêtes, elles venaient vers moi, mais elles m'oubliaient assez facilement dans un coin. Je ne leur en fais pas reproche. Depuis *Carrie*, le livre de Stephen King, on croit que les adolescentes sont des monstres entre elles. C'est bête. Tout était ma faute. Je m'évitais. Je ne faisais aucun effort pour exister et je m'enfuyais quand elles s'approchaient trop près de moi pour m'aider. Avec Constance, j'appris à me voir. Des phrases aussi banales que « Ta robe est jolie ! » ou « Tu as fait quelque chose à tes cheveux ? » me faisaient me découvrir à travers elles. Je ne savais pas quoi répondre. Mais Constance était simple. Elle ne s'attardait pas sur les silences.

Notre premier fou rire éclaboussa un matin de pluie. J'étais en retard. Depuis qu'elle remarquait ma façon de m'habiller, je jetais tous les matins en boule sur le lit, pulls, jupes, robes, tee-shirts que j'avais essayés, dans cet ordre ou un autre, avant de la rejoindre. J'avais fini par reprendre mon vieux jean et un sweat délavé avant de rabattre mes cheveux sous la capuche de mon manteau. J'avais froid. Je ne me trouvais pas jolie. Je voulais me disputer avec quelqu'un. Je sautai sur le quai. « Viens, Mellie. J'ai quelque chose à te montrer. » Elle m'attendait à l'endroit habituel, sous l'horloge dans la station de métro. « Quoi ? Un clodo mort ou un rat qui le bouffe ? » C'est la première fois que j'étais aussi désagréable. « Suis-moi ! » Constance avait une volonté de douceur. Elle ne s'écartait jamais de ceux qu'elle aimait. Elle les contournait pour mieux les envelopper. Elle se dirigea vers le mur opposé, moi derrière elle qui traînait les pieds comme du temps d'Ana, quand je ne voulais pas aller à l'école.

— Lis.

Sur les murs de la station de métro *Bibliothèque François-Mitterrand*, il y avait à mi-hauteur, incrusté dans le carrelage, un médaillon doré avec écrit à

l'intérieur : *Les petites pattes fines qui tâtonnent sur les pierres. Julio Cortázar.* J'éclatai de rire, elle avec moi. Je ne sais plus pourquoi : la citation, les mots, étalés sur le blanc sale des murs comme sur les pages d'un livre à moitié effacé, ou la présence de Constance qui ne m'abandonnait pas en dépit de ma triste figure.

De ce jour, nous prîmes l'habitude de chercher une des cent-quatre-vingts citations dispersées dans la station pour représenter, selon les mots de Wikipédia qui nous avait fourni l'explication, *l'universalité de la culture*, avant de partir travailler auprès de nos chers recueils qui en contenaient bien plus. Je ne crois pas que nous les ayons toutes trouvées.

Si nous avions le temps, nous nous arrêtions pour boire un café au coin du boulevard Masséna, elle, avec un pain au chocolat, moi, un croissant. Je me souviens des grosses miettes pleines de beurre qui tombaient dans le noir de ma tasse. D'autres collègues nous rejoignaient. Constance sortait pour fumer une cigarette. Elle écartait ses cheveux en se penchant vers la flamme avant de souffler la fumée en relevant la tête. J'aimais ce nuage sur le rouge de l'auvent qui recouvrait le trottoir, le rouge des voitures qui freinaient dans le gris des rues, des avenues, envahies par les passants qui tâtonnaient avec leurs petites pattes fines sur les trottoirs entre des arbres noirs et les pierres des façades ruisselantes de pluie.

Puis nous entrions dans la Bibliothèque.

Constance, souvent convoquée dans les étages supérieurs pour des réunions de service, me laissait dans le hall d'entrée. Je bifurquais vers les escalators pour me rendre au sous-sol. Dans la clarté diffuse du matin, les plaques de métal tissé renvoyaient une lumière laiteuse. Combinée au grisé du béton et à la couleur mauve des moquettes, cette descente dans les profondeurs exerçait sur moi une puissance hypnotique. Quand je m'asseyais à mon bureau, j'étais devenue une autre. Constance appelait cet état dans lequel elle me retrouvait plus tard le syndrome d'Eurydice. « Tu n'as pas laissé ta vie au-dehors quand tu franchis les portes d'ici, Mellie. Il faut te secouer. Autrement un jour, tu ne remonteras plus à la surface. » Je hochais les épaules en souriant. Mais j'avais peur qu'elle n'ait raison.

Le soir, nous sortions toutes les deux dans Paris. Vues d'en bas, les rues sont jolies aussi. Pas besoin des dômes et des toits de mademoiselle Richard ! J'adorais m'y promener. Nous mangions des gâteaux chez Starbucks, éliminions les calories à la piscine des Halles avant de finir la soirée dans un cinéma en nous gavant des pop-corn sucrés. Je tentais de lui inculquer la peur des colorants, la maîtrise du légume bio. Mais elle se moquait de moi. Constance aimait goûter ! À tout. La gourmandise n'est pas un défaut. C'est la qualité du bonheur. Avec elle, j'appris – c'est un peu bête à dire –, à être femme.

Ce n'est pas à la mode. Il faut plutôt donner dans le *Genre* en ce moment. Ne pas choisir son sexe, pour ne pas être le deuxième peut-être ? Je ne sais pas. Mais comme c'est dommage ! Moi qui étais passée à côté de tout cela à cause de mon obsession pour les livres et les écrivains, je dégustai la saveur particulière de mon corps. Je découvrais les jupes, les chaussures à talons dorés, les soutiens-gorge en dentelle et le rouge à lèvres bleu. Nous passions nos soirées dans un bar à ongles à essayer des vernis dont le parfum me tournait la tête comme le meilleur des vins. Parfois nous faisions un *after* au Séphora des Champs-Élysées jusqu'à la fermeture après avoir essayé avec passion mascaras, blush et parfums capiteux. Se faire belle... C'est un assez joli programme pour une vie et j'espère bien porter un string le jour de mes cent ans, Thomas ! »

Ils éclatèrent de rire ensemble.

— Ma grand-mère était comme vous, Mellie ! finit par reprendre Thomas, les yeux encore brillants.

— Pour les strings ?

— Non, je ne pense pas qu'elle n'en ait jamais eu ! Elle ne voulait pas abandonner, même quand elle allait mourir. Je me souviens de ma mère quand elle est sortie de sa chambre à l'hôpital : elle avait la trace de son rouge à lèvres sur sa joue. Son dernier baiser. J'ai voulu l'essuyer. Papa m'en a empêché. J'ai supplié maman pour qu'elle la fasse disparaître. Je croyais que c'était la marque de la mort. Mais elle l'a gardée jusqu'à ce qu'elle s'efface seule, dans les draps ou les larmes... Je ne sais pas.

— Je suis désolée, murmura Mellie.

— Je ne m'en souvenais plus.

Il avait une voix de plomb.

— Si vous voulez Thomas, je peux prendre votre souvenir et le mettre dans ma bibliothèque. Je le trouve très beau.

Il reconnut sa phrase de la veille avant qu'il ne la quitte.

— Et que s'est-il passé après, Mellie ?

— Après ? demanda-t-elle surprise.

— Après, dans la bibliothèque. Vous disiez que vous partagiez votre temps entre Constance et la Bibliothèque...

— Vous voulez que je reprenne tout de suite ?

— Oui. Je préférerais.

« La remarque de Constance sur mon syndrome d'Eurydice m'avait fait réfléchir, expliqua Mellie sans le regarder, contrariée par les sautes d'humeur de Thomas qu'elle ne comprenait pas. Je ne voulais plus avoir cette sensation de me couper en deux à chaque fois que je franchissais les portes de la bibliothèque. Pourquoi abandonner tout ce qu'elle me faisait découvrir au-dehors dès que j'arrivais à mon travail et me cloîtrer dans mon bureau comme si j'étais presque morte ? Mon logiciel pour enfants n'avancait plus. Des retards dans l'écriture du code et un mauvais travail des intégrateurs graphiques me laissaient du temps libre. Jusque-là, je n'avais pas osé dépasser l'angle du couloir Ouest pour rester à proximité d'un éventuel appel de mademoiselle Richard. Mais je n'avais plus rien à craindre. J'élargis le cercle de mes habitudes.

Constance travaillait dans une autre aile. Je la rejoignais dès que je le pouvais. Elle s'occupait de Gallica, le département numérique de la Bibliothèque. Elle était chargée de sauvegarder des pages Internet pour conserver la mémoire des écrans à un instant T. Un de ses amis avait composé en secret un algorithme qui faisait le travail à sa place. Quand elle arrivait le matin, elle appuyait sur un bouton et le bourdonnement de la machine s'élevait dans le sous-sol comme une chaudière bien réglée. Pendant ce temps, elle contactait des auteurs pour leur proposer d'enregistrer chaque jour l'état d'avancement de leurs travaux. Depuis qu'ils écrivaient sur les ordinateurs, un domaine entier de la recherche universitaire se trouvait menacé. Aujourd'hui, que saurions-nous de la lente construction du style de Proust s'il avait été un as du traitement de texte ?

Je l'aidais. J'aimais trouver les adresses, les numéros de téléphone, qui se cachaient derrière les pseudos, comme au temps du smiley ou de Rosa quand nous cherchions des indices, Ana et moi, sur sa Compagnie. Les maisons d'édition, souvent débordées, ne répondaient pas à nos courriers. Il nous fallait mener un véritable travail d'enquête pour les débusquer dans le maquis des réseaux sociaux. Quand nous avions enfin atteint notre cible, nous étions aussi heureuses que les policiers de nos séries préférées et nous allions fêter notre victoire sur une péniche amarrée sur la Seine, un peu en amont des Tours. Les happy hours y étaient généreux, le spectacle de l'eau boueux. Constance aimait s'asseoir au bar. Elle draguait le serveur qui nous servait des tequilas à quatre heures de l'après-midi. Je trouvais cela romantique... Avec le recul ? Alcoolique, au mieux... Mais, quand je nous voyais dans le miroir en face de nous, si jolies avec nos talons hauts et nos épaules découvertes, je croyais être devenue un personnage de roman. Il ne manquait qu'un Scott Fitzgerald pour

compléter le tableau. Dans ces moments-là, j'écartais prudemment mes souvenirs de Brad qui poursuivait Ana sur la plage.

— Tu es si radieuse quand nous avons retrouvé un écrivain, me dit un jour Constance après deux tournées de shots acides.

— Pas toi ?

— Non, pas comme toi, Mellie. Depuis que tu m'aides, mon taux de succès a été multiplié par quatre. Je vais pouvoir demander une augmentation.

— N'hésite pas.

— Tu ne préférerais pas travailler avec moi ? Je peux demander ton transfert dans mon service. Le réseau des bibliothèques numériques se développe et j'ai besoin d'y consacrer plus de temps. Nous cherchons à les connecter ensemble et une course mondiale est lancée. Seules les vingt premières auront le droit d'intégrer cette superstructure. Je dois améliorer la qualité du site Gallica et sa fréquentation.

— Et moi là-dedans ?

— Tu continuerais à t'occuper des auteurs. Je te laisse le secteur.

— Je vais y réfléchir.

Mais je savais déjà que j'allais dire non. Les trouver était ma passion, les rencontrer, une telle déception !

J'avais rangé les écrivains en trois catégories : le puriste qui niait l'existence des ordinateurs et me raccrochait au nez en grommelant « le mouvement de la main, le mouvement de la main » ; le menteur qui ne voulait pas se trahir dans cette querelle des anciens et des modernes et préférerait mettre sur son profil Facebook un stylo à plume comme s'il ne connaissait pas le mot informatique ; l'hypocrite, qui, secrètement flatté par notre reconnaissance inattendue – c'était toujours un auteur confidentiel – le téléphone à peine éteint, courait acheter un clavier pour que soit conservé dans les Archives nationales le souvenir de gribouillages que personne ne lisait. Quand je raccrochais, j'avais toujours un peu mal au cœur. J'aurais tant voulu qu'ils soient à la hauteur de mon rêve d'enfance ! Même les auteurs de la maison bleue, si exaltés et étranges, me semblaient supérieurs. Ceux-là n'étaient que de tristes humains. Et puis, je ne voulais pas travailler avec Constance. Je craignais que des rapports hiérarchiques ne modifient notre amitié. Le comprit-elle ? Elle n'insista pas.

Une routine s'installa. Les sorties, les rires, le goût de la Tequila et le parfum des blushs. Nos histoires de bureau... Pourtant, parfois, le soir, sans avoir besoin de nous donner rendez-vous, nous nous retrouvions à l'heure où tout le monde partait. Je m'asseyais en face d'elle et nous attendions. Peu à peu, le silence venait. Il s'étendait sur les bureaux vides, les couloirs, les escalators qui s'arrêtaient l'un après l'autre, le vaste hall du rez-de-jardin. Puis ils montaient le long des quatre tours avec leurs noms étranges – Temps, Lois, Nombres,

Lettres –, avant de se glisser le long des parois de verre et d'acier jusqu'à la terrasse du vingt-deuxième et le ciel sans limites. Alors, tandis que les livres s'endormaient au-dessus de nous, nous nous ressercions l'une contre l'autre, doigts contre doigts sur le clavier, avant de nous enfoncer dans le réseau des bibliothèques numériques. Constance avait inventé des noms pour nos promenades : le sentier généraliste, le parc à thèmes, le voyage à travers les langues. Une fois, elle m'a même entraînée dans l'univers étrange d'une bibliothèque en braille. Cette expérience sensorielle m'a bouleversée. « Nous avons tous en nous une bibliothèque qui ne ressemble à aucune autre. Elle n'a pas de murs, pas de tours. Il suffit d'y penser pour qu'elle apparaisse. Elle est partout. Tu verras, toi aussi tu la découvriras. » Elle avait raison. J'ai fini par la construire. Au centre, j'y ai placé la majestueuse *Europeana Regia* avec ses centaines de manuscrits du Moyen-Âge numérisés et, autour, les vingt plus belles bibliothèques au monde. Dans un endroit reculé, j'ai mis, dans mon cabinet des curiosités, *les phares de l'École des Ponts...* »

Et tandis que Mellie parlait, son visage s'éclairait. Elle prenait soudain l'apparence d'autres lieux. Thomas la suivait. Il la voyait s'attarder sous le ciel baroque des plafonds de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall avant de s'échapper vers les salles épurées de Stuttgart, où les couvertures colorées des ouvrages dessinaient une peinture abstraite. Puis elle dévalait des escaliers, tour à tour, tortueux, majestueux, minimalistes, pour revenir soudain vers une forêt de colonnes, de marbres ou de porphyres, qui partaient à l'assaut d'une Jérusalem céleste où les visages avaient la forme de livres et de mots. Elle citait du grec, changeait pour le latin, écorchait d'autres langues. Et la salle tournait autour d'eux. Thomas mesurait d'instinct que ce soir ou demain, il surferait sur Internet à la recherche des lieux dont elle parlait pour se souvenir de ses yeux quand elle rêvait. Parfois, elle hésitait, revenait en arrière. Il craignait qu'elle ne le laisse, pensait dans le même temps que c'était ridicule. Il avait retrouvé sa vie : nouveau billet d'avion ! Téléphone portable ! Ordinateur ! Il ne pouvait plus feindre d'ignorer qui il était, ni ce qu'il avait à faire. Mais aujourd'hui, il voulait seulement l'oublier encore un peu et, quand elle revint à elle, qu'elle reprit son histoire, il éteignit son smartphone.

Il ne l'avait jamais fait jusqu'à cette rencontre.

« Constance était très occupée par son nouveau projet de bibliothèque numérique, continuait Mellie, la main qui passait du Kindle au stylo. Je la voyais moins. En plus, elle était tombée amoureuse d'un danseur de Salsa. Un crétin ! Quand je lui ai demandé pourquoi elle l'aimait, elle a répliqué avec un sourire gourmand : « Pour ses fesses ! » La conversation tournant court les soirs où nous sortions ensemble, je les évitais. J'aurais dû être malheureuse ! Je ne sais même pas si j'ai eu le temps de m'apercevoir que nous étions en train de nous éloigner...

J'aidais souvent une hôtesse à l'accueil. Elle avait un grain de beauté dans le cou et un tatouage de feuilles sur la main. Chaque fois qu'un visiteur entra, il nous laissait manteau et sacs. Nous lui remettions en échange une mallette transparente, « pour des raisons de sécurité », murmurait ma trop jolie collègue, sa main de feuilles tendue vers son interlocuteur qui lui abandonnait ses vêtements en contemplant son visage blond. La jeune femme leur demandait ensuite où ils voulaient se rendre avant de leur indiquer le chemin de son index boisé.

Le rez-de-jardin était réservé aux chercheurs. Ils ne pouvaient y pénétrer qu'après avoir eu un entretien avec le service d'orientation des lecteurs, chargé de leur remettre une accréditation. Le bureau était mal signalé. Je les y emmenais. J'aimais les voir trembler quand ils exposaient leur sujet d'étude avant de tendre une liasse de formulaires administratifs. Le badge remis, je voyais leurs épaules s'abaisser dans un mouvement de soulagement qui me ravissait. J'y voyais un rite de purification. Car, en dépit de mes progrès considérables, je n'avais pas totalement perdu l'impression que la Bibliothèque marquait l'entrée dans un autre monde. Puis je les guidais vers les différents étages. Je parcourus ainsi tous les départements de collections.

Quand je n'avais plus rien à faire, je traversais la salle des périodiques pour rejoindre l'ABS, l'Arrière-Banque de Salle, où l'on avait besoin de moi pour monter dans les étages et débloquer les nacelles qui transportaient les ouvrages des magasins vers les salles de lecture. Elles se coinçaient souvent dans les rails automatisés. Le plus difficile était de trouver l'endroit et j'ai fait des kilomètres dans ce labyrinthe.

Un jour, je m'aperçus que je sifflotais entre les rayonnages. Je collai mon chewing-gum sous une étagère pour marquer la date d'une pierre blanche ! J'avais vaincu cette peur des livres qui ne me quittait plus depuis mon séjour dans la maison bleue. J'étais si fière de mon exploit que je suis redescendue aussitôt au sous-sol pour prévenir Constance. Elle s'inquiétait encore de mon

syndrome d'Eurydice qu'elle percevait au fond de moi comme une flamme mal éteinte, malgré tous mes efforts pour lui cacher mes retours de mémoire. Je voulais lui annoncer la bonne nouvelle. Elle rirait du chewing-gum qui n'existait pas dans son monde numérique. Peut-être voudrait-elle venir le voir avec moi ? Elle me manquait ! Nous n'étions pas sorties ensemble depuis plus de quinze jours et j'avais rayé de ma playlist tous les morceaux de salsa. Mais je me suis trompée de couloir. À un embranchement, j'ai tourné du mauvais côté. J'ai ouvert sans frapper.

— Qui vous a permis d'entrer ? a hurlé un homme au lieu du visage souriant de mon amie. Vous venez de me faire perdre dix feuilles d'or ! J'avais mis le panneau pourtant. Regardez, devant vous.

Je m'écartai, pris le temps de lire le morceau de carton scotché avec un ruban orange : NE PAS ENTRER ! Je me suis tournée vers la silhouette qui s'agitait à l'autre bout de l'atelier. Je reconnus le restaurateur de manuscrits qui avait eu l'idée du hashtag #ausecours #mademoiselleRichard.

— Il va falloir les rembourser, Mademoiselle !

— Quoi ? Des feuilles d'or... Mais qu'est-ce que c'est ? balbutiai-je, la main sur mes lèvres, les yeux posés sur lui pour tenter de l'amadouer.

Une dissertation ennuyeuse sur les techniques de l'enluminure me semblait la meilleure solution pour faire des économies.

— Approchez, répondit-il d'une voix conciliante.

Je le rejoignis. J'avais mis ce jour-là une très jolie robe qui dansait autour de moi. Je la relevai un peu sur mes jambes quand je m'assis à côté de lui. Je me penchai sur une coupelle. Il prit une pince à épiler pour sortir une larme dorée qu'il agita devant mes yeux.

— Vous voyez, me dit-il, les feuilles d'or sont d'une extrême finesse. Elles ne supportent pas le moindre courant d'air. C'est pourquoi je préviens toujours quand je les travaille.

— Je peux toucher ?

Je posai doucement ma main sur son bras.

— Non, surtout pas ! Il faut les prendre avec ce couteau à dorer. Il est impossible de les manipuler directement, car le gras naturel de la peau les déchire.

Il pressa doucement mes doigts dans sa paume. Puis il les fit aller les uns contre les autres.

— Vous voyez...

Je m'écartai en poursuivant le geste. Il avait raison. Il y avait bien une fine couche, douce comme du savon. Je levai la tête vers lui. Il me fixait.

— Mais je sais qui vous êtes ! Mellie, la jeune martyre de mademoiselle Richard. Je vous ai offert un hashtag il n'y a pas si longtemps. Il a fonctionné ?

— Parfaitement. Je suis libre désormais... Grâce à vous ! Je vous ai cherché pour vous remercier, continuai-je faussement. Mais je ne connaissais pas votre prénom...

— François.

— François, merci. Vous m'avez sauvée.

Je l'embrassai sur la joue. Il sentait l'ammoniaque et d'autres parfums que je n'arrivais pas à reconnaître, à l'exception d'un seul.

— C'est étrange : vous sentez la mer, François. La mer à Paris, c'est impossible !

— La colle de poisson ! s'exclama-t-il, ravi d'avoir été deviné. Je m'en sers pour confectionner le liant avant d'étaler les pigments. C'est une très vieille technique, mais je la trouve bien supérieure à la Mixtion 12 heures qu'on trouve dans le commerce. Toutes les techniques anciennes d'ailleurs...

Il se tourna vers le fond de la pièce. Des étagères supportaient de pots de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Au milieu de ce fouillis, des pinceaux dans des bocaux à confitures maculés de trace de doigts trempaient dans un liquide épais. François prit quelques échantillons avant de revenir vers moi.

— Je fais tout moi-même – il élevait des flacons devant mes yeux –, le vert, à partir de la malachite ou du vert de gris. Le jaune, c'est du safran, de la sève de chélidoine ou de l'orpiment. Pour obtenir les rouges cramoisi ou vermillon, de l'oxyde de plomb, du cinabre, des kermès rouges – ce sont des cochenilles –, du murex, fameux coquillage. Quant au bleu. Le bleu...

Je me figeai en pensant au bleu de la maison de Rosa.

— Tendez votre main, Mellie. Vous tremblez...

Il versa alors une poudre qu'il dispersa avec son pouce dans ma paume avant de suivre lentement les lignes de ma main qui se couvrirent de traits bleutés. Je me laissais faire, incapable de bouger. « Lapis Lazuli », finit-il par murmurer d'une voix émue. « Une pierre semi-précieuse... » Il attrapa soudain mon poignet qu'il tordit. Je laissai tomber le sable bleu qu'il récupéra dans une gaze sortie de sa poche sans que je m'en aperçoive. Je m'écartai. Il me tendit un chiffon maculé de pigments. L'or côtoyait le vermillon. J'y ajoutai en m'essuyant quelques fines particules de bleu.

— Je peux le garder, François ? On dirait des armoiries.

Il eut un vague mouvement du dos pour me dire oui pendant qu'il remettait en place tous les flacons. Quand je fermais la porte, il n'avait toujours pas prononcé un mot. Constance n'était pas dans son bureau. Ce soir-là, je rentrai chez moi avant la fermeture. »

Mellie s'interrompit. Derrière eux, un homme s'était levé. Il criait. Il fit le tour de la table pour agripper par le bras de la femme en face de lui. Mellie la

reconnut : le livre de l'amoureuse à choix multiples ! Sa couverture était une photo de Shiva. Un jeune homme qui passait à côté d'eux chuchota : « Il s'agit d'un de ses amants à qui elle a raconté ses nombreuses conquêtes. Elle ne l'avait même pas reconnu. La bibliothécaire est allée chercher la sécurité. »

Mellie, inquiète, tournait la tête de l'un à l'autre avant de revenir vers Thomas qu'elle ne distinguait plus. Elle détestait la violence, les cris, et une rougeur sombre envahissait le haut de ses joues. « Nous pouvons sortir un instant. Vous n'avez pas l'air bien », lui dit Thomas. Il tirait déjà la table, attrapait son manteau, le sien, dont il lui couvrit les épaules. Le vent avait une odeur d'algue. Il lui proposa de faire un tour. Elle avait froid. Elle hésitait. Combien de temps tout cela durerait-il ? Elle entendait encore les cris, des glissements de chaises sur le sol. Thomas attendait. Il commença à descendre l'escalier. Il s'éloignait. Mellie le suivit. Devant le restaurant du phare, il se retourna vers elle. Mais elle refusa de monter pour boire un café.

« Je préfère marcher, dit-elle. Il y a un parc, pas loin d'ici. J'aime aller y lire. »

Ils descendaient les rues en silence. Les arbres formaient une voûte au-dessus d'eux. Au feu rouge, il la dépassa. Elle lui prit le bras : « Ce n'est pas de ce côté. » Elle l'entraîna vers une avenue qui s'enfonçait entre des immeubles. Ils marchèrent encore. Il prit dans sa veste son téléphone qu'il ralluma. « J'attends un appel, Mellie », lui expliqua-t-il. Elle ne répondit pas. Elle cherchait le sien dans son sac et soupira, soulagée : trois barres de signal ! La bibliothèque pourrait la joindre. Elle était partie un peu vite. Elle s'inquiétait. Mellie releva le col de son manteau. Le jardin n'était pas loin. Tandis qu'elle marchait, elle pensait à François. Elle ne se retourna même pas pour voir si Thomas la suivait.

François, le restaurateur de manuscrits de la grande Bibliothèque fut le premier amant qui avait compté pour elle. Bien sûr, elle avait connu d'autres garçons avant lui. Au lycée, c'était un peu un passage obligé. Et puis, elle avait un tempérament curieux. Elle voulait savoir ce qu'il y a de si mystérieux dans un lit pour que des générations de femmes soient menacées de mort si elles y pénétraient sans autorisation ! Quand elle avait ouvert sa bouche au premier garçon qui voulait l'embrasser, elle avait pensé à Ana. Elle la revoyait serrée contre Daniel qui venait de jeter sa planche de surf au loin pour l'enlacer. « Pars, Ana ! » avait-elle crié en la voyant. Puis elle s'était mise à courir pour la délivrer avant de comprendre que sa sœur aimait cela. Mais ses premières fois ne lui avaient pas appris ce qu'elle avait entraperçu ce jour-là, un éclat ténébreux et vibrant comme une corde sur le point de se rompre qu'elle cherchait à retrouver dans les accords physiques d'étreintes bousculées et avides. Elle se laissait facilement inviter, ne regrettait jamais rien, oubliait dès qu'elle était sortie de la chambre les positions étranges de l'amour, gymnastique érotique au lieu du grand bouleversement dont les livres, et ses amies, parlaient sans fin.

François était revenu le lendemain pour lui offrir un autre de ses chiffons. Les couleurs avaient changé. Vert et or. Elles semblaient faire un dessin de fleur qui s'était dissous dès qu'elle l'avait pris. « C'est de la magie ! — Passez quand vous voulez, je vous expliquerai comment je fais. » Elle l'avait rangé à côté de l'autre au fond d'un tiroir de bureau. Il revint. Le tiroir se remplit. Elle pensait au mouchoir que les damoiselles jettent parfois vers des chevaliers en armure. Mais qui était la dame ? Où était l'armure ?

Souvent, avant de rentrer le soir, elle faisait un détour pour le voir. Elle se penchait sur des dessins de vierges bleues dont le visage pâle la regardait. Des feuilles d'acanthé s'enlaçaient dans leurs cheveux. Elle scrutait les arabesques des enluminures qui dessinaient des lettres aériennes. François savait raviver leurs couleurs, redonner de la fraîcheur à des peintures ternies par le temps. Il lui détaillait la souplesse des parchemins, la finesse du trait qui réapparaissait au gré de ses interventions sur les différentes couches. Elle comprenait la lenteur, admirait ces artistes sans nom qui mettaient des formes sur des mots calligraphiés avec des volutes singulières. Alors, elle se penchait pour les entendre, si près que, parfois, il la tirait en arrière, les mains sur ses épaules, sur ses joues, vers sa bouche qu'il ne touchait jamais, comme s'il voulait la sauver de la noyade, l'éloigner d'un fleuve sur les rives duquel ils avançaient, dans cette partie sombre du sous-sol que les bruits, et les autres, avaient depuis longtemps déserté.

Un jour, il lui montra une enluminure sur laquelle il effectuait une restauration difficile. Il n'était pas venu la voir depuis trois jours. Elle s'aperçut

qu'il lui avait manqué quand elle le suivit. Il avait une nuque puissante partagée par une ligne profonde.

La miniature représentait *Mélusine allaitante* : une femme nue à la queue de poisson, entourée de colonnes gracieuses qui soutenaient créneaux et tours d'un château. On devinait son sein. Au fond, il y avait un lit.

Ce soir-là, ils allèrent au restaurant et chez elle. Il la déshabilla avec minutie, comme s'il retirait des couches sur son corps. Elle se laissait faire, le souffle court et, quand elle lui demanda de prendre sur son bureau un pinceau pour la caresser au creux de ses jambes, il sourit, conquis par cette audace, qui la courba dans ses bras. Elle pensa à son double de peinture. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil.

Elle sortit avec lui. Il apportait ses pigments qu'il appliquait doucement sur la pointe de ses seins, le creux de ses hanches, parfois avec une brosse souple, d'autres fois au doigt. Ses mains puissantes avaient le modelé de la soie. Elle le lui dit. Il appuya plus fort. Elle cria.

Mais il avait l'amour méticuleux. Il refermait les pots de ses préparations entre deux étreintes. Il passait l'aspirateur sur les draps de leur lit pour récupérer la poussière de cochenille ou d'orpiment envolée dans la fougue de leurs baisers. Bientôt, il cessa de venir les bras chargés de baumes et de senteurs. Elle demanda pourquoi. Il prétextait les attentats, la sécurité, les lourdeurs administratives. Tout changea. Il se mit à ranger ses vêtements comme ses pots sur ses étagères avant de la prendre à grands coups de sexe qui la laissait pantelante et déçue. Elle voulait rompre chaque matin, ne supportait plus de voir ses chaussettes bien pliées dans les chaussures alignées toujours à la même place ; elle attendait, retournait le soir dans son atelier pour lui dire qu'elle ne voulait plus de lui ; renonçait en regardant ses mains effleurer les parchemins ; les voulait à nouveau sur sa peau à elle, avec tous ses pigments qui la transformeraient en femme de couleur, elle qui n'en avait jamais eu ; espérait encore... Un samedi après-midi, il la frappa. Elle ne sut jamais pourquoi. Elle eut un bleu sur la cuisse, bleu comme le manteau d'une vierge. Il recommença. Elle ne dit rien.

Constance les invita un soir à sortir avec son danseur de Salsa dont elle se lassait. « Pourquoi restes-tu avec François, Mellie ? lui demanda-t-elle, puisque tu ne l'aimes pas. — Pour son pinceau, qui est très petit, à vrai dire, et pas très souvent dur. » Elles quittèrent leurs amants toutes les deux cette nuit-là.

Le lendemain, Mellie téléphona à Ana. Elle ne l'avait pas fait depuis longtemps.

— Oh, Mellie, je suis si contente de t'entendre. Je t'ai appelée souvent, mais tu ne réponds pas.

— Et toi, comment vas-tu, Ana ?

— J’attends un enfant. Je vais avoir une petite fille cette fois, Mellie, une petite fille, comme nous.

Mellie avait raccroché sans lui parler des coups.

Elle se souvenait d’être sortie pour manger des sushis en bas de chez elle. Il pleuvait gris comme tous les jours à Paris, puis quelque chose s’était apaisé en elle, un sentiment glissant. Deux fois dans la même année, elle avait combattu. Et elle avait gagné ! Mademoiselle Richard et François, qu’elle croisait tous les jours, firent semblant de ne plus la connaître...

Mellie s'arrêta. Elle regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à voir les rues grises de Paris, la Seine et les tours de la grande bibliothèque au lieu des petites maisons en bois qui s'agrippaient à la colline sous le phare. Elle chercha Thomas. Elle revint sur ses pas, le découvrit, appuyé contre un mur en train d'écouter son téléphone, le visage dur et contrarié. Il lui fit signe de continuer. Elle repartit, se trompa, revint en arrière, découvrit le parc devant elle. Elle s'assit sur le banc devant les grilles. Comme ça, il la verrait. Des enfants jouaient dans un bac à sable. D'autres glissaient sur un toboggan. Le vent apportait les bruits du port et son odeur lourde. Parfois, on entendait la sirène d'un bateau. Son téléphone sonna. Elle le récupéra au fond de son sac. C'était Linda Kerr. « Mellie, mais où êtes-vous donc ? Nous vous cherchons partout. La réunion a repris. Il faut que vous reveniez tout de suite. — Je fumais une cigarette. J'arrive ! Dans moins de cinq minutes ! » Elle voulut prévenir Thomas. Elle ne le trouva pas. Il avait dû se perdre. « Dommage ! pensa-t-elle. Je commençais à m'attacher à lui. »

Elle refit le chemin à l'envers. Sur le seuil de la bibliothèque, elle s'arrêta un instant. Le ciel se couvrait à nouveau. Elle ne le voyait toujours pas. Il était parti cette fois. Son rendez-vous sûrement. « Le travail, soupira-t-elle. Cet homme ne savait-il donc faire que ça ? »

Elle reprit sa place, aligna ses affaires. Une femme anguleuse se dirigeait vers elle. « Je vais devoir adapter mon histoire si je ne veux pas qu'elle parte trop vite, pensa Mellie. Pas le genre à croire comme Thomas qu'un smiley puisse parler... »

— Désolé, Madame. Je n'ai pas fini le livre.

Thomas Hamilton lui arrachait la chaise des mains. Il s'assit.

— Et alors. Mellie, que s'est-il passé après ?

— Après ?

— Après la première rencontre avec le restaurateur de manuscrits, êtes-vous tombés amoureux l'un de l'autre ?

« Non Thomas, mentit Mellie, les yeux dans les siens. François était un homme assez ordinaire en dehors de son atelier, un peu gros avec cette odeur étrange d'épices et de poisson qui le suivait partout. Il ne vivait que pour son travail et il valait mieux ne pas s'interposer entre lui et ses pigments. Je ne vous ai raconté notre rencontre que pour les conséquences qu'elle a eues sur ma vie. Mais avant de vous expliquer comment, je dois finir mon histoire avec le chewing-gum. Grâce à lui, je me fis une nouvelle amie.

Un après-midi, peu de temps après ma première visite à l'atelier de restauration, je vis arriver à l'autre bout du hall, une jeune femme qui descendait des étages. « Elle vient pour toi, Mellie, dit ma collègue tatouée. J'en suis certaine. » Moi aussi ! Elle se dirigeait vers l'accueil sans dévier d'un pas. Son regard me crucifiait déjà. Je me recroquevillai. Je connaissais cette démarche de combat quand Rosa s'approchait de moi dans le bureau de la maison bleue.

— Vous êtes Mellie ? me demanda-t-elle sans en douter.

Je fis un oui étranglé.

— La Mellie qui court dans les couloirs pour décoincer les nacelles qui transportent les livres ?

— Je ne suis pas la seule à faire ce travail, tentai-je d'argumenter.

— Oui, mais vous êtes la seule à le faire en jogging et en sifflotant qui plus est. C'est à vous.

Et elle colla le chewing-gum sur le comptoir, entre nous deux. Mon chewing-gum ! Je la regardai sans rien dire. Puis j'éclatai en sanglots. Je pleure rarement, toujours à contretemps. Mais cette fois-là, les larmes me débordèrent. Violaine – c'était le nom de mon accusatrice – aimait le calme plus que la pitié.

— Ce n'est pas si grave. Ce n'est qu'un petit bout de chewing-gum.

Je la regardais, anéantie par la description : un machin collant, pas le Graal de ma peur

— Allons boire un café, dit Violaine. Je n'aime pas faire pleurer. Et puis vous devez m'expliquer pourquoi vous parcourez les rayonnages dans les étages avec ce jogging blanc qui vous fait ressembler au lapin d'Alice au Pays des Merveilles. Je ne sais pas ce qui m'a le plus surprise quand j'ai regardé les vidéos de télésurveillance pour savoir quel était l'abruti qui déglutissait dans mes livres, le jogging ou les chaussures rose fluo ? Où peut-on trouver un tel accoutrement ?

— Au Décathlon de La Défense !

Voilà comment une amitié peut naître : à cause d'une tenue de sport. Elle a repris en me tutoyant cette fois :

— Très bien... Et peux-tu me dire pourquoi tu as collé ton chewing-gum au-dessus de l'exemplaire original du *Clélie* de mademoiselle de Scudéry ?

Voulais-tu marquer l'endroit d'une pierre blanche afin de te guider dans ton histoire d'amour ?

Je lui souris, sans comprendre, comme au temps de la maison bleue quand ils péroraient tous sur des figures de style aux noms imprononçables. Elle s'en aperçut. Elle reprit :

— C'est dans ce livre que l'on trouve la Carte du Tendre qui trace sous la forme de village et de chemins, les différentes étapes de la vie amoureuse d'une précieuse au XVII^e siècle. Pour aller de Nouvelle-Amitié à Tendre-sur-Estime, il faut passer par le lieu de Grand-Esprit auquel succèdent les agréables villages de Jolis-vers, Billet-galant et Billet-doux. Lequel voulais-tu visiter ?

— Aucun. Et on va directement dans un lit aujourd'hui.

— Quel ennui, Mellie ! Les hommes ne savent plus parler aux femmes. Crois-moi, il n'y a pas que le lit ! Tu changeras peut-être d'avis quand tu auras lu tous ces beaux textes. Je te prêterai *La Princesse de Clèves*.

La première fois où je suis montée la voir, j'ai dû faire un pèlerinage devant l'exemplaire de Mademoiselle de Scudéry. Violaine avait ouvert l'édition originale jusqu'à la fameuse carte avec des gants blancs pour ne pas l'abîmer et je me suis demandé qui était le véritable fantôme : nous ou lui, avec ses pages raidies par la poussière. Il me semblait entendre le rire des femmes qui commentaient perfidement les méandres du fleuve et les oublis des hommes. Des petits traits dessinaient les blés dans les champs. Je les écoutais qui se frottaient dans le vent les uns contre les autres, harpe d'herbe qui jouait le chant du désir, des caresses et des amours qui se défont. Violaine souriait légèrement. Ses yeux changeaient et son visage aussi. C'était un paysage fascinant à contempler, une danse dans la nuit qui enveloppait les livres. Nous, toutes les deux, et eux, qui tournaient sur la ronde des siècles dans l'ombre du silence. C'est très émouvant un livre qui a traversé le temps !

— Pardonne-moi pour le chewing-gum. Il n'avait pas sa place ici, Violaine. Il est trop ...

Je ne trouvais pas le mot. Elle me montra alors de son index ganté *la Mer Dangereuse* où la passion peut éclater, pleine d'écueils et de dangers.

— Tumultueux, proposa-t-elle.

J'approuvai.

Je pris l'habitude de venir la retrouver dès que j'avais un moment de libre. Avec elle, j'appris comment dater les livres d'après leurs reliures et même à reconnaître parfois le nom de celui qui l'avait faite. Elle m'emmenait visiter les autres étages. Je devins une habituée du cercle fermé des archivistes. J'aimais les écouter parler pendant des heures sur le glissement d'une lettre, la forme d'une hampe, l'emploi audacieux d'une tournure grammaticale ou une occurrence rare. Un soir, ils discutèrent pendant des heures de l'adjectif rouge

dans *Les Mémoires* de Philippe de Commynes parus en 1540 pour déterminer s'il était le premier écrivain à avoir mis de la couleur dans une description. J'étais ravie.

Constance remarqua la transformation qui s'était opérée en moi un soir, au cinéma. Devant *Alien* qui croquait et déchirait tout sur son passage, je n'ai pas crié. « Que se passe-t-il, Mellie ? Tu es amoureuse ? Tu adores glousser d'habitude. » Constance n'est pas une amie à qui l'on résiste. J'ai bien tenté de faire diversion pour ne pas lui répondre. Mais elle connaissait tous mes trucs : elle me les avait appris. Ni la chute de téléphone, le pop-corn avalé de travers, l'oubli vaporeux, ou le rire de fille de télé réalité ne l'ont distraite de la question. Elle ressemblait à Ana quand elle voulait que je lui raconte l'histoire du smiley dans la cuisine de notre maison. J'ai cédé. Je lui ai parlé de Violaine, de la douceur du silence et de l'ombre. « Tu rechutes, m'a-t-elle répondu. C'est un piège de la bibliothèque. Présente-moi cette fille. » Maintenant que je prononce ces mots devant vous Thomas, je vois bien qu'ils sont étranges. Mais, sur le moment, je n'ai pas compris qu'elle était jalouse ! Pas jalouse à la façon d'une femme envers un homme, ce truc qui ronge et empêche de vivre. Jalouse à la mode féminine : par curiosité ! Constance était gourmande, je vous l'ai déjà dit. Elle voulait connaître ce monde qui n'était pas le sien, cette fille qui ne me ressemblait pas... »

— Et on ne dit pas non à Constance, poursuivit Thomas.

Mellie le regarda, surprise.

— On ne dit pas non à Constance. Je vois que vous avez bien écouté. Voulez-vous un café, Thomas ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Elle se leva.

Il la regarda s'éloigner. Pourquoi sa rencontre le bouleversait-elle à ce point ? Elle ou ses amies n'étaient pas son genre de femmes. Il préférait les flamboyantes qui pratiquaient l'amour à contresens. Sa troisième épouse l'avait ruiné. Mais elle lui avait appris tant de trahisons qu'il changea sa conception du management. Le jour du divorce, il lui offrit un diamant. Sur la carte, il avait écrit sobrement : Merci. Elle comprit, lui fit un doigt manucuré. Il eut presque du regret de la voir partir.

L'odeur du café le ramena dans la bibliothèque. Mellie lui tendait un gobelet, « avec du sucre si vous en voulez. » Il ne l'avait pas vu revenir.

Elle posa des sachets devant lui. Ils burent en silence. Trop chaud ! Il fit une grimace. Elle crut qu'il s'impatiait.

— Votre avion est à quelle heure que je sache combien de temps j'ai pour

finir ? Je peux sauter des épisodes.

Il faillit lui répondre : « autant que vous voulez. » Mais il se retint. Il venait de se faire larguer sur son répondeur par sa dernière conquête qui l'attendait au Sofitel de New York depuis hier. Quand il avait entendu ses messages dans la rue qui descendait vers le parc, il avait assisté au naufrage de leur rencontre. Quatre appels, pour en finir avec leur histoire. Il se gratta la gorge avant de dire sans la regarder :

— Je ne pars que demain, après ma rencontre avec mon ingénieur. Il veut bien me recevoir à nouveau. J'écoutais son message quand je vous ai perdu. D'ici là, j'aurais le temps de lire quelques passages d'*Orlando*. Ou je lui parlerai du rouge dans *Les Mémoires* de Commynes. Je suis certain qu'il ne connaît pas ce détail.

— Il n'est pas le seul ! s'exclama Mellie en riant. Je suis contente que vous restiez.

— Je vous l'ai déjà dit : je n'abandonne jamais. Je serais revenu quoiqu'il advienne.

« Constance et Violaine devinrent amies, reprit Mellie en faisant glisser sa main sur la table pour écarter les cafés loin d'elle. Je les avais pourtant fait se connaître à reculons. Leur monde était si différent ! L'une aimait Internet, les ordinateurs, les bars à la mode, Disneyland ; l'autre se délassait dans le passé et la douceur des églises, la patine des antiquaires et la blancheur d'abbayes glaciales que je visitais avec elle, emmitouflée dans trois couches de pulls pour ne pas mourir de froid.

La rencontre eut lieu sur le parvis qui surplombe le jardin au centre de la Bibliothèque. Je trouvais l'endroit idéal, à égale distance des étages et du sous-sol, entre livres anciens et Gallica. J'avais apporté des sushis aux crevettes, d'autres au concombre – je ne savais plus laquelle était végane ou crudivore. Constance était venue avec son Kindle qu'elle lisait en l'attendant. Violaine est arrivée, un foulard noué dans ses cheveux. Le violet allait bien au gris de ses yeux. Voulait-elle lui plaire ? Avait-elle décelé dans la supplique muette des mots que je ne prononçais pas, combien il était important pour moi qu'elles s'aiment ?

J'étais à un tournant de ma vie. Je sentais l'harmonie possible. J'avais toujours été dispersée entre des continents. La violence de notre départ des États-Unis m'empêchait de me souvenir de mon enfance. La bibliothèque me reconstruisait. Depuis que je la parcourais de haut en bas, je découvrais l'unité, combien il est doux de passer d'un temps à l'autre, sans rupture ni chagrin et, surtout, sans crainte ! Est-ce pour cela que je les voulais ensemble ? Oh, bien sûr, rien n'était aussi simple ce jour-là ! Mais, quand j'y repense, cela me semble une évidence.

Quand elle a vu Constance, Violaine n'a pas perdu une minute en banalités. Elle lui a demandé : « C'est donc ça, un livre électronique ? Je n'en avais jamais vu. — Tu n'es pas la seule, Violaine ! » a répondu Constance très convaincue. Et elles se sont penchées sur l'écran. Constance lui a montré où appuyer pour faire tourner les pages, varier la taille des lettres, l'éclairage intégré, les dictionnaires en plusieurs langues, et sa bibliothèque pleine des couvertures des ouvrages téléchargés. « Mais tu lis *La Princesse de Clèves*, Constance. Tu sais que j'ai l'édition originale de Madame de La Fayette à mon étage. Viens la voir. »

Violaine était déjà levée. Elles se sont retournées vers moi. « Allez-y. Je vous attends ici avec les sushis. Interdis de manger à l'intérieur ! » leur rappelai-je. Je préférais rester devant les arbres. En stratège de l'âme féminine que je maîtrisais de mieux en mieux, je pensais qu'il était plus habile de les laisser ensemble.

Je me suis approchée du parapet.

Le jardin n'avait jamais été au cœur de mes préoccupations. Je l'entrevois toujours à la va-vite, entre deux courses à accomplir, derrière la tête des chercheurs, comme un décor imaginé par l'architecte pour évoquer un de ces cloîtres chers à Violaine. Il n'avait pas de réalité, en dépit de son hectare de terrain. Un hectare de verdure au centre de Paris sans personne pour le traverser ! Il était invisible, pour moi encore plus. Mais, d'ici, j'entendais le bruissement des feuilles qui rappelait l'eau de la rivière en été ou la pluie douce du soir quand il a fait chaud dans les montagnes. Depuis combien de temps n'avais-je pas quitté Paris ? Un, deux mois... Presque un an. Un an sans voir la nature ! Que dirait Ana si elle me découvrait, assise sur du béton, devant une forêt artificielle où personne ne pénétrait jamais, elle qui aimait tant m'emmener à travers bois jusqu'au rocher du Vieux Vieux homme ?

Je me penchai.

Les grands arbres dansaient dans le vent. Je discernais les pins sylvestres arrachés à la forêt de Bord en Normandie et transportés par hélicoptère jusque-là. J'avais vu des photos de cet étrange ballet dans le département audiovisuel, un jour par hasard. Ils semblaient voler. Des ouvriers, un casque Playmobil sur la tête, les regardaient descendre, les pieds dans une boue de chantier, le doigt pointé vers ces géants déracinés. Cent-soixante-cinq ! La moitié mourut. Pour les remplacer, le jardinier en chef avait fait planter des bouleaux, des chênes, des charmes. Des sorbiers des oiseleurs, un arbre très commun à Paris, avaient squatté le jardin. Le nom me faisait rêver. Je m'étais promis d'aller voir à quoi ils ressemblaient sur Internet. Mais j'avais oublié. Et je cherchai à les distinguer parmi les troncs blancs mouchetés de noir des bouleaux, les feuilles dentelées des chênes.

J'ai entendu leur sifflement avant de les voir. Je connaissais ce cri cinglant : Tsik, Tsik. J'ai levé la tête par habitude, mais le spectacle était en dessous de moi. Les faucons pèlerins tournaient entre sol et grillage. Dans mes montagnes ils étaient à la pointe du soleil et moi, allongée dans les herbes qui nageaient autour de mon visage. Des jardiniers ratissaient la terre. Soudain, l'un d'eux a levé les bras et les oiseaux de proie ont commencé à descendre en cercles lents et voluptueux jusqu'à ses deux poings brandis vers le ciel.

J'abandonnai tout : sushi, Kindle, les restes du repas. Je courus à travers les couloirs et quand j'arrivai en bas, je demandai à une collègue qui passait par où entrer dans la forêt. « C'est interdit », me répondit-elle. Je lui montrais mon badge. » Je suis de la maison, insistai-je. — La porte est là-bas, finit-elle par soupirer, en face des Globes de Coronelli. » Je courus encore. Le Fauconnier en sortait quand j'arrivais. Il ne me regarda pas ce jour-là et quand je retrouvai mes amies en train de manger sur les gradins, elles ne firent aucune remarque sur mon absence et les pigeons qui avaient tout picoré.

Pourtant, quelque chose avait changé.

Jour après jour, je m'éloignais de Violaine et Constance. Je refusais les happy hours, les séances de cinéma. Le jour des soldes, je prétextai une migraine pour ne pas les accompagner. À la façon dont Constance me regarda, je sus qu'elle ne me croyait pas. Je suis rentrée chez moi, malgré son expression désolée. Je me suis couchée, le visage contre le mur avant de retrouver ma nuit. Encore une fois ! Je dormais trop, mangeais gros, gras, sucré. Quand elles appelaient, je ne répondais pas. Elles me taquinèrent sur le message minimaliste de mon répondeur, se lassèrent, finirent par ne plus me prévenir de leurs sorties. De temps à autre, l'une ou l'autre revenait à l'attaque. » Je ne sais pas ce que tu couves, disait Constance. Mais tu n'es pas drôle. Tu ne veux pas te refaire un peu de syndrome d'Eurydice ? Quand tu étais une ombre dans les Enfers, tu nous semblais plus vivante. » Violaine, une autre fois, vint me retrouver en jogging pour courir dans les étages. « Tu iras mieux après. J'ai été un peu trop dure en te l'interdisant. Les livres ne parleront pas. Ce sera notre secret. » Je la suivis. Depuis quinze jours, je n'avais pas pensé à elle une seule fois ! Je ne voulais plus qu'une chose : entrer dans le jardin. C'était devenu une véritable obsession aussi puissante que le smiley de mon enfance.

Je devais séduire le Fauconnier !

J'ai un côté un peu systématique. Je le fis donc avec méthode. J'appris tout de lui : ses horaires de travail, ses habitudes, ses trajets dans la bibliothèque. Je connaissais l'emplacement de son placard où tous les soirs il enfermait son matériel : gant, chaperons, gibecière et clochettes. Je le croisais tous les matins, à midi, lorsqu'il partait. À la cantine, je ne m'asseyais jamais très loin de lui. Je le frôlais, l'apprivoisais. Il était taciturne. Souvent ses yeux divaguaient. Je draguais un jardinier qu'il fréquentait pour me renseigner sur lui. « Celui-là est un mec bizarre. Quand il ne s'occupe pas de ses oiseaux, il regarde U-Porn. Ce n'est pas quelqu'un pour une fille comme toi. » Je larguai l'imbécile et notre danse recommença. Peu à peu, il s'habitua et un jour, il me parla. Je lui dis mon nom : « Mélusine. » Il sourit : « Une fée des bois pour un homme oiseau ! » Il m'expliqua pourquoi il travaillait à Paris. Il avait été embauché par mademoiselle Richard pour effaroucher, avec ses faucons pèlerins, les étourneaux qui causaient beaucoup de dégâts au jardin et que le filet, tendu entre les tours, n'éloignait pas. Lorsque d'autres rapaces seraient installés dans les nids qu'il avait cachés dans les arbres, il repartirait dans ses montagnes. Pour me rendre intéressante, je lui parlai de mes moutons, du chemin des crêtes, de mon petit village qui me manquait. Je lui citai Du Bellay. Il chanta avec moi sur l'air de Ridan, un chanteur, quelques vers du poème :

*Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison*

*Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?*

Mais il ne revint pas.
Je dépérissais...

Violaine et Constance se lassaient de me voir dans cet état. Elles commencèrent à m'éviter. Elles étaient si heureuses ensemble. J'ai connu depuis la saveur du bonheur. Je ne peux les condamner. Rien de plus pénible que le triste qui refuse tout. Les rares fois où elles m'approchaient encore, je ne répondais pas à leurs questions. » Qu'as-tu ? me demandaient-elles. — Rien. Allez-y. Je pars dans cinq minutes. Je dois aller porter des livres à la Bibliothèque Richelieu. »

Depuis quelque temps, je m'y rendais souvent à la demande d'un vieux monsieur qui supervisait les travaux de l'atelier de restauration, celui où travaillait François. Quand il passait entre les tables, un silence respectueux l'entourait. Il tolérait mes visites entre midi et deux, sans doute parce qu'il appréciait qu'une jeune fille s'intéresse à son métier. Je n'osais rien toucher. Je me penchais sur les parchemins dont j'essayais de déchiffrer les textes. En vain ! Entre la forme des lettres et l'habitude de ne pas couper les mots comme en latin, je ne comprenais rien. Parfois, il était là.

Un midi, il me retint. « Venez, dit-il, je vais vous montrer la plus belle chose que je connaisse. C'est pour ce livre que j'ai choisi mon métier. Je l'ai croisé dans un musée avec ma mère à Amiens. J'étais très petit et elle a dû me porter pour me le montrer à travers la vitrine. Il m'a hypnotisé. Je viens de le recevoir à restaurer. Je ne fais plus rien de technique maintenant, le privilège de l'âge, mais cette fois... » Il bégayait comme un jeune homme.

Le manuscrit était ouvert sur son bureau, au centre d'une lumière qui faisait une clairière d'or. La miniature représentait un arbre avec des oiseaux de toutes les tailles et de toutes les couleurs. « Il s'agit de l'arbre qu'on trouve dans *Yvain ou le Chevalier au lion*. » Il lut :

Lorsque l'orage fut passé, je vis sur le pin des oiseaux attroupés en si grand nombre, si vous voulez m'en croire, qu'on ne voyait branche ni feuille qui n'en fût toute couverte ; et l'arbre en était plus beau. Tous les oiseaux chantaient en un chœur harmonieux ; chacun chantait un air différent, car je n'entendis jamais deux fois la même mélodie. Leur joie me réjouit, et j'écoutai jusqu'à la fin de leur office : jamais je n'avais entendu si beau concert, et je ne pense pas qu'on puisse en entendre de semblable, à moins d'aller entendre celui-là ; il me plut et me ravit tant que je crus être en extase.

— Mais ce ne sont pas les mots que je vois tracés, repris-je après un très long

silence.

— Vous avez raison. Je les ai traduits. Je les connais par cœur. L’Ancien Français est difficile à comprendre. Il ne se prononce pas de la même manière. Imaginez l’accent québécois d’aujourd’hui.

J’insistai :

— Vous pouvez...

Il reprit cette fois dans une langue étrangère qui faisait vibrer sa voix comme si l’enfant qu’il avait été ajoutait son écho :

Dès que li tans fu trespasés,

Vi tant seur le pin amassés

Oysiaus...

Je mis ma tête dans le chaud de son épaule et il me berça. Personne ne l’avait fait comme lui depuis Ana. « Il viendra. Il viendra. Je ne sais pas qui, mais je suis encore capable de voir quand une jeune fille est amoureuse. En attendant, dehors ! Passez demain. J’ai un travail qui vous conviendra. » Et depuis, il me confiait des documents à apporter sur le site historique de la BNF, dans la Bibliothèque Richelieu au centre de Paris. Je crois qu’il inventait des courses pour me distraire. Il y parvenait.

Je pris l’habitude de parcourir les avenues de Paris en Vélib jusqu’à la rue Vivienne. Je déposais le paquet sur le bureau de la responsable dans la salle Chibouste, si jolie avec ses colonnes de pierre qui supportaient dômes et coursives en bois sombre. Je croyais être à Venise. Je me sentais si loin de la rigueur des quatre tours où je travaillais : une débauche d’excroissances et de couloirs inutiles. Puis je passais par le département des cartes. J’adorais m’y perdre, moi qui n’avais plus de chemins. Par hasard, je lus une petite annonce près de l’escalier et je postulai pour un poste de coordinateur entre les deux sites – que j’obtins. Ma vie s’organisait. Le jour, j’arrivais encore à faire illusion. La nuit, le jardin me torturait... »

Mellie se tut encore une fois. Elle déplaça le Kindle posé devant elle, remit une mèche derrière l’oreille. Thomas Hamilton s’était tourné vers la fenêtre. Tous deux regardaient au-dehors. « Je suis comme vous, finit par dire Thomas. J’ai toujours détesté les portes fermées. » Il leva les yeux vers le plafond à la recherche des paysages qu’elle venait de décrire, le ciel rose et bleu, le jardin au milieu des livres. Il faillit lui proposer de sortir à nouveau pour échapper aux murs sombres qui les entouraient. Dehors, il pleuvait toujours.

— Eh bien, Mellie, êtes-vous entrée dans le jardin merveilleux ? demanda Thomas Hamilton en se tournant vers elle.

« C'était un jour inattendu, chuchota Mellie, la voix pleine d'une émotion qui débordait entre eux. La bibliothèque Richelieu était depuis peu en rénovation et je n'avais plus autant de transferts à organiser. Je pensais à Ana dans mon petit bureau du sous-sol. La pluie, le froid, la Seine avec son eau boueuse réveillaient le souvenir de paysages dont je ne savais pas qu'ils étaient encore en moi. Je me rappelais la vue que nous avions du haut de la montagne du Vieux Vieux Homme quand nous montions jusqu'à lui à travers la forêt. Je n'ai pas entendu le Fauconnier entrer. Quand il a passé son bras autour de moi, j'ai sursauté. « C'est l'heure », m'a-t-il dit. La bibliothèque était fermée, les escalators à l'arrêt. Nous avons traversé le grand hall désert jusqu'à la porte dérobée dans laquelle je l'avais si souvent vu disparaître. Il a pris son trousseau de clefs dans sa veste en jean. Il les a fait glisser une par une sur l'anneau de métal qui les retenait, jusqu'à celle du jardin. Je lui ai pris la clef pour ouvrir.

La forêt se tenait devant nous, gigantesque et opaque.

Nous avons marché sur un sentier, vers un lieu secret que lui seul connaissait. Nous nous sommes allongés dans le frais et le romarin. Je buvais son regard, ma tête ployait vers lui et quand il me pénétra, je crois que les livres ont ri aux éclats. Plus tard, dans la pénombre des sous-bois et le ronronnement de la ville que nous percevions à travers le sol, nous avons regardé le ciel à travers les filets. J'entendais Ana qui me lisait *Le Petit Prince* dans la chambre en pente sous les toits :

C'est là un bien grand mystère... Regardez le ciel. Demandez-vous : le mouton, oui ou non a-t-il mangé la fleur ? Et vous verrez comme tout change...

Alors je me suis mis à parler, parler comme je ne l'avais jamais fait depuis mes neuf ans, le jour de ma première promenade sur la plage avec Brad. Je lui ai expliqué que je m'étais toujours trompée sur tout, moi, le reste. J'étais comme lui. J'aimais les animaux, les oiseaux surtout parce qu'ils ne touchaient pas terre, comme les livres parfois. Corentin, un ami, nous prêterait un bout de son terrain pour construire une maison en pierres sèches avec des lauzes sur le toit. Il élèverait ses faucons ; je ferais du fromage que nous mangerions. Nous aurions des enfants, plein d'enfants, un figuier et une table en bois brut qu'il nous fabriquerait. Et puis d'autres choses encore. Je ne pouvais pas m'arrêter. Il a souri. Il m'a prise dans une autre position pour célébrer notre communion. Et dans une autre encore. Quand l'aube est venue, nous nous sommes endormis. À mon réveil, il n'était plus là. J'ai cru qu'il était parti faire ses valises. Je suis rentrée chez moi. Je l'ai attendu gare de Lyon, à l'heure où nous devions nous rejoindre. Mais il n'est jamais venu. Je n'ai jamais revu le Fauconnier. C'était son dernier jour de boulot. Il l'a fêté avec moi. Un salaud quoi ! »

Mellie se tut, les bras croisés.

— Je ne connais pas *Le Petit Prince*. Vous croyez qu'ils l'ont ici ? demanda Thomas Hamilton après un long silence.

Elle regarda autour d'elle comme si elle se rappelait où elle était.

— Je pense, répondit-elle. C'est un classique !

— Comme votre histoire, Mellie.

— Oui, vous avez raison, Thomas. Mais j'aime tant les livres. Je croyais que le Fauconnier aussi.

— Dans un lit, ce n'est pas nécessaire.

« Mais dans une forêt ? Dans une forêt... murmura Mellie avant de continuer d'une voix claire. Oh, bien sûr, Violaine et Constance ont dit la même chose que vous Thomas, quand j'ai fini par leur raconter mon aventure d'un soir. Violaine m'a photocopié la carte de Mademoiselle de Scudéry qu'elle a scotché en face de mon lit. Constance m'invita à un spectacle des Chippendales à Pigalle. Elles m'ont fait des reproches aussi. « Pourquoi pour ce type moche et qui mate U-Porn à longueur de repas ? Tout le monde le savait à la cantine. Je te promets qu'on ne mange pas la purée de la même façon quand on est à côté de lui », ricanait Constance. « Mais pourquoi pour lui ? Il ne sait même pas lire ! » renchérisait Violaine. « Pour le jardin, finis-je par avouer un soir au restaurant. Je croyais que le jardin était un morceau de paradis. Je voulais en faire partie. » Je ne sais plus ce qu'elles ont répondu. Mais elles décidèrent de ne plus faire allusion à cet idiot devant moi.

Je suis restée triste longtemps. Toutes mes photos de cette époque le montrent : je souris de l'extérieur. Mes yeux sont à l'envers de ma bouche. Mon histoire fit le tour de la bibliothèque. Je ne sais comment. Peut-être par ma collègue de l'accueil qui me trouvait si poétique et que je retrouvais souvent sa main tatouée de feuilles collée contre la vitre du jardin ? J'avais été un peu connue grâce au hashtag #ausecours#mademoiselleRichard#. Cette fois, je les fis rêver. Ils m'appelaient la fée des bois quand je les croisais dans les étages, à la recherche de la nacelle récalcitrante. Certains voulurent suivre mon exemple et s'y promener au clair de lune. Ils furent renvoyés. Le jardin n'aimait que les oiseaux.

Et les jours effacèrent le souvenir de l'amour.

Pour me sortir de la mélancolie qui succède au chagrin, Constance et Violaine m'invitèrent un week-end à la mer. Je sortais de Paris pour la première fois depuis un an et demi. Je n'étais toujours pas retournée voir Ana dans les montagnes. Nous parlions par Skype, son bébé dans ses bras ou au bout d'un sein. Elle lui avait donné un nom d'Indienne en souvenir de la Colonie Perdue et de la plage de Kitty Hawk. Elle admirait mes changements de coiffure, ma robe. « Tu es devenue si jolie, Mellie. — Toi aussi Ana, comme ta petite ! » Des banalités que j'expédiais une fois par semaine.

Je me souviens très bien de ce week-end. Il y a toujours des instants qui sont plus lumineux dans notre mémoire, comme dans n'importe quel livre. Peut-être quand vous serez parti demain, ne vous rappellerez-vous que de notre virée à Deauville ? Les champs verts du printemps, l'autoroute noire, les maisons vite dépassées, les collines avalées, les nuages à l'arrêt. Peut-être aurez-vous oublié

la mer devant la maison de Rosa, les Bois de Moryan Gray, le smiley et le visage de Brad ? Je ne sais pas. Pour moi, ce sont ces deux jours à la mer.

Pourtant, ils étaient très ordinaires.

Nous avons pris une chambre à trois dans un village un peu éloigné de la Côte, moins cher pour nous. Elle était au quatrième étage sous les toits. La salle de bain était minuscule, les toilettes coincées dans la soupente. Constance s'est cognée plusieurs fois contre le plafond trop bas. Au petit-déjeuner, il y avait de la compote et un croissant plein de beurre dans lequel Violaine étalait sa confiture de fraises.

Il faisait un gris de traîne. Le bleu progressait.

La plage était à moins de dix minutes. Nous nous sommes mises en maillot pour nous baigner dans une eau glacée, avant de renoncer. Le soleil a percé. Je sentais le chaud sur ma peau comme une couverture vaporeuse.

Nous avons mangé des sandwiches au jambon qui croustillaient à cause du sable. Je me suis endormie en écoutant les vagues. Violaine nous a parlé de son premier mari qui l'avait quittée pour avoir un enfant avec une autre. Elle a pleuré un peu.

Pour la consoler, nous sommes allées danser dans un bar branché qui clignotait de partout, les verres aussi. Tout le monde se draguait. C'était ridicule ou enivrant. J'ai choisi la gaieté pour la première fois depuis longtemps. Elle avait le visage d'un jeune homme avec une barbe de trois jours et un tee-shirt moulant. Il m'a embrassée derrière l'église – je ne voulais que là – avant de passer les mains sous ma robe – ce qu'il faisait très bien. Puis je l'ai planté là en regardant la nuit sans oiseaux. Il m'a traité d'allumeuse. Je lui ai dit qu'il avait raison, de loin, en courant. Allumeuse ? Quel joli mot quand il fait noir ! Nous sommes rentrées saoules sans nous faire contrôler. La police ne s'occupait que des migrants couchés dans les fossés, ombres grises qui repliaient leurs sacs de couchage dans la lumière des gyrophares.

Je me souviens du froid du matin, de l'odeur du goudron, de l'herbe lourde pleine de rosée. Je me souviens de Violaine qui tournait sous la lune devant notre voiture. Du rose qui perçait, du soleil qui se levait. Je me souviens d'avoir recommencé à respirer sur un parking.

Plus tard, dans la voiture qui nous ramenait, Violaine m'a parlé des Globes de Coronelli. « Nous pourrions nous organiser une soirée à trois. Je viens de retrouver dans une réserve, des livres sur la Marine au XVIIIe siècle. Je voudrais comparer les illustrations avec les bateaux représentés sur le Globe terrestre. Vous êtes partantes pour une soirée filles et flibustes ? — Mais je croyais qu'il représentait la terre. Pourquoi y a-t-il des navires ? — Mais voyons, Mellie, a répondu Violaine, que fais-tu des mers autour des continents ? Tu travailles

depuis plus d'un an à la Bibliothèque et tu n'as jamais eu la curiosité d'entrer dans leur salle, toi qui es la seule d'entre nous à avoir pénétré dans le jardin ? »

Le lendemain, Violaine m'emmenait les voir. Ils sont vraiment imposants, très grands. Tenez : j'ai une photo, Thomas. »

Mellie tendit son téléphone. Les globes terrestres et célestes semblaient si petits sur l'écran, comme des étoiles lointaines photographiées par un télescope. Thomas les fit tourner pour agrandir l'image. Il observait deux mappemondes : tons chauds pour la terre, un dégradé de bleus pour le ciel. « Je reviens », dit Mellie. Il fit un signe de tête, trop absorbé pour avoir entendu ce qu'elle disait.

Thomas Hamilton regardait les photos. Il les faisait défiler une à une sur le téléphone.

La mer. Des cabines en bois. Des planches. Deauville ! Un selfie de trois filles. Mellie souriait. Une tristesse diffuse se dégageait d'elle. Les yeux, les lèvres ? Il n'aurait su le dire.

Un gros plan de Violaine et de ses yeux gris. Elle ne ressemblait pas à ce qu'il avait imaginé. Il préférait les femmes moins grosses. « Question de standing ! » lui avait dit l'une de ses ex. Il ne savait plus laquelle.

Constance et Mellie. Comme elle avait changé ! Le début de leur amitié, au temps de la station de métro. Elle semblait indéfinie, sans apparence. Elle était bien plus jolie aujourd'hui.

Il remontait dans le temps.

Ana. Encore Ana. Toujours Ana. Devant un arbre foudroyé dans les montagnes. Au milieu de la rivière, les cheveux en pluie sur ses épaules. Elle était très belle, un corps musclé de surfeuse. Juste après leur retour ...

Les photos glissaient de plus en plus vite. En trouverait-il une d'elles quand elle avait neuf ans ? Il voulait revenir au début du récit, découvrir son visage au temps du smiley. Il leva les yeux. Elle revenait, les bras chargés de livres. D'un geste coupable, il reposa l'appareil, l'écran tourné contre la table. Elle le repoussa sans y prendre garde pour déposer les ouvrages devant lui.

Mellie se massait le bras, un peu essoufflée :

— Voilà, Thomas, vous verrez mieux de quoi il s'agit. J'ai emprunté des livres qui les montrent. Avec *Le Petit Prince* ! Mais emportez-le, celui-là. Vous n'aurez qu'à le laisser à l'accueil de l'hôtel. Je le récupérerai demain pour le rendre.

Il l'ouvrit, lut en silence les premières pages jusqu'à l'atterrissage forcé du narrateur dans le désert.

— Oui, tout à fait adapté pour un voyage en avion, plaisanta-t-il avant de reposer le livre devant lui.

Il en attrapa un autre, plus grand qu'il commença à feuilleter : *Les Globes de Coronelli*. Elle se leva, fit le tour de la table pour lui montrer un détail.

— Vous voyez, ici, voilà où nous sommes. On reconnaît la Côte, n'est-ce pas ? Tenez, je vais vous montrer autre chose.

Ses cheveux effleuraient sa joue. Elle lui prit l'ouvrage des mains. Elle le feuilletait. Elle s'arrêta, posa sa main sur une carte : « Vous partez en Californie ? Eh bien, à cette époque, elle est encore représentée comme une île. » Il se leva à demi, repoussa ses doigts. « Je ne vois pas », murmura-t-il. Elle continuait :

— Autre curiosité : l'Australie y figure sous son premier nom de Nouvelle Hollande parce que les cartes qui servirent à sa représentation, considérées comme les plus précises à cette époque-là, venaient de ce pays. Quant au Globe céleste, c'est une bizarrerie en son temps. La disposition inhabituelle des constellations, avec les figures de face au lieu des traditionnels profils, fait du contemplateur un visiteur extérieur alors que la terre est censée être au centre du dispositif dans le système de Ptolémée qui l'inspire.

Elle fit tourner les pages. Des figures étranges, Centaure, Persée et la tête de Méduse, la Lyre, le navire Argo et le Paon du Sud, défilaient devant leurs yeux. Les peintures étaient réalisées dans un camaïeu de bleus qui donnait à l'ensemble une apparence délicate comme de la porcelaine de Chine. Parfois, elle revenait en arrière, caressait le contour d'une étoile, repartait dans une danse que Thomas ne comprenait pas. Au bout d'un certain temps, il se contenta de l'écouter.

— Les deux mappemondes ont été offertes à Louis XIV en 1683 par le cardinal d'Estrée. Ces deux immenses sphères devaient glorifier l'image du Roi Soleil. L'une représente l'état du ciel à sa naissance ; l'autre, l'ensemble des connaissances géographiques et des histoires indigènes des trois continents : Asie, Afrique et Amériques des Européens. Mais le temps que Coronelli, leur auteur, les achève, elles étaient devenues inexactes. Ne trouvez-vous pas cette histoire surprenante ? Moi, si ! Mais moins que la suite. Les Globes ne

parvinrent à Marly, qu'en 1703, vingt ans après leur achèvement, où ils furent exposés jusqu'en 1714 dans des pavillons construits par Mansart. À cette date, on les renvoie à Paris pour y être stockés dans le Palais du Louvre en attendant d'être intégrés à la Bibliothèque Royale, l'actuelle...

— Bibliothèque Richelieu, compléta Thomas, trop heureux d'intervenir dans cet exposé ennuyeux

— Vous la connaissez ? demanda Mellie surprise.

Elle retourna s'asseoir en face de lui.

— Non, je ne vais pas dans les bibliothèques, encore moins quand je suis à Paris. Je préfère marcher : j'adore cette ville. Mais la prochaine fois peut-être...

— Eh bien comme cela, vous saurez tout avant d'y avoir mis les pieds ! Je continue : la salle est prête à les recevoir dès 1731. Pour la construire, les architectes ont pris en compte leur dimension tout à fait extraordinaire : quatre mètres de diamètre, plusieurs tonnes, mais ils resteront 'encaissés', selon les termes de l'époque, jusqu'en 1782 où ils sont enfin exposés au public. Une coursive a été construite à mi-hauteur pour les admirer. En 1901, par suite de travaux d'agrandissement de la salle de lecture, on les réemballe avant de les mettre à l'abri en 1914 à Versailles où l'on perd leurs traces jusqu'en 1970. Ils étaient oubliés dans un coin de l'Orangerie. Quand on les ouvre, ils sont recouverts d'une épaisse couche de poussière due à la décomposition des matériaux. Ni le ciel ni la terre ne se peuvent regarder fixement... aurait dit La Rochefoucauld. Et je peux encore vous raconter...

— Non, Mellie, ça ne m'intéresse pas !

— Vous avez tort ! C'est une histoire passionnante.

— Je ne suis pas là pour elle.

Il la regardait avec insistance.

— Vous voulez que je vous raconte quoi alors ? finit-elle par dire.

— Votre histoire.

Elle se taisait, indécise, les doigts dans ses cheveux. Ce geste le troublait sans qu'il sache pourquoi. Soudain il comprit : il l'avait vue le faire sur une des photos. Il lui appartenait à elle, enfant.

— Sans les Globes de Coronelli, je ne vous aurais jamais rencontré, Thomas.

Il éclata de rire.

— Expliquez-moi ça, Mellie.

Il referma le livre qui claqua entre eux.

— Je vous écoute.

« Je ne sais pas si vous vous souvenez de ce détail, mais j'avais changé de travail, reprit Mellie, les yeux rivés sur la représentation des deux mappemondes. J'étais désormais chargée de coordonner les transferts entre les bibliothèques. Le vieux monsieur du bureau de la restauration était responsable de mon embauche. Mademoiselle Richard avait décidé de ne pas renouveler mon CDD. Il l'avait appris en même temps que la ridicule conclusion de mon amourette pour le Fauconnier. Qui mieux que lui pouvait comprendre la douceur amère de l'obsession ? Il eut pitié de moi. J'avais des amies, une vie qui commençait à se construire, je m'étais épanouie depuis mes premiers jours ici. Me renvoyer dans cette période de chômage, sans recommandation – mademoiselle Richard y veillerait ! –, me condamnait à un retour dans ma province, qui, vu de Paris, ressemblait au pire des exils. Et puis, il m'aimait bien. Le soir, il me présentait les codex du Moyen-Âge. J'adorais apprendre avec lui à couper les mots, déchiffrer les lettres, voir réapparaître le visage des femmes de peinture qui souriaient un enfant dans les bras. Il y a tant de tendresse inattendue chez ces moines qui les ont peints. Elle me faisait penser à Brad qui me consolait sur la plage quand j'étais seule devant la maison bleue.

Sous son contrôle, j'acquis une compétence reconnue par ses collègues qui appréciaient de se décharger sur moi des questions du quotidien : bordereaux, commandes des emballages, recherches de fournisseurs. On m'appelait souvent dans l'atelier. Il finit par m'installer dans son bureau à côté de lui. Et quand François frappait timidement à la porte, je l'ignorais comme s'il ne s'était jamais rien passé entre nous... »

— Mais je croyais que vous et lui...

Qu'avait-elle dit ? Thomas semblait ne pas comprendre.

— Lui et moi ? reprit-elle avec neutralité.

Il se racla la gorge.

— Quand nous sommes revenus, après la promenade, je vous ai demandé si vous aviez été...

— Amants, Thomas ? Non ! Ce n'est pas le mot. Un peu trop proche peut-être... Une histoire sans importance !

Elle hocha les épaules.

— Alors vous mentez quand vous racontez ?

— Vous êtes jaloux ? répliqua-t-elle trop vite.

Il faillit se lever comme hier. Elle le sut à cette crispation qui le figeait malgré lui.

— Mon témoignage n'est pas une confession, Thomas, reprit-elle. Je préfère garder certains détails pour moi.

— Comme tout le monde, finit-il par dire après un long silence. Continuons, Mellie.

« La Smithonian Institution à Washington DC avait décidé d'organiser une exposition au Musée amérindien : *le XVII^e siècle, l'Europe et les Indiens d'Amérique*. Elle demandait que la France lui prête le Globe terrestre, reprit Mellie.

Mon vieux monsieur me chargea de superviser son installation là-bas. « Vous parlez anglais parfaitement puisque vous y avez habité enfant. Vous serez beaucoup plus compétente que moi ! — Et puis vous avez le manuscrit du *Chevalier au lion* à finir de restaurer, ajoutai-je en riant. — Oui, vous avez tout compris. Je suis un très vieil homme et si je m'absentais avant d'avoir vu reverdir l'arbre aux oiseaux, je ne suis pas certain de le voir une autre fois. »

Je lui baisai la main comme à une noble dame. Il en fut ému jusqu'aux larmes. Moi aussi ! Je revenais au pays de mon enfance. Une minute avant, je n'y pensais même pas ! Voilà comment par la grâce de Globes fabriqués il y a plusieurs siècles, je suis là devant vous aujourd'hui. Sans eux, je ne serais jamais revenu aux États-Unis et nous ne serions pas là, l'un devant l'autre aujourd'hui. N'est-ce pas une jolie coïncidence, Thomas ? »

— En effet ! Très bien arrangé, répondit-il.

Et soudain, il lui prit la main. Elle aurait dû s'en libérer. Mais elle n'en eut pas le temps ; il la lâcha presque aussi vite.

— Il y a toujours plusieurs façons de raconter, Mellie. Et je ne suis pas revenu ici aujourd'hui pour entendre des histoires de bureaux, de transferts, de formulaires ! Savez-vous ce que c'est d'être à la tête d'une start-up à succès, de créer des algorithmes ou des robots qui changent des évidences humaines ? Inutile de répondre. Personne n'y est préparé. Ma mère m'embrassait dans mon lit. J'ai joué aux petites voitures et je respirais mon doudou avant d'aller à l'école. Puis les études vous poussent, on a une idée qui est dans l'air du temps. Si on a de la chance, on gagne de l'argent, beaucoup d'argent. C'est mon cas. J'y suis doué. Mais je ne me mens pas à moi-même. Je ne sais pas ce que la réalité augmentée ou mes robots vont changer pour des millions de gens. Je n'ai même pas envie de faire semblant de penser que je pourrais. J'aimais le smiley d'hier, le voyage à la recherche des Indiens, la plage de Kitty Hawk, les cris dans la maison bleue, le jogging blanc entre les livres, et la fille à la main tatouée. Je les aimais parce qu'ils ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Alors, quand vous commencez à m'expliquer que les Globes de Coronelli sont logiques, je ne vous crois pas. Vous trichez !

— Vous écoutez trop bien, Thomas.

Mellie se leva. Elle prit les livres qu'elle empila avec méthode, les plus grands d'abord, *Le Petit Prince* au-dessus. Elle s'absorbait dans sa construction, la défaisait pour les organiser par couleurs cette fois. Quand l'édifice eut l'air de lui convenir, elle se courba pour les ramasser. Il fut plus rapide qu'elle.

— Où faut-il les remettre ? demanda-t-il.

Elle le précéda. Ils traversèrent plusieurs salles pleines d'étagères surchargées de livres, serrés les uns contre les autres. À mesure que les bruits s'atténuaient, Thomas retrouvait des sensations disparues. Son père aimait lire. Il l'emmenait tous les mercredis dans une médiathèque de quartier où une femme grimaçante les accueillait par ces mots : « Ni bonbon ni bruit. Pas de chaussures sur les fauteuils. Il faut remettre chaque livre à sa place. » Ses copains faisaient du skate dans le parc en face. Quand il avait eu l'âge de dire non, il les avait rejoints. Trop tard ! Pour séduire les filles, il s'était rabattu sur les études.

Elle désigna un chariot de retour. Il les déposa avec maladresse. La pile s'effondra. Il les ramassa, terrorisé, comme un enfant qui vient de faire une bêtise. Elle l'aida. Quand ils eurent fini de les ranger par ordre alphabétique, elle reprit *Le Petit Prince*, coincé entre les gros bouquins d'Art. Elle le feuilleta avant de le lui tendre, ouvert à la dernière page et pendant qu'il lisait, elle murmura :

Regardez le ciel. Demandez-vous : « le mouton a-t-il oui ou non mangé la rose ? » Et vous verrez comme tout change.

Puis elle éclata de rire :

— Cette phrase est si ridicule quand on n'a pas lu l'histoire. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Il faut connaître tout le livre pour comprendre à quels points les derniers mots sont tristes : *Tout change...*

Elle eut un mouvement douloureux comme un regret ancien, un chagrin qui se reformait malgré elle. Elle hésita avant de lui prendre le bras. Ils firent le chemin en sens inverse.

— Vous avez raison, Thomas. Il y a toujours plusieurs façons de raconter. Asseyez-vous.

« Le jour où j'ai vu les Globes de Coronelli pour la première fois, l'après-midi avait le parfum de l'été, se souvint Mellie avec ce sourire inattendu que Thomas Hamilton aimait tant voir apparaître sur son visage, nous déjeunions, Violaine et moi, au bord du jardin, assises sur le parapet. Je ne voulais pas redescendre dans la bibliothèque. Il faisait trop beau. Mais elle était intraitable. Elle ne me laisserait pas manger en paix. Pour aller jusqu'à l'aile ouest, nous sommes passées devant le jardin. Le vert semblait pleuvoir à travers la vitre comme dans un aquarium irisé de soleil. La salle de Coronelli est en face des ascenseurs. Après le jour trop clair, je crus entrer dans la nuit étoilée. Les Globes s'inclinaient sur un axe en métal. Ils semblaient flotter dans les airs.

Violaine me prit la main. Je ne sais combien de temps il nous a fallu pour en faire le tour. Il y avait tant à admirer ! Des pirogues, des baleines poursuivies par des barques pleines de marins, le harpon à la main. Des Indiens avec des coiffes de plumes en train de se manger entre eux sur la côte du Brésil, des fleurs et des perles pour désigner La Floride. Des visages de femmes si belles pour représenter les quatre points cardinaux. Et le dégradé de bleus du ciel. Mais vous avez vu ! Les photos valent mieux parfois que tous les discours.

Je revins tous les jours. Je m'asseyais devant eux pour rêver un peu. Rêver, cela ne m'était plus arrivé depuis que j'avais quitté la maison bleue, la mer devant les Bois de Moryan Gray. Je sentais parfois des phrases revenir, des histoires surgirent. J'arrivais presque... Puis tout s'évanouissait.

Je participais aux soirées *Filles et Flibustes* organisées par Violaine en espérant voir disparaître ce voile que je ressentais à nouveau de manière si douloureuse sur mon cerveau. Mais cela ne me servit à rien de parcourir la salle, un vieux livre dans une main pour donner un nom à chacun des navires, une bouteille de rhum dans l'autre. Je finissais saoul le plus souvent et Constance y mit fin, pour me protéger. « Mellie a parfois des réactions bizarres, Violaine. Son syndrome d'Eurydice la tourmente encore. Elle ne sait pas vivre et lire en même temps. »

Puis il fallut organiser le transfert des Globes. Je n'ai pour ainsi dire rien à raconter de cette période. Que des problèmes à régler ! Les formulaires des douanes, le transport, la sécurisation des conteneurs... Vous connaissez sans doute. Moi, j'étais perdue. Je ne dormais plus. Je résolvais chaque détail l'un après l'autre sans voir qu'il m'amenait inéluctablement vers le jour de mon départ.

Un matin, le vieux monsieur me remit mon billet d'avion. Je lus la date avec stupeur : je partais dans moins d'une semaine. Il fallait que je prévienne Constance et Violaine. Le bureau de Gallica était vide. « Constance est partie en vacances. Je croyais que tu étais au courant ? » me dit une de ses collègues qui passait par là. Je courus dans les étages. Violaine dépoussiérait un livre.

— Je pars vendredi prochain, Violaine.

— Je sais, Mellie. Je croyais que tu ne viendrais même pas me dire au revoir.

— Et Constance ? Où est Constance ?

— Partie ! Pour les vacances. Avec un vendeur de pizzas, cette fois ! Elle ne veut pas faire la cuisine. Constance m'a dit de te dire au revoir et que tu comprendrais : elle déteste les adieux. « Et, a-t-elle ajouté, tu lui rappelleras aussi qu'elle revient dans quinze jours. Je suis certaine que Mellie croit qu'elle part pour la vie. » J'ai fait semblant de rire. Mais Constance me connaissait si bien. J'allais revenir. Revenir... Ce mot n'existait pas dans mon vocabulaire et elle le savait. Alors elle me l'apprenait toujours à sa manière. Constance avait une volonté de douceur. Je vous l'ai déjà dit. Elle ne s'écartait jamais de ceux qu'elle aimait. Elle les contournait... »

La voix de Mellie se cassa. Elle s'arrêta.

— Je ne les ai jamais rappelées. Constance avait raison. Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça, Thomas.

Elle baissa la tête. Des murmures s'élevaient autour d'eux. Le jour s'en allait peu à peu. La bibliothèque allait bientôt fermer. Parfois une silhouette s'engouffrait dans la porte qui découvrait les arbres et le bleu de la nuit. Le vent faisait tinter les fils électriques. Mellie regardait par la fenêtre, toujours silencieuse.

— Vos amies, vous pouvez encore les retrouver, si vous le voulez, finit-il par dire pour tenter de l'apaiser. Vous pouvez toujours faire le chemin en sens inverse. Vous l'avez déjà fait deux fois de toute manière.

— Non, je ne peux pas. Pourquoi faire ? Je suis partie. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? Les téléphones existent, Skype. Nous ne sommes plus au temps où les lettres mettaient parfois des années avant de parvenir à leurs destinataires. Même moi, je sais cela. Je ne suis plus une enfant.

Elle avait attrapé sa mèche qu'elle enroulait.

— Elles seront contentes de vous voir, insista-t-il. C'est le propre des amies.

— Vous avez déjà essayé ?

— Je suis bien revenu, moi, aujourd'hui !

« Je pensais rentrer, Thomas, reprit Mellie, la voix vibrante. Vraiment ! Constance avait tort de s'inquiéter pour moi. Je ne partais que pour le travail. Je n'avais pas eu une minute pour imaginer autre chose. Alors j'ai ri quand Violaine m'a dit que je partais pour la vie...

— Quinze jours, Violaine ! Ce n'est pas si long sauf dans le pays d'Internet. Constance a raison. Je vais revenir. Je vous aime trop, et ma sœur vit ici.

Mais j'ai senti un vent étrange me parcourir. J'avais la voix qui tremblait quand j'ai repris :

— Violaine, j'ai une surprise pour toi. Je dois faire une dernière vérification avant que les caisses ne soient clouées, jeudi soir. Viens dans la salle des Globes. Ce sera merveilleux. Apporte une couverture et une lampe de poche.

— Pourquoi ?

— Tu verras bien.

Puis j'ai terminé les derniers préparatifs.

Le jeudi suivant, tout était en place. Mes valises, faites. J'étais passée chez le coiffeur. Soirée de fête ! En plus d'un plateau de makis, j'avais apporté mon enceinte Bluetooth, un gros oreiller et deux tournevis. Violaine était venue avec un livre usé qui sentait le cuir : *Amphitryon*. Molière était son auteur préféré et cette pièce, son livre de chevet. Je le voyais souvent sur sa table.

— Prends ta couverture, Violaine ! Nous allons entrer dans la Terre.

Je rampais sous le Globe terrestre jusqu'au Pôle Sud.

Un soir, un technicien m'avait montré une trappe carrée dissimulée dans un dessin d'iceberg qui permettait d'y pénétrer. « Venez avec moi si vous voulez. Je vais vérifier qu'aucun insecte ne dévore la structure en bois. — Vous êtes certain qu'il supportera notre poids ? — Bien sûr, on peut aller jusqu'à trente personnes. Coronelli était très fier de cette prouesse. » Je l'avais suivi, en notant bien l'emplacement de l'ouverture.

En moins de dix minutes, nous avons dévissé le panneau. Nous nous sommes glissées à l'intérieur. Violaine a installé la couverture, moi l'oreiller, les makis et deux verres de calva en plus de la musique : nous étions au paradis. Avec la lampe, nous nous sommes amusées à suivre le tracé des côtes, un personnage, une fleur, les perles autour de mots. L'Est était devenu l'Ouest. Je voyais le monde à l'envers.

— Tu crois que François le Large a fait comme nous la dernière nuit, ai-je demandé à Violaine.

— La dernière nuit ?

— La dernière nuit. Avant qu'ils ne déménagent les Globes de Marly...

Violaine n'a pas répondu. Elle s'était levée pour marcher à l'intérieur. Je la regardais s'éloigner. Elle posait sa main contre l'Asie translucide et la mer semblait verte.

Je ne vous ai jamais parlé de François le Large, Thomas, un homme dont on ne sait presque rien, excepté qu'il fût le gardien du pavillon qui abritait le Globe terrestre, à Marly. Sans lui, les textes écrits dans les Cartouches dispersés sur la surface de la Terre auraient disparu. Il recopia soigneusement ces témoignages exceptionnels sur le mode des vies des populations indigènes. Son comparse Robert Crosnier qui prenait soin du ciel, ne le fit pas. Je m'étais toujours demandé ce que cet homme avait pu ressentir le jour où les Globes de Coronelli ont quitté Marly. Cette nuit-là, je le compris.

Violaine, arrivée par surprise derrière moi, me mit la main sur les yeux. Je sursautai.

— Tu avais donc oublié que la terre est ronde ? On revient toujours au point d'origine dans une sphère. Mais tu pleures.

Elle regardait ses mains mouillées avec stupeur.

— Pourquoi, Mellie ?

— Je n'aime pas les départs. J'ai toujours été malade le jour du départ. Je crois que lui aussi.

— Lui ?

— François le Large. Je crois qu'il est venu ici, avec sa petite fille. En onze ans, il a dû y avoir une petite fille. Il y a toujours une petite fille dans les histoires. Il l'a prise sur son épaule. Dehors, il neigeait. Les hivers sont plus froids en 1714. Il neigeait. Vois-tu la neige, Violaine ? Elle est partout autour de nous. »

Mellie s'interrompt :

— La voyez-vous Thomas ?

Thomas la regarda. Son visage était blanc.

« Il est tard, si tard dans le parc à Marly, reprit Mellie d'une voix changée. Les routes sont longues, les arbres noircis par la pluie de l'hiver. Une odeur de feu traîne dans le ciel épais. François le Large marche le long des allées avec la fillette sur son dos. Ses pas crissent sur le sol gelé. Il se souvient de l'été, du vent qui soulève la terre, des feuilles dans la transparence du soleil. Il se souvient de toutes les saisons, de toutes les années, de toutes les journées. Il pensait qu'il n'y aurait pas de fin, que chaque soir aurait son lever de matin. Hier, il a compté pour la première fois : onze années qu'il fait le même chemin. Il bifurque entre deux haies. Le sentier disparaît sous le blanc. Il s'en fiche. Il connaît chaque trou, les bosses qui vont avec et le virage à droite. L'ombre grandit. Le pavillon de Mansart est devant lui. Il entre par la petite porte, celle des domestiques, sans vitres. Il fait sombre de l'autre côté. Il allume une chandelle. La flamme orange fait pétiller les prunelles de l'enfant qui sourit dans la lumière. Elle lui passe les bras autour du cou. Ils parcourent un corridor désert. Les pas résonnent dans le vide. La petite perd un sabot. Il s'accroupit pour le lui remettre. « Pourquoi sommes-nous là, papa ? J'ai froid. — Pour lui. » Il pousse une porte. Une construction torsadée emprisonne un ballon : la terre de Coronelli. La neige donne à la scène une couleur immatérielle comme un soleil blanc jeté sur le sol.

Quand il l'a vu la première fois, elle était en morceaux. Le blé chatouillait le ciel, l'air sentait le foin. Quinze chars à bœufs transportaient depuis Paris le Globe démonté. Quand le vent faisait claquer les toiles enroulées, on voyait la mer onduler, une pirogue pleine d'Indiens. Il a aidé. Il est resté.

Il s'avance pour en faire le tour. Parfois il lève la flamme qui découpe le noir. Une baleine bondit vers lui, une frégate s'enfuit. Il n'en a jamais vu. Il n'en reverra plus. Il recommence. Une fois encore. Et une autre encore. La bougie grésille. Elle fait une petite tache qui s'éclipse et revient. La fillette gémit. « Je veux rentrer, dit-elle. J'ai froid. » Il la pose, lui met son manteau trop grand sur les épaules. Il s'agenouille, ouvre la trappe en bas, cachée derrière le pôle, la pousse à l'intérieur. « Ici, il fait plus chaud. »

Depuis tout ce temps, il y a mis sa vie : des couvertures, une chaise, une table avec les cahiers dessus. Robert se moque de lui chaque fois qu'il le voit faire. Il recopie la terre pour passer le temps, les textes écrits partout dessus. Il les connaît par cœur. « Pourquoi, tu ne le fais pas toi aussi, Robert. » L'autre ne répond pas. Au bout d'un moment, François le Large a compris. Robert ne peut pas. Il ne sait pas. Il le rejoint parfois à l'intérieur pour boire un verre. « Tu crois qu'on ira un jour là-bas, François ? » Il lui montre un point. « Oui, Robert. Nous y sommes déjà ! »

Il a fait l'enfant ici avec sa femme, un soir d'été. Elle avait une robe en cotonnade fraîche, des coquelicots plantés dans ses cheveux. Elle sentait l'herbe coupée. Sa peau avait la douceur du matin. Il lui a demandé de marcher nue dans la mer qui sépare les Amériques et la France. Elle a ramassé le foulard qu'elle met dans ses cheveux avant de le lacer à la façon d'une Indienne autour de sa taille. Il l'a rattrapée avant de la prendre sauvagement contre un poteau de bois. Ils ont eu la petite. Sa femme ne vient plus ici. Elle est partie avec un autre. « Tu ne penses qu'à ton Globe », lui disait-elle. Elle lui a laissé Mélusine : « l'enfant de la terre qui n'existe pas. »

La fillette s'est endormie maintenant. Il ouvre les cahiers, lit, s'arrête. Il n'a plus beaucoup de temps. Sans bruit, il vide l'intérieur. L'enfant a le sommeil profond. Elle n'entendra rien. Demain, il la prendra dans ses bras. Quand les menuisiers viendront, ils ne seront plus là. La terre est vaste. La mer plus encore. Et le ciel ? Le ciel, il ne sait pas.

Il a laissé ses cahiers à Robert.

Il a écrit dessus, à la dernière ligne :

Recopié par François le Large, gardien de phrases. »

— C'est une très belle histoire, Mellie.

— Violaine a dit comme vous, Thomas. Puis elle a lu Molière. Nous nous sommes endormies, le livre posé entre nous avec son odeur sucrée de vieux cuir. Le globe craquait autour de nous. Le bois parlait. Nous avions l'impression d'être dans la cale d'un bateau en partance pour le nouveau continent. À quatre heures du matin, le réveil de mon portable a sonné. Nous nous sommes dépêchées de tout ramasser. Les déménageurs venaient bientôt. Nous nous sommes embrassées dans le hall de la bibliothèque. Je ne savais pas que je ne reviendrais pas. Je ne sais même plus si je l'ai regardée partir ou si j'ai vite fait demi-tour, trop absorbée par les derniers détails du transfert à organiser.

Voilà mes Globes de Coronelli ! Je n'en ai pas d'autres à vous offrir. Vous y penserez peut-être demain quand vous repartirez dans votre avion. Regardez la terre par le hublot et souvenez-vous du Petit Prince : demandez-vous si quelque chose a changé. Nous n'irons pas plus loin. Nous sommes les derniers. La bibliothèque ferme à treize heures le dimanche. »

Mellie désigna la salle vide. Un homme les attendait, la main sur la poignée de la porte d'entrée. Ils ramassèrent leurs affaires sans un mot. « Encore une minute, et je partais en vous laissant là-dedans, leur dit-il, mécontent. Chaque fois qu'il y a une rencontre organisée par cette foutue *Human book*, je dois rester jusqu'à la dernière minute. Mais qu'est-ce que vous pouvez bien avoir à vous dire tous ? »

En haut des escaliers, Mellie se retourna vers le gardien. « Ne fermez pas, dit-elle, j'ai laissé mon téléphone à l'intérieur. » Elle joignit les deux mains dans un geste de supplique enfantine qui lui arracha un sourire. Quand elle ressortit, elle l'embrassa sur la joue.

« Merci, je ne sais pas ce que j'aurais fait toute la journée si je ne l'avais pas récupéré. »

Elle rejoignit Thomas qui l'attendait un peu plus loin devant le phare.

— Tenez.

Elle lui tendit *Le Petit Prince*.

— Vous l'aviez oublié !

Il le prit :

— Je ne sais pas si j'aurai le temps de le lire, Mellie.

— On ne sait jamais ! Déposez-le à la réception demain matin. Je le récupérerai pour le rendre. Votre avion part à quelle heure ?

— Dès que j'aurai rencontré mon ingénieur.

Il ne précisa pas quand.

— Voulez-vous que je vous dépose à votre hôtel ? C'était vraiment chouette de discuter avec vous.

Il la suivit. Après toutes ces heures, enfermés dans la bibliothèque, marcher leur faisait du bien. Il avait plu. Les trottoirs étaient mouillés. Ni l'un ni l'autre n'auraient su dire quand. Ils ne parlaient pas, à l'écoute d'un chien, d'une moto, de la pluie qui finissait de s'égoutter des feuilles. Le soleil s'étirait mauve entre le gris qui s'effilochait.

Mellie avait garé sa voiture devant un mur recouvert par une fresque pleine de couleurs. Des lettres se transformaient en silhouettes d'enfant qui s'envolaient vers les fenêtres de l'immeuble. » Je crois qu'il s'agit un orphelinat, expliqua-t-elle. Je trouve ça moche : faire croire qu'il y a de l'art dans l'abandon de pauvres gosses ! On trouve toujours de la place ici. Ils se vengent en taguant les voitures. — Et vous, vous n'avez pas peur ? — Moi, les voitures ... Et puis la mienne est aussi cabossée qu'eux. Elle n'a plus rien à craindre. » Elle se mit à en faire le tour. « Venez voir ! » Un petit monstre s'accrochait au parechoc. Il tirait une langue mauve avec des pustules vertes.

— Je l'adore celui-là. Je vais le garder.

— Vous êtes déjà venue ici ?

— L'année dernière. Ils avaient graffé un très joli *fuck* à la bombe. J'ai dû la faire repeindre. C'est un peu délicat un dessin pareil quand on s'arrête devant la police. Mais un type du quartier m'a donné une astuce pour éviter d'être embêtée. Depuis, je dépose des paquets de bonbons sous les roues.

— Et comment la réunion s'est-elle passée l'année dernière ? insista Thomas.

Elle lui ouvrit la portière avant de pousser d'une main distraite les papiers et les gobelets Starbucks qui encombraient le siège.

— C'était différent. Très différent.

Elle se tourna vers lui :

— Je ne savais pas comment faire. J'avais peur. Je bafouillais. Il n'y en a pas un qui est resté aussi loin que vous.

Mellie rit avant de reprendre :

— J'étais nulle. C'est si artificiel ce genre de rencontre. Mais j'aime maintenant. Grâce à vous ! Je vous dépose au Hilton, j'imagine ?

Elle alluma la radio avant de démarrer.

— Qu'allez-vous faire cette après-midi ? demanda Mellie.

— Trier mes mails, travailler. J'ai pris beaucoup de retard.

— C'est vrai, j'ai trop parlé. Je ne suis pas prête pour faire mon pitch en cent-quatre-vingts secondes pour raconter mon livre,

— Non, ce n'est pas à cause de vous. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu un moment...

— Qui ne sert à rien, compléta-t-elle.

Thomas Hamilton se tourna vers elle.

— Que je n'avais pas eu un moment pour lire ! J'aimais ça, enfant. Je pouvais passer des heures avec un livre.

— Avez-vous encore un peu de temps à perdre, Thomas ? Voulez-vous que je vous fasse visiter la Côte ?

Il répondit oui.

Elle mit son clignotant de l'autre côté.

Quand ils se garèrent près du hangar à bateaux en fin de soirée, les fleurs se refermaient. « C'est la maison du vieux fou dont vous m'avez parlé, lui demanda Thomas. Il avait raison : la vue est magnifique ! — Vous pourriez l'acheter pour y entreposer vos robots quand ils ne servent pas, lui proposa Mellie. Je suis certaine qu'ils aimeront regarder la mer. — Pourquoi pas, Mellie ? répondit Thomas. » Il s'installa à ses côtés. Elle lui désigna tous les points où ils étaient allés : la réserve indienne, la plage aux baleines, la Marina où ils avaient pris un café au-dessus du port. Au loin, le ciel devenait mauve, un peu rose.

— Vous êtes un très bon guide, Mellie. Je crois que cette Côte n'a plus de secrets pour moi. Puis-je vous inviter à dîner pour vous remercier ? déclara-t-il. Et j'ai de quoi payer cette fois !

Elle se tourna vers lui.

— Je connais un très bon restaurant. Il est derrière cette colline, sur la plage de la Blue Lady. Certains disent qu'on peut y voir son fantôme qui erre entre les rochers. Elle s'est suicidée par amour. C'est bête.

— Le suicide ou l'amour, demanda Thomas en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Les deux, déclara-t-elle.

Le restaurant surplombait la mer. Il s'accrochait à la falaise bordée de pins par des poutres qui s'enfonçaient dans l'eau, ce qui donnait l'impression de voler sur les vagues. Il la remercia de lui avoir fait connaître l'endroit avant de lui demander les clefs de sa voiture. Elle avait trop bu pour conduire. Elle les lui tendit : « Si vous y tenez. » Quand il régla le rétroviseur, elle se glissa entre ses bras et l'embrassa. Elle ouvrit la bouche qu'il pénétra. Il cherchait la saveur des mots. Elle lui prit la main avant de relever son pull pour la mettre sur sa peau. Elle était chaude. Elle voulait sentir la sienne et commença à déboutonner le col de sa chemise. « Nous devrions aller à l'hôtel, Mellie. Ce serait plus confortable. — Mais nous n'entendrons plus les vagues ! » Elle se redressa, sortit. Il la regardait. Quand elle eut trop froid, elle revint. Ses yeux brillaient. Ils s'embrassèrent à nouveau. Ses lèvres avaient le goût du sel.

Ils repartirent. Les phares tordaient la montagne. Arbres, maisons. Un panneau. Des virages. Une barrière blanche. Les images se succédaient sans suite comme dans un très vieux film qui tremble à chaque mouvement de pellicule.

Dans la ville, il se perdit. Elle lui indiqua le chemin. Il se trompa encore. À un feu rouge, elle lui caressa la nuque.

Devant l'hôtel, elle récupéra ses clefs de voiture pour les tendre au portier. Dans l'ascenseur, il sourit quand elle mit la tête contre lui. « Comme ça, lui dit-elle, vous n'aurez qu'à me redonner *Le Petit Prince* lorsque je partirai demain. Ce sera plus simple pour nous deux. » Elle fit glisser sa bouche jusqu'à son oreille : Après.

Elle le quitta au petit matin sans faire de bruit.

3

Rosa Azul

Mellie était dans la brume. L'homme de la réception de l'hôtel était venu tambouriner à sa porte pour la réveiller. « Il est midi. Si vous n'êtes pas partie dans moins d'un quart d'heure, je vous facture une nuit de plus. » Elle s'était levée, le cœur en vrac avant de bondir sous la douche. Les cheveux encore humides, elle s'était arrêtée dans une station essence pour boire un café et acheter quatre paquets de bonbons. Elle paya en regardant les pubs sur l'écran derrière le caissier. Quand elle sortit, un gobelet à la main, le soleil l'éblouit. Dans sa tête, il faisait encore nuit.

Elle hésitait. Devait-elle se rendre à la réunion de la *Human Book* pour une demi-journée ? Elle n'était pas certaine d'en avoir envie. Elle ne se sentait pas l'énergie suffisante pour faire revivre son histoire avec un d'autre que Thomas. Le sujet était sec, elle le savait bien : comment une femme se transforme en bibliothèque. Et il fallait déployer toutes les ressources de son imagination pour passionner la personne qui s'asseyait en face d'elle. Elle avait envie de plage, pas d'étagères avec des livres. « Je ne veux pas être une bibliothèque, pensait-elle. Je n'ai plus envie de raconter mes souvenirs ni d'expliquer pourquoi je suis devenue un meuble. » Elle s'étira, finit par sourire.

La mer serait encore là demain !

La place de parking était vide. Elle se gara, sortit, déposa les bonbons sous les roues pour les petits monstres qui habitaient l'orphelinat. Le ciel se rayait de nuages. Elle leva la tête. Son avion devait être déjà loin. Elle se faufila dans le hall pour éviter de rencontrer Linda Kerr.

— J'ai cru que vous n'alliez jamais arriver, Mellie.

Elle écarta les mains, désolée. Linda continuait, glaciale :

— Quand on prend des engagements, on les tient. Vous avez supplié pour intégrer notre catalogue. Votre sujet n'est pas exactement dans notre ligne. Vous ne représentez pas une expérience humaine. J'ai eu pitié : nous sommes une organisation caritative après tout. J'aimerais que vous vous en souveniez à l'avenir.

— Il n'y en aura peut-être pas, bafouilla-t-elle par réflexe avant de s'enhardir. Qui êtes-vous pour savoir ce qui est humain, vous qui transformez les gens en livres ?

Si elle n'avait pas vu Thomas assis devant la table, Dieu sait ce qu'elle aurait ajouté. Depuis la veille, elle était à nouveau pleine des souvenirs de Constance et de Violaine qui lui avaient appris à riposter. Mais elle fut tellement surprise qu'elle oublia tout. Elle se dirigea vers lui d'un pas rapide. Il avait le dos tourné. Était-ce vraiment Thomas ou un autre qui lui ressemblait ? Elle ne put

s'empêcher de regarder sa nuque. Elle y vit les marques tremblées que ses ongles y avaient laissées.

Quand elle s'assit en face de lui, il dit simplement : « Vous avez oublié ceci dans la chambre. »

Et il poussa *Le Petit Prince* devant elle.

Mellie prit le livre. Elle l'ouvrait, le refermait. Elle le reposa.

— Vous l'avez lu ? finit-elle par dire.

— J'ai eu toute la matinée pour le faire. J'aime beaucoup l'histoire de la rose.

Il attrapa le livre, chercha un peu et commença à lire :

Cette fleur est bien compliquée.

— Vous venez faire quoi, Thomas ? l'interrompit-elle, un mauvais remake *Des feux de l'amour* ? Mais tout s'est passé entre adultes consentants. Je peux vous le signer. Je ne vous ferai aucun procès dans cinquante ans.

— Vous êtes partie !

— Ne me dites pas que vous ne l'avez jamais fait ? Vous seriez bien le seul homme que je connaisse qui ne s'offre pas un joli moment et qui s'évanouit avec la rosée du matin ! Pourquoi n'avez-vous pas pris votre avion Thomas ?

— J'espérais que vous alliez me raconter la fin de l'histoire, ce matin au petit-déjeuner.

— Et je suis partie avant...

Il étirait un sourire crispé.

— C'est bien ça, jeta-t-il en évitant de la regarder.

— Vous avez attendu toute la matinée pour cette raison ? reprit-elle.

— Oui, Mellie. Je ne m'en irai pas avant de la connaître.

— Vous vraiment êtes mon lecteur idéal ! Je vais continuer, juste pour vous.

Où en étions-nous ?

— Les Globes de Coronelli. Ils quittaient Paris...

Elle attrapa une mèche de ses cheveux qu'elle enroula autour de son doigt.

« Le voyage entre Paris et Washington s'est passé comme si je n'étais pas là. J'aurais dû être bouleversée. En réalité, je n'éprouvais rien, reprit Mellie, encore hésitante. J'étais épuisée par les jours passés à organiser le transfert du Globe de Coronelli. À mon arrivée, je me suis rendue directement au musée des *Native American*. Le conservateur m'attendait devant un bâtiment en forme de rocher érodé par le vent. « Notre musée est construit pour rappeler que la culture indienne est fondée sur l'harmonie entre la nature et l'homme », m'expliqua-t-il. Nous nous sommes promenés dans le jardin qui l'entourait. « Pour certaines tribus, les plantes sont les cheveux de la mère terre. Les cueillir pour se soigner est un rite sacré. Venez voir *les trois sœurs*. » Au milieu d'un champ de tabac, maïs, haricots et courge sortaient de terre.

— C'est très poétique, lui fis-je remarquer. J'adore cette façon de raconter la vie. Enfant, j'avais une véritable passion pour les Indiens. Nous habitons dans une ville entre les montagnes. Un jour, le nez du *Vieux Vieux Homme* que nous distinguons sur la plus haute falaise, est tombé après un orage. J'ai pleuré.

— Vous avez vécu ici ?

— J'y suis née.

Cette phrase était stupide ! Je ne suis pas Américaine et il le savait. Mais mon guide ne fit aucun commentaire.

Il me montra le Hall où devait être exposée la Terre de Coronelli, une vaste spirale qui s'ouvrait sur le ciel. La blancheur et le dépouillement du lieu contrastaient avec la nuit qui l'entourait à Paris. Puis il m'emmena visiter les salles presque vides. « Les Indiens aux États-Unis nous ont légué fort peu de choses. Le bois des totems et des pirogues ne résiste pas au temps. Sans écriture, pas de témoignage direct. Ce musée doit vous changer de la bibliothèque François Mitterrand. Nos livres sont des poteries, des amas de coquilles d'huîtres et le nom des routes, des villes ou des États qui sont les souvenirs de leur culture. Un travail délicat pour faire revivre le passé. — Et vous y arrivez ? — Qu'en pensez-vous, Mellie ? »

La caisse fut amenée à l'aide de grues si petites que je faillis rire. J'avais encore en tête la danse magnifique des chênes de la forêt de Bord transportés par hélicoptère au-dessus du jardin qui occupait le centre de la bibliothèque. Je le dis à mon interlocuteur qui connaissait ces images. Il me désigna le haut de l'escalier. Une caméra filmait l'arrivée du Globe. « Nous pourrions comparer, glissa-t-il à mon oreille. On nous accuse de massacrer la terre. Mais que penseront nos enfants en voyant vos arbres qui volent ? Mon pays n'a pas totalement oublié le savoir des Indiens. »

Les ouvriers commencèrent à déclouer les planches. Elles tombaient, l'une après l'autre, comme les lambeaux d'une écorce d'orange. La terre de Coronelli

apparaissait peu à peu. Un spectacle magique ! Un monde naissait sous nos yeux. Une côte, un nom de mer, une île. Nous étions comme les premiers explorateurs qui découvraient la ligne sombre d'un rivage inconnu. Quand tout fut fini, nous avons applaudi. Il était encore plus beau, ici, en plein jour. Le conservateur m'en fit la remarque : « Je l'avais vu à Paris, dit-il

— Mais c'est ici sa vraie place », ai-je complété. Il y avait tant de détails que je distinguais sous cette lumière comme si je ne l'avais jamais contemplé.

Au cours de la cérémonie qui suivit – discours, cocktail et le reste –, je me suis consacrée à mon travail. Mais plus tard, quand je me suis retrouvée au bord du Potomac, à me promener le long du grand fleuve qui passait devant mon hôtel, j'ai décidé de ne pas prendre mon avion pour rentrer. Je voulais revoir la maison bleue ! »

Mellie attrapa *Le Petit Prince* devant elle d'un geste impatient. Elle commença à le feuilleter, s'arrêta. Thomas la regardait.

— Avez-vous jamais éprouvé ce sentiment d'urgence ? reprit-elle. La certitude qu'il faut s'abandonner à son désir, étouffer toute volonté, toute raison. Partir vers un point fixe. Je ne suis pas religieuse. Il n'y a rien pour moi après cette vie et les discours des dieux me semblent des illusions fratricides. Mais, à cet instant, j'étais comme un pèlerin qui se rend sur un lieu sacré. Dans la seconde où je pris cette décision, j'oubliai ma vie passée. L'intermède en France est tombé dans le puits sans fond de ma mémoire et avec lui, Constance, Violaine et tout ce que je vous ai raconté hier.

— Mais moi, je m'en souviens, Mellie.

Elle s'écarta de la table.

— Vous vous souvenez ! Vous revenez ! Vous êtes un homme plein de ressources, Thomas. Voulez-vous me changer également ?

Elle se leva. « Je vais rendre le livre. Ou j'aurais une amende. Restez là. J'en ai pour une minute. » Elle s'éloigna sans lui laisser le temps de la suivre. Il prit son téléphone. Tout le monde le cherchait. Il avait dit qu'il rentrerait par l'avion de dix heures. Il allait devoir inventer une histoire pour calmer ses collaborateurs. Il n'aurait pas trop de mal.

Il venait d'avoir une très jolie professeure.

Mellie traversait la bibliothèque, troublée. Coronelli avait offert à Louis XIV un monde qui n'existait pas. N'était-ce pas ce qu'elle était en train de faire avec Thomas ? De jolies images sur un fond de vérité dont elle occultait les moments d'incertitudes, de chagrins entêtés. Dès qu'un chapitre la gênait, elle sautait des pages par crainte de pleurer.

Mais à Paris, dans la salle des Globes, à côté de la Terre, il y avait aussi la représentation du Ciel avec son dégradé de bleus devant lequel elle s'asseyait bien plus longtemps. Sans mots ni couleurs, il la fascinait. Ses visages de monstres grimaçants ou de déesses impassibles réveillaient des souvenirs qui la hantaient. Devait-elle les partager ? Elle n'aimait pas la pitié, encore moins la transparence ! Les bleus du ciel et de la mer ne sont jamais limpides. Est-ce pour cela que Robert Crosnier, le gardien du Globe Céleste à Marly, avait refusé de recopier le texte des cartouches ? Parce que certains spectacles doivent rester sans mot.

Elle reposa *Le Petit Prince* là où elle l'avait pris hier, entre les autres livres. Il fallait être plus habile. Il n'avait pas besoin de tout connaître. Elle détestait quand il intervenait dans son récit pour lui rappeler un détail oublié. Il était trop présent. Une nuit passée dans le même lit ne lui donnait aucun droit sur elle.

Quand elle revint dans le hall, elle l'observa de loin. Il lisait. Elle fut agacée comme s'il la trompait avec une autre.

Il interrompit sa lecture dès qu'elle s'assit en face de lui.

« Je garde un souvenir étrange de ce retour vers la maison bleue, reprit Mellie sans le regarder. Le nom des villes défilait : New York, Bridge Port, Rhode Island, Cape Cod. Des noms qui s'évanouissaient sitôt entraperçus, comme le titre des livres quand

je courais dans les étages de la grande bibliothèque. Les motels succédaient aux chaînes de restauration : Econo Lodge, Burger King, Motel 6, Five Guys, dans une suite hypnotique qui me donnait l'impression de dormir éveillée. Rien où s'accrocher. Aucune image, aucune sensation jusqu'à mon arrivée devant la mer...

Je me suis garée au bout d'une route, à l'orée du sable. La nuit sentait le sel et l'odeur blanche du soleil. J'entendais les vagues. J'ai baissé la vitre. À neuf ans, j'avais couru sur cette plage ; Brad m'avait rattrapée, emprisonnée dans ses bras, ramenée de force dans la maison bleue. Je n'étais plus la même. Était-ce cela que je venais chercher comme réponse ? Jouer au jeu des sept différences pour être certaine d'être libérée de la culpabilité d'avoir gâché mon enfance ?

J'ai loué une chambre dans un motel face à la station essence où Daniel nous attendait à la fin de notre fameuse Road Azúl. Elle était toujours là.

Pas Ana !

Le lendemain, je me suis réveillée de bonne heure. J'ai bu un café dans un 7-Eleven au coin d'une rue. J'ai suivi la route noire qui traversait les bois incandescents de Moryan Gray. L'automne touchait à sa fin. Au prochain coup de vent, les feuilles tomberaient.

La route bifurquait à travers les dunes. Des grappes d'herbes d'un vert usé s'accrochaient aux bords du chemin. La plage dessinait une courbe : la maison bleue était toujours là ! « Certaines choses ne peuvent pas changer », ai-je pensé en la voyant au loin avant que la porte s'ouvre. Deux garçons couraient sur le deck en bois. Ils descendaient l'escalier de la plage, un grand cerf-volant dans les bras du premier. Une femme les suivait, mince, blonde, élancée. Ce n'était pas Rosa ! J'ai fait demi-tour. C'était bien suffisant pour une première fois...

Avant de rentrer au motel, je me suis arrêtée de nouveau au 7-Eleven. J'ai acheté un cahier d'écolier avec un Pokemon dessus. J'ai commencé à écrire devant la télé allumée : Aujourd'hui, j'ai revu la maison de Rosa. J'ai rajouté : Sans Rosa. Le soleil pénétrait à flot dans la chambre noyée de lumière. Sur l'écran, le reflet du lit se superposait aux images comme Golo, dans les pages d'un livre que j'avais lu, il y a longtemps... »

— Golo, qui est-ce Mellie ? l'arrêta Thomas.

Elle le regarda, surprise.

— Un personnage de la lanterne magique de Proust. Vous ne le connaissez pas ?

— Je vous l'ai déjà dit hier. En dehors de vous, je n'ai pas le temps de lire. Des florilèges à la rigueur pour passer mes examens ou ne pas paraître trop bête dans les repas d'affaires ou les dîners mondains. Les femmes préfèrent les hommes cultivés... Je vous déçois, Mellie ?

— Je devrais l'être. Mais vous avez bien lu *Le Petit Prince* ce matin. Vous allez peut-être changer d'avis ? Je vous donnerai mon *Chevalier au lion* quand vous me quitterez, ajouta-t-elle. Avant la fin de mon histoire, vous vous passionnerez pour les livres, je vous le promets.

— J'aime les challenges impossibles, Mellie.

— Moi aussi ! répondit-elle en riant.

« Je ne suis pas retournée à la maison bleue pendant des semaines, expliqua Mellie, les doigts posés sur le rebord de la table. J'ai quitté ma chambre au motel pour un petit appartement dans un immeuble en brique rose qui donnait sur Main Street. J'avais vu une annonce dans une agence proche du restaurant mexicain où je mangeais une fois par semaine. Ce n'était plus la saison sur la Côte. Le prix était supportable. J'ai dit que je resterais pour un mois. Je voulais écrire un livre. « En américain ? m'a demandé la femme qui me faisait visiter le meublé. — Non. En français. Je suis Française. — Oh, je comprends mieux votre accent : on l'entend à peine... » J'avais un accent maintenant, comme maman qui n'avait jamais réussi à perdre le sien !

De temps à autre, je remplaçais Lili, l'employée du 7-Eleven. Par désœuvrement au début – mon roman n'avancait pas –, puis par manque d'argent. Un mois succédait à l'autre. Je regardais surprise les noms changer sur le calendrier de mon iPad.

Une fois par semaine, je parlais à Ana par Skype. J'inventais un mensonge : Rosa était partie en croisière. Elle reviendrait bientôt. Elle s'était installée en Grèce pour l'hiver. Rosa aimait tellement ce pays. « Tu te souviens le gros livre qu'elle m'avait donné à lire dans la maison bleue ? » Ana avait ri. Elle se rappelait avoir enfermé la Bible mythologique dans la valise sous le lit de leur chambre. « Tu faisais trop de cauchemars avec les sornettes de Rosa, Mellie. Je préférais lire *Le Petit Prince*. »

Le printemps arrivait. Tous les matins, j'allais nager. La mer était lisse, l'eau encore froide. J'enfilais ma combinaison. Je rangeais mes cheveux dans la capuche. Puis, je m'élançais sur le miroir bleu qui renversait le ciel. J'avais l'impression de voler. Assise sur la plage, je regardais l'horizon. « Il n'y a pas de fin à l'horizon, m'avait expliqué Brad. Parce que c'est une illusion. »

Un jour, j'ai pensé qu'une illusion, c'est merveilleux quand elle a le visage de la mer. Des enfants jouaient au loin avec un cerf-volant qui les tenait au-dessous de lui par son fil. Des fleurs jaunes et bleues pépiaient au creux des dunes. Des oiseaux nageaient dans le ciel. Le printemps se posait sur la plage.

Ce soir-là, j'ai appelé Ana pour lui dire que je ne reviendrai pas.

Au bout de six mois, j'étais officiellement devenue une sans-papiers. Le temps autorisé par le visa B2 qui doublait les quatre-vingt-dix jours commis d'office pour un séjour touristique était arrivé à terme. Je suis allée manger un burrito au Mexicain du coin pour célébrer la nouvelle. Sergio, le patron, était

un clandestin, mais ses tacos étaient si bons... Tout le monde l'aimait. Le maire y déjeunait chaque dimanche après la messe.

Puis je me suis rendue au 7-Eleven. J'ai acheté un nouveau cahier pour ce roman qui avançait à reculons. Quand j'ai payé, j'ai jeté un regard méfiant vers la caméra de télésurveillance. Mais aucune sirène n'a retenti. La police devait être occupée ailleurs. Lili m'a invitée à venir à un barbecue dans les bois de Moryan Gray. « Nous fêtons le printemps, m'a-t-elle dit en souriant. Nous partons à la chasse aux bourgeons. — Je ne connais pas cette fête. Pourtant, j'ai passé toute mon enfance dans ce pays. Mais dans les montagnes, le printemps arrive plus tard. C'est peut-être la raison. — Non, dit Lili, il s'agit d'une invention de Jayne. Les fêtes de Jayne sont si belles ... »

Mellie s'interrompit. Le soleil jetait un carré de lumière vive sur son visage.

— Je dois vous parler de Jayne, Thomas. Je suis ici pour elle. Mon histoire est la sienne et quand je raconte la fête merveilleuse, je crois la revoir. Vous aimez les florilèges. Voici mon plus beau morceau. Ne l'oubliez jamais.

— Je le promets, Mellie, dit-il, envahi par l'émotion qu'elle avait mise dans les derniers mots.

Il tendit la main pour lui caresser la joue, ses yeux jusqu'à son front dont il dégagea une mèche. Et ce geste suffit à lui rappeler leur nuit. Elle s'était glissée dans le lit, nue, en un tour de main. Il l'avait emprisonnée avec le drap pour se venger de ce plaisir qu'elle lui refusait et sa langue avait léché son corps à travers le tissu. Elle s'était laissée faire en souriant. « Frustrant, n'est-ce pas ? » avait-elle dit après de longues minutes. Il avait arraché le drap d'un coup sec. Debout, sur le lit, elle l'avait caressé – front, nez, ses lèvres avec lenteur, menton, cou, nuque – arrêtée par le premier bouton de sa chemise qu'elle avait commencé à défaire. Puis très vite – ceinture, pantalon, caleçon. Il l'avait prise sous lui, la bouche dans ses cheveux jusqu'à la pointe des seins tendus qu'elle présentait à ses lèvres. Elle avait gémi quand il les avait effleurés.

Lui aussi.

Il se pencha plus près pour l'écouter.

« Le jour de la Fête aux Bourgeons, murmura Mellie, Lili est venue me chercher de bonne heure. Les bois de Moryan Gray sentaient le printemps. Des fleurs jaillissaient au pied des troncs humides. Au loin, entre l'écorce tachetée des bouleaux, on devinait les vagues blanches. Jayne avait attaché le long du chemin des ballons gonflés à l'hélium, retenus par un fil de couleur. Ils flottaient sur la brise. Je savais où j'allais, dans la clairière où j'avais rencontré Brad, la première fois.

Chacun avait amené de quoi s'asseoir : couvertures, fauteuils gonflables, tabourets de camping. Des palettes en bois brut faisaient des tables. Des pots de peinture s'alignaient à leurs pieds. Certains s'étaient emparés de pinces et peignaient les planches rugueuses. Une petite fille, après avoir plongé ses mains dans le liquide épais, appliquait avec lenteur ses paumes dessus en retirant ou le pouce ou l'index.

Lili est venue me rejoindre avec une de ses amies.

— Jayne, je te présente Mellie.

— *Oh My God, Mellie, you are gorgeous.* Lili m'a tellement parlé de vous. Je vous vois tous les matins nager devant chez nous. Je m'appelle Jayne...

— Et vous habitez la maison bleue avec vos garçons, lui dis-je.

Elle avait un très beau sourire, des yeux comme l'été.

— Lili me dit que vous êtes française, continuait Jayne. J'adore le français. Mon père était fou de votre pays. Nous y allions tous les ans. J'ai même épousé un des vôtres. Je suis anglaise, mais j'habite aux États-Unis depuis quinze ans. Mes enfants sont nés ici. J'ai quatre garçons, vous savez...

— Je les vois souvent jouer au cerf-volant sur la plage. Le cerf-volant qui a la forme d'un nuage.

— Mes fils aiment ce cerf-volant. Rosa leur a fait jurer de le sortir tous les jours.

— Rosa ?

— La propriétaire de la maison. Elle nous l'a louée contre cette promesse. Elle était devenue trop grande pour elle toute seule. Un loyer étrange... Quand elle m'a donné la clef, elle a dit : « Vous, vous serez heureuse, ici. Vous ressemblez à la lune. » Je dis aux garçons qu'ils ne sont pas obligés de sortir le nuage. Rosa n'en saura rien. Elle habite loin de la mer maintenant.

— Vous savez où habite Rosa ?

— On dirait que vous la connaissez.

— Elle m'a accueillie chez elle quand j'avais neuf ans, moi et ma sœur. C'était la première fois que nous partions sans maman. Ce ne sont pas des choses qui s'oublient. Et la vie dans la maison bleue était si différente de chez

nous. Son mari m'a appris à faire des colliers de coquillage. Et qui était Don Quichotte, un chevalier de sable. Rosa...

Je la revoyais assise devant son bureau, un stylo pointé vers moi, le visage sombre dans le soleil, un autre dans le miroir de sa chambre pendant qu'elle passait un pinceau poudré sur son sourire du matin. Elle avait voulu me montrer quelque chose que je n'avais pas compris. Et j'en avais une telle nostalgie que j'étais revenue pour découvrir... Quoi ? Je l'ignorais.

— Elle a dû compter beaucoup pour vous, m'a dit Jayne, après m'avoir observée en silence.

Ses yeux transformaient la lumière qui tombait des arbres.

— Oui, je ne le savais pas jusqu'à maintenant. Mais elle a été très importante pour moi. Pouvez-vous me dire où elle est ?

Des rires. Des phrases évanescences. La voix perçante des enfants. Lili demandait de l'aide. Des hommes s'occupaient du feu. Jayne m'a donné l'adresse de Rosa. J'ai senti mon cœur battre très fort, et, pendant un instant, je n'ai entendu que lui. Elle m'a prise par le bras pour me présenter à d'autres. J'ai demandé une bière avant de faire la sieste sur un gros boudin jaune avec un smiley dessus.

Quand je me suis réveillée, le soleil se couchait. « C'est l'heure de la chasse aux bourgeons », a crié Jayne. Elle m'a tendu une grosse loupe et nous avons déambulé dans le bois. « Tu dois en adopter un, Mellie. ». Je me suis approchée d'un arbre qui regardait la mer. J'observais un point vert à travers la lentille. « Nous reviendrons le jour de l'été et tu verras comme il a changé, m'expliquait-elle. — Mais comment le retrouverai-je ? — Le bourgeon te reconnaîtra. » Je l'ai crue. Tout avait l'air si simple avec elle.

Le soir s'est levé. Les enfants couraient dans les bois en criant, le téléphone à la main.

— Que faites-vous ?

— Nous chassons les Pokemon. Il y en a plein ici.

Je me suis approché d'un petit garçon pour regarder l'écran par-dessus son épaule. Il jetait de grosses boules blanches et rouges sur un hamster avec une queue en forme d'éclair.

— Un Pikachu, m'informa-t-il distraitemment quand je lui demandais ce que c'était.

— Mais tu le vois où ?

— Entre les deux troncs, en face de nous.

Je ne discernais que les arbres et la nuit.

Les bourgeons s'étaient repliés. Des bougies ont été allumées au fond de pots à confiture. Il y avait de la musique partout, du rap, du jazz, de la techno. Beyoncé au milieu de Sinatra. La mer frappait au loin. « Je n'irai pas nager demain. » Le vent résonnait. Il allait grandir. Je connaissais les signes précurseurs des mouvements profonds de l'océan. Ana me les avait appris.

Jayne est venue me chercher pour danser. Elle était pâle, blonde et bleue comme la lune. J'ai accepté sa main. Les enfants nous ont rejointes. Ils riaient. « Nous dansons avec des Ratata », disaient-ils en montrant leurs téléphones à tous. Nous nous sommes regardées en écartant les bras dans un même geste d'ignorance.

Puis je ne sais plus. Jayne m'a dit qu'il fallait rentrer. Nous étions les dernières. »

Mellie s'arrêta avec un sourire qui changeait le reflet de ses yeux. Il devinait à son attitude tendue qu'elle espérait quelque chose de lui. Mais il se trompa de question :

— Je ne comprends pas ce que sont les Pokemon, comme Jayne cette nuit-là, risqua Thomas.

— Je suis là aussi pour les explications de texte, soupira-t-elle.

Elle eut ce geste des épaules qu'il avait appris à connaître, comme si elle cherchait à se débarrasser de quelque chose. Elle prit son téléphone pour lui montrer l'application.

— Pokemon Go est un jeu en réalité augmentée qui est la première réussite de mondialisation pour ce type de produit. Je suis étonnée qu'un homme comme que vous n'en ait jamais entendu parler ?

— Je n'ai pas d'enfants, Mellie. Et mes robots ne sont pas des jouets !

— Et alors ? Vous ne lisez pas les journaux ? Vous ne regardez pas la télévision ? Quand il est sorti, il a suscité un tel engouement que les joueurs ont causé l'arrêt d'autoroutes pour récupérer une de leurs bestioles virtuelles. Des jeunes ont fini dans la prison de la gendarmerie dont ils avaient escaladé les murs pour en capturer un. Plusieurs livres ne suffiraient pas à répertorier tous les faits divers, souvent très drôles à force de bêtises. Depuis Internet, nous aimons rire de tout. Peut-être y a-t-il un Pokemon ici pendant que nous parlons Thomas ?

Elle ouvrit l'application, leva le téléphone devant elle qu'elle faisait pivoter. « Oui, là-bas, près de la porte. Un Pikachu ! » Elle lui montra l'écran. Thomas observait une grosse boule jaune affublée d'une queue en forme d'éclair. Mellie fit glisser son doigt à plusieurs reprises sur une balle blanche et rouge qu'elle orientait vers lui. « *Got it !* Je l'ai. » Elle jubilait.

— Je manque un peu de pratique, s'excusa-t-elle. Voilà ce que voyaient les enfants de Jayne, ce soir-là, un monde qui n'existe pas. Comme les Globes de Coronelli, ajouta-t-elle d'une voix si basse que Thomas se pencha vers elle pour l'entendre.

— C'est absurde.

— Croyez-vous ? Vous m'écoutez bien moi ! Ce que je raconte n'a pas plus de réalité. Et si au lieu des Pokemon, on trouvait des livres autour de nous ? Quelle chance si nous pouvions les attraper grâce à un téléphone ! Qui choisiriez-vous en premier : un poème de Hugo ou un passage du Petit Prince ?

— La suite de l'histoire avec Jayne.

Et à la façon dont elle le regarda cette fois, il sut qu'il avait trouvé les bons mots.

« La Fête aux Bourgeons avait modifié de façon subtile la trajectoire de mon existence, remarqua Mellie. Désormais, je travaillais au Mexicain. Sergio, le patron, n'avait plus de serveuse. Elle était partie vivre au Texas avec un *redneck* de passage dont le plaisir coupable était de se goinfrer de fajitas avant de parcourir le désert à la recherche de clandestins. Elle avait écouté son histoire en riant. Le Texan n'avait eu de cesse que de conquérir cette femme qui savait si bien faire le guacamole, et de l'emmener avec lui. Au cours de la fête de Jayne, j'avais exécuté dans la clairière une salsa endiablée dont Sergio avait gardé un souvenir délicieux. Quand je lui ai proposé de la remplacer, il m'a demandé si je travaillais comme je dansais. J'ai répondu oui en tournant sur moi-même.

« Alors, je vous embauche. »

Tous les matins, avant de prendre mon service, je nageais. La mer se réchauffait. J'entrais dans l'eau devant le ponton où j'avais vu Daniel embrasser Ana pour la première fois. Après le ponton, il y avait la ligne changeante des bois de Moryan Gray, la station essence, la plage aux coquillages et le spot de surf que Daniel appelait Shark Waves sans savoir pourquoi puisque Brad m'avait expliqué qu'il n'y avait pas de requins sur cette côte. Quand je sortais de l'eau devant la maison bleue, les garçons m'attendaient assis sur la plage avec un mug plein de café chaud, le cerf-volant en forme de nuage posé à côté d'eux, ou plus haut dans le ciel les jours de vent. Jayne les accompagnait parfois.

La maison n'était plus celle de Rosa. Elle ressemblait à Jayne désormais.

Elle avait installé le salon au premier étage, dans l'ancien bureau de Rosa. » La plus belle vue, n'est-ce pas ? » Le ponton sur lequel il donnait était encombré d'épuisettes, cannes à pêche, seaux, pelles, râteaux, chaussures de toutes les tailles et toutes les couleurs. Des revues traînaient sur la table en osier devant le barbecue, toujours là, un peu plus rouillé.

La première fois où je l'ai suivie à l'intérieur, j'avais pris le temps de secouer le sable sur mes jambes comme Rosa me l'avait appris. Jayne m'avait regardée faire avant de me dire : « Tu sais ce n'est pas grave si tu en mets un peu à l'intérieur. Mes garçons passent leur journée à entrer et sortir. Ils ne font jamais attention. Nous habitons dans une maison de bord de mer. » Je lui ai souri avec détresse. Elle avait laissé la porte ouverte. Je m'étais assise sur un canapé rouge, recouvert de coussins moelleux. Jayne m'avait tendu un livre pour que je le lise à son dernier, lové contre moi à la manière du chat qu'il s'amusait à être, les joues barbouillées de feutre noir qui lui faisait des moustaches tremblantes. « Je l'ai trouvé dans une pièce en bas, un atelier un peu poussiéreux. Tu veux lui

lire ? Il l'adore. — C'est mon préféré », lui répondis-je en reconnaissant l'exemplaire *du Petit Prince* qu'Ana avait oublié de prendre lors de notre départ précipité.

Depuis je venais tous les jours. Nous allions souvent nous promener en silence sur la plage. La mer parlait pour nous. Quand nous rentrions, nous buvions un thé. Notre jeu était d'en essayer un nouveau chaque fois. » Quand il n'y en aura plus me disait-elle, serons-nous encore amies ? » Je la rassurais : « Nous n'aurons pas assez de jours pour les goûter tous et, si nous y arrivons, nous planterons du thé dans les Bois de Moryan Gray. Je sais que nous sommes capables d'en inventer mille variétés, lui répondais-je. Les plantes n'ont plus de secret pour moi depuis que j'ai élevé mes moutons. ».

Jayne avait choisi de vivre face à la mer ouverte. Elle détestait les golfes ou les anses. En semaine, Denis, son mari, travaillait dans la Baie, mot qui sonnait, dans sa bouche, toujours de travers. Elle désignait ainsi Boston où il enseignait l'histoire des Pilgrims à l'Université. Il revenait tous les vendredis soir par le ferry. J'essayais de les laisser tranquilles ces jours-là. Je ne nageais pas, ou je les évitais en m'arrêtant sur la plage des coquillages. De toute façon, depuis que Sergio avait intronisé les soirées à thèmes où je servais des Margaritas, déguisée en Mexicaine, un grand sombrero dans le dos, j'étais bien trop fatiguée pour voler dans l'eau chaque matin. Je savais combien ils s'aimaient. Elle se figeait à la minute où elle entendait sa voiture sur les graviers. Jamais je n'avais attendu quelqu'un avec un tel désir et je crois que ses yeux changeaient de couleur quand elle le regardait. Il l'embrassait sur les lèvres dès qu'il la retrouvait, avant que ses garçons ne se jettent sur lui.

Peu à peu, le temps de Rosa et de Brad disparaissait. Parfois un détail me le rappelait.

Un jour, je demandai en désignant le barbecue rouillé :

— Vous y faites fait encore du feu, Jayne ?

— Bien sûr. Nous adorons y faire griller des crevettes. Les soirs d'hiver, nous y allumons de grandes flambées pour nous réchauffer. Les enfants nous ramènent les morceaux de bois que la mer rejette. Le bois flotté a une odeur particulière, tu sais. J'adore ça. Un jour, ils ont trouvé un arbre entier avec les racines. Ils ne voulaient pas que leur père le découpe. Il a bien fallu ! On ne peut pas replanter un arbre déraciné.

J'ai détourné la tête, un peu gênée.

— Tu crois Jayne que je n'ai aucune chance de trouver un endroit où je puisse vivre ?

— Mellie, que tu es bizarre ! Je te parle d'un arbre. Les arbres ne peuvent pas se déplacer. Nous, nous pouvons choisir. Je suis Anglaise et mon mari

Français. Nous avons des enfants américains. Comment pourrais-je penser une telle chose ?

Le téléphone de Thomas vibra.

— Pouvons-nous faire une pause, Mellie ? Je dois répondre : Un appel urgent.

— Il n'est pas éteint comme hier ?

— Je ne peux pas deux jours de suite.

Thomas se leva pour aller dehors. Il lui fit un signe de loin avec un sourire pour se faire pardonner. Elle étendit les jambes, passa la main dans ses cheveux. Ils étaient secs. Elle espérait ne rien avoir oublié à l'hôtel. Elle était partie si vite.

Les fenêtres étaient ouvertes. Avec le soleil, les oiseaux chantaient. *Chacun ... un air différent, car je n'entendis jamais deux fois la même mélodie.* La voix de son vieux monsieur, qui lui chuchotait les paroles du *Chevalier au lion*, s'ajoutait à leur concert. Elle se tourna vers la salle. D'autres livres humains murmuraient. De temps à autre, l'un d'entre eux voltigeait entre les autres, un verre à la main, avant de venir se reposer sur le bord de la table, le visage tendu, à l'écoute d'un récit intérieur qu'il s'évertuait à transcrire. Les sons de la rue s'ajoutaient à leur voix dans une harmonie qu'elle n'avait jamais perçue avec cette acuité. Tout se mêlait, la silhouette de Thomas dans l'encadrement et ses souvenirs. Elle lui sourit quand il revint comme s'il avait toujours fait partie de sa vie.

« Jayne avait tant d'énergie, reprit Mellie dès qu'il se fut installé. Avec elle, pas une seconde pour ruminer le passé ! En plus des promenades sur la plage, nous sortions dans les cafés branchés ou des salles de sport à la mode. J'aimais faire imprimer mon visage sur un nuage de lait par un barbu tatoué qui pratiquait le *Latte Arte* avec des délicatesses de geisha tandis qu'elle buvait son *vanilla coffee*. Puis, après avoir sauté sur des trampolines, nous nous jetions revêtues de combinaison Velcro contre les murs où nous restions accrochées, mortes de rire. Au cours d'une de nos sorties, elle me montra que les Bois de Moryan Gray touchaient le port par un côté. Je ne le savais pas. Je notais toutes ces découvertes le soir dans mon cahier sur lequel j'avais écrit avec un stylo à quatre couleurs : *Ma carte du Tendre*.

Elle me fit découvrir au Safeway du coin l'Expresso Book Machine, une bibliothèque new age, coincée entre les paquets de cigarettes et les produits d'entretien, qui ressemblait à une photocopieuse. Une affiche placardée sur la vitre au-dessus vantait son catalogue sans limites. Pendant la saison touristique, les étrangers faisaient la queue pour y faire imprimer un roman dans leur langue. Après avoir choisi la couverture entre plusieurs versions, ils appuyaient sur un bouton. En moins de cinq minutes, l'ouvrage ressortait, relié et sentant bon le papier chaud comme du pain frais. Un téléchargement sur Kindle aurait pu suffire. Mais je comprenais le plaisir qu'il y a à avoir un livre dans sa main. N'avais-je pas observé mon vieux monsieur trembler de désir devant un manuscrit ancien ? Car, en dépit de mes progrès en anglais, je continuais à lire en français. Ma langue me tenait, maternelle jusqu'au bout.

Je revins souvent pour m'en procurer. Puis je les rangeais dans ma chambre sur les étagères qui couvraient les murs. Tous les matins, je me réveillais au milieu d'eux. Ils créaient autour de moi un fort intérieur qui me protégeait du présent sans que j'en aie conscience et je me surpris, plus d'une fois à fredonner les vers de Du Bellay quand je prenais une douche, ceux que j'avais chantés un jour avec mon Fauconnier :

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village...

Est-ce à cause de la saison, d'Ana dont l'absence devenait de plus en plus difficile à supporter, des livres en français qui m'empêchaient de me fondre dans le pays ? Je n'arrivais plus à être heureuse. Je le constatais à des détails. Mon café du matin durait trop longtemps. Je nageais en pensant aux requins. J'oubliais de finir ce que j'avais commencé et j'errais entre les tables du restaurant, le burrito à la main.

Sergio n'avait d'abord rien dit avant de me convoquer dans la cuisine. Il découpait un avocat.

- As-tu le mal du pays, Mellie ?
— Je vais bien, Sergio. Je suis un peu fatiguée, c'est tout.
— Avant la saison, ce n'est pas une bonne idée.
— La saison ?
— L'été.
— Ah oui...

Ma réponse l'inquiétait. Je le voyais à la façon dont il écrasait la pulpe pour la mélanger avec le jus de citron vert.

Comment pouvait-on oublier l'été ?

Depuis un mois déjà, toute la côte se préparait à l'arrivée massive des touristes. Les plages avaient été ratissées, des postes de surveillance pour les maîtres-nageurs construits et décorés par les écoles du coin.

— Prends ta semaine, avait ajouté Sergio, et réfléchis. Ma femme viendra aider. Il faut que tu choisisses.

- Choisir quoi ?
— Ton pays.

Il m'avait conseillé de rentrer à la maison. Je n'avais pas osé protester.

Comment avait-il compris ?

Tous les jours désormais, je pensais aux montagnes, à Paris. J'avais faim de baguettes croustillantes et de saucisson. Je relisais Maigret pour son sandwich jambon beurre et je pleurais devant l'ascenseur du *Père Noël est une ordure* parce que mon immeuble, rue de Bercy, en face de la bibliothèque, avait le même.

Je décidai d'aller voir Rosa... »

Mellie se tut. Elle hésitait. Devait-elle lui dire à cet instant qu'elle habitait cette maison bleue dont elle lui parlait depuis le début de leur rencontre ? L'ancien bureau de Rosa, là où Jayne avait mis son salon, était devenu sa chambre. Les tongs, les seaux, les crayons de couleur, la télévision et la PlayStation n'y étaient plus, mais un grand lit recouvert d'une couverture en patchwork. L'été dernier, elle avait fait changer les fenêtres rectangulaires pour un grand cercle de verre qui descendait jusqu'à l'ancien atelier de Daniel transformé en bibliothèque. Elle y avait laissé un tournevis sur la table basse en souvenir du temps où elle y fabriquait avec Brad des colliers de coquillages.

— Ce long intermède est-il destiné à faire durer le suspens, Mellie ? soupira Thomas.

— Quel suspens ?

— Rosa, répliqua-t-il interloqué. Le retour de Rosa. Il est annoncé depuis le début de notre rencontre. Je cite : toutes les histoires finissent par Rosa.

Elle serra les lèvres.

— Il n’y a pas de suspens ou de rebondissement à chaque fin d’épisode. Vous regardez trop les séries ! Et si ma vie est un roman, alors il faudra attendre. La lecture est un plaisir qui se mérite. Vous n’avez pas assez l’habitude, Thomas.

— Assez pour savoir que tu n’es pas un roman, Mellie. Ou alors un de ceux qu’on feuillète dans un lit.

— Facile !

Elle se contint. Elle aurait voulu revenir en arrière, cette nuit, quand elle était dans ses bras. Elle avait posé sa tête dans le creux de son épaule, à respirer sa peau nue sous sa joue, entendre son cœur battre – quelques secondes ou des minutes. Si simple : un instant suspendu dans le temps où elle s’était sentie en sécurité. Elle frissonna, attrapa une mèche qu’elle ramena derrière l’oreille avec un geste sage. » Après tout, que mon histoire soit vraie ou non, on s’en fout ! » pensa-t-elle tandis qu’un rire silencieux la secouait durement.

Elle s’éclaircit la voix.

« Rosa habitait dans les terres, à moins d'une heure de la mer, reprit Mellie, les yeux rivés sur la table. Je le savais depuis longtemps. Dès mon retour de la Fête aux Bourgeons, j'avais tapé sur mon clavier son nom avec l'adresse que Jayne m'avait donnée. Son site web était sorti en premier sur la page qui s'affichait sur l'ordinateur : *Rosa Azúl, Thérapie par les livres*. J'avais souri. Rosa ne changerait jamais. Les jours de fièvre, je consultais ses prescriptions : *Le Grand Meaulnes* pour accompagner la nostalgie et les regrets de mon enfance ; *Le Roman de Renart*, pour la truculence de Brad ; *Gargantua* et sa merveilleuse utopie de l'abbaye de Thélème qui me rappelaient les discussions enflammées des invités de la maison bleue.

Quand je suis arrivée chez elle, une banderole en papier argenté claquait sous le vent pour annoncer une journée porte ouverte. Je n'avais pas choisi le jour par hasard ! La réunion de son association me permettrait de me glisser chez elle sans me faire remarquer. J'ai pris une grande inspiration comme autrefois avant d'entrer dans son bureau. Des couvertures de livres accrochées au plafond décoraient son salon. Une estrade occupait le fond de la pièce. Je me suis assise. Rosa, le micro à la main, commentait un tableau Excel. Elle n'avait pas changé. Je la reconnaissais, trait pour trait, à l'exception d'un détail : son visage s'était figé, presque collé à l'ossature. La rigidité qui avait été la sienne semblait transparaître au grand jour.

L'assemblée était composée de retraités qui l'écoutaient. Leurs yeux brillaient d'une férocité contenue. Le discours de Rosa ne déclencha aucune réaction, pas même un applaudissement feutré. Un homme épais, la mèche rousse et vindicative, s'empara du micro. Il se mit à critiquer avec force les choix littéraires de Rosa, pas assez vendeurs selon lui, ce qui expliquait le déficit de leur association. Il fallait du changement : revenir vers les fondamentaux de la littérature américaine, ne plus citer les écrivains européens, encore moins les Français qui voilaient leurs femmes et mangeaient du lapin. « Pourquoi ne jamais citer Brad Hawk, l'un de nos plus grands écrivains ? Baudelaire, Victor Hugo ou ce Borges au nom d'Hispanique, ne valent rien contre un bon livre made in USA. » La thérapie par les livres avait dû être un succès. Car chacun s'exprima avec une vigueur éloquente. Un vote final condamna les orientations de Rosa qui fut renvoyée de son poste de Présidente sous les applaudissements de tous.

Ils partirent enfin.

Rosa, qui avait écouté les accusations des uns et des autres sans réagir, reprit vie devant la salle vide. Elle se leva. Elle repliait les chaises mécaniquement.

Jusqu'à moi.

— Je ne vous avais pas vue, mademoiselle. Je croyais que tout le monde était parti.

— Je ne m’attendais pas à ça, répondis-je.

— Ça ?

— Le règlement de compte ! Je venais pour la journée porte ouverte qui devait faire connaître les avantages de la thérapie par les livres. J’en ai besoin. Et puis, pour rencontrer des Américains qui parlent le français. J’ai le mal de ma langue.

— Bien pire que celui du pays, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Cela vous passera. Vous êtes jeune. Si vous restez ici assez longtemps, vous l’oublierez.

— Mais pas vous ! Vos adhérents ne vous l’ont pas pardonné. Vous aimez trop les auteurs étrangers.

— Moi, c’est ma vie, ma langue. Si vous saviez... Ils ont l’impression de me trahir. Une belle victoire, la trahison ! Personne n’en parle jamais, mais les traîtres sont des gens terriblement vivants, les seuls à vous connaître vraiment. Je vous souhaite d’en rencontrer plusieurs. Moi, j’en ai croisé plus qu’on ne peut espérer.

Elle s’est détournée. Elle a ouvert la fenêtre qui donnait sur un petit carré de boue à vif. La palissade qui la séparait des voisins laissait voir le bois brut entre des lambeaux de peinture sale. Un massif de fleurs fanées se terrait dans un coin. Je l’ai suivie dehors. Comment pouvait-elle vivre dans ce jardin sans horizon, elle qui avait tant aimé la mer ?

Alors j’ai dit :

— Je suis Mellie, Rosa. Je suis revenue.

Mellie s’écarta vivement de la table, les mains soudain posées devant elle comme si elle allait se lever. Ce geste suffit à lui rappeler où elle se trouvait.

— Voilà Thomas, mes retrouvailles avec Rosa : assez dramatique ?

— Triste me semble le mot exact.

— Vous avez raison. Je ne peux jamais penser à cette rencontre sans avoir envie de pleurer. Idiot, n’est-ce pas ? ? Je ne suis plus cette petite fille ! À moins qu’il y ait en nous des moments qui ne vieillissent jamais. En avez-vous un Thomas ?

Il mit longtemps avant de répondre. Il y en avait tant : des souvenirs d’enfance, des femmes, des robots, des promenades. Un vin clair au bord d’un fleuve. Comment choisir ?

— Nous, répondit-il. Je trouve que nous sommes un très beau moment pour un souvenir.

Il avança sa main vers son visage. Elle se rejeta en arrière.

— C'est gentil, mais inutile, Thomas. Nous nous ressemblons, vous savez. Nous existons sans avoir besoin d'un autre. Et puis, une nuit ne fait pas l'amour !

— Tu parles comme un homme

Elle ne répondit pas. On lui avait souvent reproché sa dureté, Ana en premier. « Ne pas avoir eu d'enfance ne doit pas t'empêcher de te laisser aimer, Mellie. Moi, je t'ai aimée. » Mais Ana n'était pas là. Ni Rosa ! Et lui, il disparaîtrait aussi, ou elle. Chacun de leur côté. Elle eut un mouvement triste qui la trahissait. Thomas le reconnut. Avant de s'endormir, elle avait eu le même avant de se tourner, loin de lui. Et il s'était retenu de la prendre dans les bras. Mais pas cette fois. Mellie regardait leurs doigts entrelacés comme si ce n'était pas les siens. Et puis, elle sentit quelque chose : le chaud, la tendresse. Elle ne savait pas qu'elle avait oublié ces deux mots depuis si longtemps.

Elle se dégagea, surprise, en même temps qu'elle reprenait.

« Après cette journée porte ouverte, j'ai revu Rosa plusieurs fois. J'aimerais dire que le temps l'avait adoucie ou que mes souvenirs d'enfance étaient faux, comme cela arrive si souvent. Mais elle n'avait pas changé. Rosa était une femme dure, jeta Mellie d'une voix tranchante. Jusqu'à sa mort, nos rapports ne furent jamais simples. Ni heureux. Elle avait su être charmante puisque Brad l'avait aimée, mais elle avait oublié comment on fait. L'Alzheimer des sentiments est une étrange maladie. Il efface les tendresses futiles du cœur. Respirer un café, écouter sans parler, donner un baiser ou caresser une joue. Sans toutes ces altérations, les mots deviennent si froids !

Le début de notre nouvelle relation avait été houleux. Rosa n'avait jamais aimé être prise en flagrant délit de tristesse et je crois qu'elle m'aurait jetée dehors si elle n'avait pas été si éprouvée par sa journée. Elle avait eu la présence d'esprit de dire en se tournant vers moi :

— Tiens donc, la petite Mellie.

Puis, au moment de me dire au revoir :

— Tu n'écris pas. Tu vois, j'avais raison.

Je n'avais rien répondu. Depuis longtemps déjà, je savais que je n'étais pas un écrivain. Cette remarque inutile me fit rire souvent quand je pensais à nos retrouvailles perfides.

Plusieurs fois par mois, j'allais chez elle. De temps à autre, Jayne m'accompagnait. Elle avait deviné que j'avais besoin d'elle. Je ne lui avais jamais parlé de mon passé, par pudeur ou par honte. Je n'étais pas certaine qu'elle comprendrait. Notre voyage à Ana et moi, mon initiation ratée dans la maison bleue, était mon secret. Je me sentais coupable. Sans ma ridicule vocation d'écrivain, nous n'aurions jamais quitté les États-Unis. Et puis, je n'arrivais toujours pas à parler de ce qui s'était passé avec Rat. Chaque fois que j'essayais, mon cœur s'emballait, j'avais envie de vomir. Rosa, qui m'interrogeait encore sur cette relation, avait renoncé quand elle me voyait dans cet état.

Les jours où Jayne était là, nous évitions d'évoquer nos souvenirs communs. Elle était si légère au milieu de nous deux. Elle commençait toujours par donner des nouvelles du cerf-volant en forme de nuage, l'étrange loyer de la maison bleue. Il résistait au vent, moins à ses garçons qui l'avaient oublié si souvent sur le sable ou dans le désordre de leurs chambres. Remplacer les fils de nylon, recoudre le tissu déchiré, le soir, dans sa cuisine, nous avait réunies, Jayne et moi, plus que n'importe quelle conversation.

Une fois pourtant, Rosa rompit notre silence complice.

Noël approchait. Elle était déprimée. Elle avait fermé sa page Facebook et supprimé son site web. Elle ne voulait plus entendre parler de sa thérapie par les livres qui avait permis « l'élection à sa place d'un faussaire qui martyrisait ses cheveux au jus de carotte. »

— Comment le sais-tu, Rosa ? demandai-je.

— J'ai couché avec lui, avant d'ajouter, tu ne me crois pas, Mellie ? Tu te tortilles comme quand tu étais une petite fille dans mon bureau face à la mer.

Jayne nous observait sans rien dire. Je lui ai souri un peu gênée.

— À cette époque-là, avais-tu des histoires dans ta tête, Mellie ? a repris Rosa. Je n'ai jamais su si tu te taisais par peur ou par manque d'imagination.

J'ai revu la mer blanche, le rideau qui flottait, Rosa sombre en contre-jour. Je sentais presque le bois, le sel, le sable.

— Oui, bien sûr. Tant d'histoires...

— Alors pourquoi ne disais-tu rien ?

— Tu n'aimes pas les histoires, Rosa. Tu n'aimes que la façon dont on les écrit. Et moi, je n'avais que des mots de petite fille.

— Tu as raison. Mais j'en ai tellement eu de ces histoires dont je me serais bien passée.

— Brad aussi ?

— Non, pas Brad. Lui, je l'ai vraiment aimé.

— Et le faux roux ?

— Une simple expérience. Je voulais savoir si ma voiture était assez grande à l'arrière pour faire l'amour. Il en est ressorti avec un lumbago qu'il ne m'a jamais pardonné ! En dépit du *Kamasutra* que je lui ai offert, un peu trop tard sans doute, avec le livre de cuisine *Cent recettes pour une boîte de sardines*. Voilà pourquoi il s'est vengé. Plutôt sordide, non...

— Drôle. Juste drôle. Brad aurait aimé.

— Le Brad de la plage bleue. L'autre est devenu si... clinique. Sans ses personnages, il ne serait jamais arrivé à rien. Mais ils étaient si incroyables.

— Pourquoi dis-tu cela Rosa ?

— Tu ne l'as jamais lu, Mellie ?

Elle secouait la tête comme aux temps lointains de mon enfance.

— Oh, Mellie ! Ce n'est pas possible.

Jayne nous a coupé la parole.

— Brad Hawk ? L'écrivain Brad Hawk, celui qui a eu le prix Nobel ! Vous le connaissez toutes les deux ?

Nous nous sommes regardées Rosa et moi. Nous avons oublié qu'elle était là ! Rosa s'est levée. « Brad a été un de mes amants. Mais c'est difficile de s'en vanter. Il mettait dans son lit tout ce qui passait près de lui. Voilà pourquoi je n'en parle jamais. Mellie s'en souvient parce que nous avons rompu pendant qu'elle était dans la maison bleue avec sa sœur. Viens avec moi, Jayne. Tu as toujours voulu visiter ma bibliothèque. Nous ramènerons quelques Brad pour

Mellie. » Puis elle l'a entraînée dans son garage, une pièce froide, remplie d'étagères métalliques qui débordaient d'ouvrages de toutes les tailles. Jayne l'a suivie. Elles sont revenues avec une valise pleine de livres :

— Mon cadeau de Noël, Mellie.

— Mais moi, je ne t'ai rien apporté Rosa...

— Tu me délivres d'un poids. La légèreté n'a pas de prix.

Au moment de partir, Jayne s'est tournée vers Rosa :

— Pourquoi ranges-tu ta bibliothèque par couleurs ? Je ne comprends pas. Comment peut-on classer des livres par la couleur des couvertures et s'y retrouver ?

— Mais Jayne, tu oublies que ce sont des prescriptions pour ma thérapie par les livres. Il ne faut pas se tromper de médicaments : les blancs sont pour la tête, les rouges pour le cœur, les verts pour la promenade, les jaunes pour l'étonnante douceur des livres d'enfance. Ma façon d'organiser mon pilulier ! Chacun a la sienne.

Dans la voiture, en rentrant, Jayne m'a demandé de lui raconter notre rencontre : » Je vois bien qu'il y a quelque chose d'ancien et de profond entre toi et Rosa, Mellie. Tu peux tout me dire : je suis ton amie. » Et, parce que c'était mon amie, je lui ai menti. J'avais besoin d'elle, sans les mauvais souvenirs ! Alors j'ai inventé une histoire, une histoire comme au temps de la maison bleue, lorsque j'étais une petite fille qui croyait au smiley. J'ai commencé par lui parler du Petit Prince et de sa phrase mystérieuse : *Quand on veut un mouton, c'est la preuve qu'on existe.*

— Mais moi, Jayne, je ne voulais pas un mouton. Je voulais écrire. Je me demande bien quoi ? À cet âge-là, que peut-on avoir dans la tête ? J'ai entendu parler de Rosa, de sa thérapie par les livres. Je ne sais plus trop où : peut-être sur un forum ? J'étais persuadée qu'elle m'apprendrait à le faire. Évidemment, c'était une bêtise ! Il n'y a pas de professeur d'écrivain. Mais j'étais une petite fille qui aimait l'école. C'était devenu une véritable obsession, à en tomber malade. Ana a convaincu Maman de nous laisser partir. Maman m'aurait accompagnée si elle n'avait pas eu tous ces soucis dans son travail. Mais elle ne pouvait pas s'absenter.

Quand elle m'a vue, Rosa a été très douce. Elle ne s'est jamais moquée de ma lubie de petite fille. Elle m'emmenait le matin dans son bureau pour écrire. Très vite, nous avons délaissé les cahiers pour jouer à des jeux de société. Je lisais des mangas en regardant la mer. Ana faisait du surf. Je me suis détendue.

Je n'ai pas connu mon père. Cette idée étrange, écrire je veux dire, devait être le symptôme de mon manque. Rosa l'a parfaitement compris et elle a colmaté par sa tendresse la brèche qui s'ouvrait en moi. Elle m'a remis d'aplomb et nous sommes rentrées chez nous. Quand nous nous sommes dit au revoir, elle m'a pris dans ses bras et elle m'a dit : « Aujourd'hui, ce n'était pas

l'heure. Car tu dois grandir encore et il en faut de la force aux petites filles pour le faire, mais je sais qu'un jour, si tu le désires encore, tu seras un écrivain.

— Et ? a demandé Jayne.

— Que veux-tu dire ?

— Veux-tu être écrivain ?

— Non Jayne. De toute façon, je ne sais pas ce que c'est.

— Quoi ?

— Un écrivain.

— Dommage, Mellie. C'est une très belle histoire. Si tu avais été ma fille, je t'aurais enfermée dans ta chambre jusqu'à ce que tu écrives.

— Tu n'as jamais puni tes garçons, ai-je répondu en riant. »

Mellie s'arrêta sur le mot. Elle le redit en regardant Thomas :

— Rat m'a punie une fois. Elle m'a laissée dans la voiture en plein soleil pendant qu'elle partait faire les courses. Je ne pouvais pas sortir : elle avait bloqué les portes. Il y avait un peu d'air qui passait à travers la vitre arrière. J'étouffais. J'ai collé mon nez contre le filet d'air comme un chien qui renifle.

Elle se pencha vers lui, effleura sa main de ses cheveux qui descendaient le long de son visage. Elle murmura :

— Jayne avait tort, Thomas. J'aime la vie bien plus que les livres. Tout ce temps perdu devant une page ou un écran au lieu d'aller nager et respirer le soleil. J'étais une petite fille oubliée dans un coin qui, pour survivre dans le noir, inventait des contes merveilleux. Mais dès que j'ai connu la puissance du soleil et l'odeur du vent, je les ai choisis.

Mellie se leva. Elle fit le tour de la table et elle l'embrassa sur les lèvres. Ils s'embrassèrent au milieu de la bibliothèque, des livres, du silence. Une tension de plomb était tombée dans le hall. Tout le monde les regardait. L'amoureuse aux choix multiples applaudit. La femme voilée fit tomber son foulard sur ses yeux. « Sortons », lui dit Thomas. Quand Mellie passa devant Linda Kerr, elle s'arrêta : « Je ne reviendrai pas. — Vous êtes toujours la bienvenue », répondit-elle.

Dehors, les rues scintillaient. L'air sentait la mer. Si Mellie avait su peindre une de ces miniatures que son vieux monsieur aimait tant, elle aurait posé sur le miroir du jour un lampadaire couvert d'étoiles multicolores. Avant de monter dans la voiture, Thomas en fit le tour. Il ramassa les quatre paquets de bonbons. » D'habitude, mon histoire est plus longue, remarqua Mellie d'une voix détachée. Ou je la commence plus tôt. Ils sont encore à l'école. Laisse les bonbons sur le muret. — Ils n'ont rien dessiné, Mellie. — Nous le ferons alors. »

Ils roulèrent en silence. La ville était printanière. Mellie ouvrit sa fenêtre. Le vent faisait voler ses cheveux devant les yeux. Elle les écartait sans réfléchir. « Veux-tu venir chez moi, Thomas ? C'est un peu loin. — Loin comment ? — Deux petites heures. » Ils traversèrent le centre, des banlieues qui s'espacèrent – avant de disparaître. L'autoroute se déroulait devant eux.

Thomas parla longtemps. De lui d'abord, de ce qu'il aimait. Des pays qu'il avait visités, de ses femmes, de ses doutes – il en avait ! Comme tout le monde... Elle écoutait. « Sommes-nous amoureux ? s'étonna-t-elle. — Avons-nous besoin de le savoir ? »

Ils s'arrêtèrent pour manger. Le restaurant était presque désert. Le soleil les réchauffait à travers la vitre. Thomas s'attardait sur les doigts de Mellie qu'il caressait.

— Jayne aimait les décorations de Noël, dit Mellie. Elle en achetait tout au long de l'année dans une boutique qui faisait le coin de Main Street et de Squanto drive, à trois blocs de chez moi. J'y pense à cause de cette boutique de l'autre côté de la rue, Thomas.

Il se retourna vers un magasin vide avec pour seule guirlande un panneau : *À vendre*. On devinait encore le mot Christmas au-dessus de la vitrine.

— Pas étonnant qu'il ait fait faillite. Qui achèterait des boules de neige en été – en dehors de Jayne, bien sûr ? dit-il comme s'il parlait d'une vieille amie.

— Oui, Jayne était ainsi. Dommage...

La serveuse les interrompit. Elle déposa les plats sur la table. Ils mangèrent en évoquant d'autres repas, des spécialités de pays rencontrés au cours de ses déplacements pour lui, des mets étranges qu'elle goûtait pour remplir un cahier de premières fois qu'elle collectionnait comme d'autres des timbres. » Et moi, lui dit-il, suis-je une première fois ? — Peut-être... répondit-elle, ma première fois de la bibliothèque ! » Elle souriait. Ils parlèrent encore. Mellie se souvenait de la recette de mousse au chocolat d'Ana, la meilleure de la terre. « Donne-la-moi. Que je la compare avec celle de ma mère ! » Elle refusa : « C'est un secret qui ne se partage qu'avec des gens très proches, Thomas. — Ne l'avons-nous pas été cette nuit ? — Il faut deux fois au moins », répondit-elle.

Ils repartirent.

— Est-ce loin, Mellie ? demanda-t-il en montant dans la voiture.

— Non, nous sommes presque arrivés. Bientôt, nous longerons la mer.

Le sable remplaça la terre. Elle arrêta la voiture.

— Connais-tu la couleur du vent ? dit-elle. Si tu veux, je peux te la montrer.

Ils descendirent. Mellie prit une piste entre les arbres. Les vagues mauves se devinaient entre les troncs veinés de noirs. Ils traversèrent un bois avant de s'enfoncer à travers les dunes.

— Couchons-nous.

Elle s'allongea face à lui.

Le silence les prit.

— Les grains changent de couleur quand ils tournent dans le soleil. Il faut être patient.

Ils restèrent longtemps à les regarder. Quand ils se relevèrent, ils en avaient partout. D'un baiser, Thomas fit tomber les particules dorées qui s'étaient accrochées aux cils de Mellie. Ils avaient le goût du sel et du soleil. Il descendit jusqu'à sa bouche.

Plus tard, dans le lit, ils dessinèrent une rose des sables qui pétillait contre leurs corps. Au réveil, ils secouèrent les draps. Une poussière scintillante tomba à leurs pieds.

Thomas découvrit la maison dans la lumière du matin. Mellie avait accroché aux murs des morceaux de bois flotté ramassés sur la plage après les avoir peints de toutes les couleurs. Des colliers de coquillages ou des vases pleins de sable, des poissons de métal trouvés dans une boutique sur le port s'y balançaient au hasard. Thomas voulait en acheter. Un parfum de mer mêlée d'herbes se mêlait à l'odeur âcre du café et du beurre qu'elle faisait fondre dans la poêle pour cuire des crêpes.

— Je t'y emmènerai. Si nous avons le temps, ajouta-t-elle.

Elle regardait le téléphone qu'il tenait dans la main. Les mails s'amoncelaient et les sms. Il le reposa sur la table à côté de sa tasse.

— Nous avons tout notre temps.

Après le petit-déjeuner, Mellie lui demanda s'il savait bricoler. Pendant qu'elle allait faire les courses, il s'enferma dans une pièce au sous-sol, pleine de livres et de coquillages. Il fallait réparer le volet roulant qui ne s'ouvrait plus. Il y passa une heure avec l'espoir de voir enfin cette mer qu'il entendait derrière. Ce matin, dans la chambre, elle n'avait pas voulu ouvrir les rideaux pour qu'il puisse la contempler. Ils étaient arrivés si tard hier. « Je n'aime pas être nue dans trop de lumière, Thomas », avait-elle énoncé, le drap remonté jusqu'à la taille. Il avait renoncé : elle portait si bien l'ombre. Mais son espoir fut déçu. Ce truc était impossible à décoincer. Il jeta le tournevis dans une boîte qui

traînait sur la bibliothèque. Il s'assit sur le canapé, attrapa un vieux bouquin écorné sur la table basse : une histoire de mort sur une plage. Elle éclata de rire quand elle le retrouva. Elle lui arracha le roman : « Tu n'as rien à craindre ici, en dehors de moi. » Elle l'entraîna dans l'escalier, le livre à la main. Elle se mit à déclamer le meurtre détaillé d'un homme par une sérial killeuse. Chaque fois qu'elle tournait une page, elle retirait un vêtement et arrachait la page. Ils se rendormirent dans la chambre.

Vers deux heures, ils allèrent manger sur le port dans un petit restaurant avec des nappes à carreaux. Ils s'installèrent sur la terrasse pour manger des crabes dans une sauce au gingembre. Thomas désigna un magasin :

— Encore des décorations de Noël. C'est une spécialité du coin ?

— Je n'ai jamais compris cette passion pour Noël. Moi, je le déteste. Je m'enferme à cette date-là et je pleure. Jour de deuil personnel ! Nous avons chacun les nôtres.

Mellie avait ce visage tendu qu'il avait appris à discerner au milieu de ses phrases. Elle le cacha presque aussi vite par un large sourire. Elle remplit leurs verres de vin.

— Raconte, demanda Thomas. Raconte-moi Jayne et Noël, ajouta-t-il sans la regarder. Je devine que les deux sont liés, n'est-ce pas ?

Thomas avait sauté sur le premier prétexte. Il avait envie de connaître ce qui s'était passé après la visite chez Rosa. Il ne savait pas comment le lui demander. Il aurait pu se taire : elle était si jolie devant la mer, avec ses yeux de forêt marine et ses cheveux qui flottaient comme des algues dans le courant de la brise. Mais il avait un sentiment d'inachevé quand il la contemplait. Avait-il pris goût à ces enluminures dont elle parlait avec tant de ferveur où les cheveux des femmes étaient tressés de lettres ?

— Raconte-moi, Mellie, insista-t-il devant son silence obstiné.

Elle hésita longtemps, comme si elle craignait que ses souvenirs ne viennent ellaidir le présent, avant de redire les mots prononcés hier devant des fleurs posées sur une table à côté du ketchup et de la moutarde.

« Jayne aimait les décorations de Noël, commença. Elle en achetait tout au long de l'année dans une boutique qui faisait le coin de Main Street et de Squanto drive, *Merry Christmas Forever*. La patronne, une authentique descendante des Pilgrims s'était prise d'amitié pour cette Anglaise mariée à un Français comme un de ses illustres ancêtres, Philippe de la Noye. Elle aimait lui égrener la liste de son illustre parentèle : Ulysse S. Grant, Franklin Delanoë Roosevelt ou Robert Redford. Jayne avait rapporté l'anecdote à Denis, son mari, qui envisageait d'écrire un article sur ce Philippe parce qu'il se sentait proche du personnage. Il était né à Lille comme lui. Chaque samedi, avant d'aller tous les deux la rencontrer, lui, pour consulter lettres et arbre généalogique, elle, pour dévaliser le magasin, ils venaient manger au restaurant où je travaillais. Jayne adorait le ceviche de Sergio et elle m'avait fait promettre de lui en faire un pour le repas de Noël. Je n'osais lui dire que la recette était gardée secrète et que personne n'avait le droit de rentrer dans la cuisine quand il le préparait, même pas sa femme.

À mesure que Denis avançait dans son projet, son attitude envers moi changeait. Il me parlait de plus en plus souvent comme si j'étais une immigrante de première génération : doucement et avec beaucoup d'application. Il employait le français avant de bifurquer sur l'anglais, langue qu'il utilisait avec sa famille. Dans les deux cas, il prononçait ses mots comme un orthophoniste face à un enfant rétif. J'imaginai que les Indiens avaient été traités de la même façon par les colons venus de la mer. Ce ralentissement de la conversation me plongeait dans un état de stupeur, semblable à celui que j'éprouvais quand Rosa m'interrogeait. J'écarquillais les yeux. Maman, qui détestait ce tic, me cinglait alors d'un : « arrête de faire l'autruche » qui me faisait instantanément fermer les yeux. Devant ma réaction, Denis ralentissait encore. Jayne en avait eu assez. Elle avait fini par lui dire, très en colère : « Cesse de lui parler de cette manière. Elle comprend les deux langues. Mellie est Française, mais elle a passé toute son enfance aux États-Unis. Elle y est presque née. »

Presque née... Les deux mots accolés m'avaient soudain rappelé la *Native American* que je croyais être avec mon amie Betsy, notre danse pour nous saluer tous les matins devant l'école primaire de Waynewood, avec les fesses, les bras, les hanches... Ce jour-là, j'ai tout abandonné. Je suis allée me promener sur la plage malgré le froid. Presque née... J'avais cru devenir écrivain ici. Tout était dans le presque... Rosa me l'aurait dit : « le détail change l'ensemble. Il faut être parcimonieux dans l'usage de l'adverbe. Le verbe doit se suffire à lui seul. »

Où était le rire de Brad ? J'ai eu froid. Les pieds d'abord, les mains, le nez, les oreilles.

Le jour de Noël, je suis restée au lit. Une angine. Trop de fièvre. Je n'ai jamais fait de ceviche à Jayne. L'occasion ne s'est jamais représentée... »

La pluie se mit à tomber. Ils attrapèrent assiettes et verres pour se réfugier dans la salle déserte à cette heure. Le patron leur indiqua d'un geste qu'ils pouvaient s'installer où ils voulaient. Elle l'entraîna dans un coin, à l'opposé des grandes baies vitrées, sous un crâne de pirate qui fredonnait la musique du film de Disney dès qu'ils faisaient un mouvement. Thomas proposa de se déplacer près de la porte. Elle refusa. « Comme ça, je suis certaine que tu ne bougeras pas. Je déteste qu'on se trémousse quand je raconte. Voilà ta punition pour ne pas savoir profiter de moi seule, sans mes histoires ! »

« Dès que je fus remise, reprit Mellie, son verre à la main, je me suis précipitée chez Jayne pour me faire pardonner. Mais impossible de lui parler sans qu'elle s'énerve.

— Qu'as-tu Jayne ? J'étais vraiment malade. Si tu ne me crois pas, demande à Lili. Ce n'était pas un prétexte pour ne pas te faire du ceviche.

Jayne est sortie de la pièce sans me répondre. Je l'ai entendue monter l'escalier. J'attendais, perchée sur un tabouret en balançant mes pieds comme si j'avais dix ans. Cette scène avait le goût de mon enfance. J'aurais dû être sur mes gardes ! Jayne est revenue, des papiers dans la main.

— Pourrais-tu les donner à Rosa, Mellie ? Je voudrais avoir son avis.

— Tu as écrit un livre ?

— Non, il s'agit de l'article de Denis sur son Français.

— Mais pourquoi ne lui donnes-tu pas toi-même ?

— Tu la connais mieux que moi. Elle ne refusera pas de le lire si cela vient de toi.

Je l'ai pris en silence.

— Qu'est-ce qui ne va pas Jayne ? On dirait que tu me remets les documents de Wikileaks.

— Je ne sais pas si Denis serait d'accord.

— Voyons, Jayne ! La vie de ce Français n'intéresse personne, crois-moi. Et Rosa est la femme la plus discrète que je connaisse. Que crains-tu ? Depuis quand un livre ou un article ont-ils changé la face du monde ?

J'ai levé la tête. Jayne pleurait, une larme dure qui ne coulait pas, obstinément coincée au creux de ses yeux bleus.

— Que se passe-t-il Jayne ?

— Nous allons habiter en France dès cet été. Denis a changé de domaine de recherche. Il veut étudier l'immigration française et anglaise au cours de la période Pilgrims. Toutes les archives sont là-bas...

— Mais tes garçons ? Ils ne connaissent que ce pays !

— Oh Mellie, tu sais bien, toi mieux que personne, que nous n'avons pas besoin de pays...

J'ai croisé les bras.

Pas Jayne. Pas elle ! Elle ne pouvait pas partir. Elle m'avait appris tant de choses que j'ignorais : les enfants, la douceur, l'énergie d'une famille, son désordre, le tourbillon. Pas Jayne ! Qui m'attendrait avec un cerf-volant en forme de nuage sur le bord d'une plage ?

— Quand, Jayne ?

— À la fin de l'année scolaire.

— Tu pourrais te passer du père...

— Non, Mellie. Je n’ai pas eu des enfants pour ça.

— Et tu l’aimes par-dessus le marché !

J’ai broyé l’article. Trop tard ! Des mots peuvent changer le monde. Rat avait raison quand elle disait qu’il fallait les craindre.

— Pourquoi est-ce important d’avoir la relecture de Rosa, Jayne, puisque la décision est prise ? Tu crois que ce sera plus facile si je suis convaincue que ton mari est un génie. J’aime les livres, mais pas à ce point-là ! Fais-le toi-même. Je connais Rosa. Elle déteste les histoires qui n’ont pas de style. Comme moi.

J’étais en colère. J’ai failli m’en aller. J’avais l’expérience des départs. Je savais que je ne tenterais rien pour la revoir : ni téléphone, ni skype, ni mms, ni sms, ni tweet, ni nouvelles sur Facebook ou photos sur Instagram. Je le faisais déjà avec Constance, Violaine, avec ma propre sœur. Mais elle, elle était encore là. Elle m’avait appris le bonheur. J’ai fait le tour de la table pour la prendre dans mes bras... »

Le crâne de pirate ricanait. Thomas avait bougé. » Perdu ! » dit Mellie. Elle se leva aussitôt. « Je vais payer. C’est un copain. »

Il l’attendit dehors.

Le vent zébrait la mer.

— Allons acheter nos poissons, Thomas. À moins que tu ne préfères rentrer ?

Il fit non de la main. Mellie l’entraîna vers une boutique au bout d’un quai : un faux abri de marins recouvert de planches brutes que la pluie avait grisées. Une odeur forte de plastique neuf et de colle se superposa à l’amertume des algues accrochées au ponton. Ils traversèrent une salle pleine de bottes en caoutchouc, de harpons de pacotille, de parkas aux couleurs vives. Les poissons étaient posés dans un coin, par terre. Elle s’accroupit. « Ces trois-là sont jolis. Prends-les. Si tu changes d’avis avant de repartir, je les garderai. »

Sur le chemin du retour, elle lui proposa de s’arrêter sur une plage. « Celle d’hier, demanda-t-il ? — Non, une autre. »

Elle posa son manteau sur le sable. Il s’allongea à côté. Ils étaient si proches qu’ils partageaient leur respiration.

« Jayne a déménagé six mois plus tard, compta Mellie sur ses doigts repliés un à un. Entretemps, il y a eu d'autres soirées. Des promenades, des confidences. Nous avons fait voler le cerf-volant, mangé des crabes, bu de la bière. Quand je nageais, Jayne m'accompagnait désormais. « Il n'y a pas de requins, te dis-je. Ce sont des histoires pour enfants. Les courants sont bien plus dangereux sur cette côte. C'est pourquoi ils embauchent des maîtres-nageurs. As-tu vu des chasseurs de squala sur le bord des plages ? »

Et puis l'été est venu.

Je suis allée voir Jayne pour la dernière fois. La maison était pleine de cartons. Jayne ne voulait rien jeter. Elle emporterait tout de l'autre côté de l'Océan. Elle voulait que je parle aux garçons. « Ils ne sortent plus. Ils sont trop calmes, Mellie. Ils t'écouteront peut-être si tu leur expliques que ce n'est pas la fin du monde. »

L'aîné était recroquevillé sur son lit avec son lapin sur les genoux.

— N'aie pas peur des départs, ai-je dit doucement. Tu y arriveras. Les Français sont gentils. Je l'ai bien fait, moi. Et puis, tu pourras revenir. Regarde, je vis ici désormais.

Il caressait son lapin. Il a levé ses yeux. Il a ceux de Jayne.

— Tu le garderas, Mellie ? Il est habitué à entendre la mer. Maman m'a dit que nous habiterions Lille. Je croyais que c'était une vraie île, au milieu de la mer. J'ai regardé sur la carte. Il s'agit d'une ville.

— Une très jolie ville, tu verras. Tu es jeune. Tu t'habitueras.

— Est-ce que tu veux dire que je ne peux pas avoir du chagrin ?

Je l'ai pris dans mes bras. Il pleurait. Les garçons ne doivent pas pleurer... Ils tirent à la carabine sur les écureuils. Ils sautent à moitié nus dans de l'eau gelée. Ils font mille pompes en chantant à tue-tête. Mais je sais bien que c'est faux.

— Je n'ai pas peur pour toi, ai-je repris. Ta mère emmène ce pays avec elle. Il ne la quittera jamais. Tu as de la chance. Quand vous aurez du chagrin, regardez-la. Je donnerai tellement pour être à ta place.

J'ai pris sa boule de poils et nous avons couru sur la plage. Ses frères jouaient à construire un château de sable. Ils nous ont suivis jusqu'aux bois de Moryan Gray. Sur le chemin blanc qui va à la clairière où nous nous sommes tous rencontrés le jour de la Chasse aux Bourgeons, nous avons ralenti. Nous avons marché en silence. La clairière était baignée de lumière verte. Ils ont caressé le lapin sans un mot.

Je l'ai posé dans l'herbe.

Pendant longtemps, je me suis promenée sur la plage qui borde les Bois de Moryan Gray. Je regardais les voiles de kite au loin en pensant à Ana, Daniel se couchait sur son surf, Jayne marchait à mes côtés. Elle se penchait vers moi et nos cheveux se mêlaient.

— Je ne veux pas rentrer en France, disait Jayne. Je veux rester ici. Je crois qu'on sait toujours où nous sommes heureux. Je veux que mes enfants grandissent au pays du nuage. Quand nous serons partis, promets-moi que tu sortiras leur cerf-volant, sauf les jours de grands vents. Notre nuage est fragile comme le bonheur !

— Pourquoi pars-tu Jayne ? Parle à Denis.

— Il a déjà donné sa démission. Il pense que nos enfants doivent se réveiller. « La vie n'est pas la mer. Ils ne savent plus qu'elle. Un jour, ils devront aller voir ailleurs, me dit-il, et si nous ne leur avons jamais appris à partir, alors ils seront démunis. Les enfants doivent savoir qu'ils ont en eux une force qui ne s'éteint pas avec un paysage. » Crois-tu que ce soit vrai, Mellie ?

Je l'entends encore.

Et je n'ai toujours pas la réponse. »

Mellie se releva. Un froid humide s'était posé sur le sable avec la nuit qui se levait. Ils rentrèrent en silence. Avant de sortir de la voiture, elle attrapa sur le siège arrière les poissons de métal achetés plus tôt. Elle les suspendit à des branches de bois flotté dans son salon. Il la regarda faire.

Quand ils allèrent se coucher, il les décrocha pour les emmener avec lui dans la chambre. » Ils sont à moi, dit-il. Comme toi. »

Le lendemain, Thomas se réveilla de bonne heure. Mellie dormait en boule de l'autre côté du lit. Il se leva sans faire de bruit. Il devait répondre à ses mails. Il alluma l'ordinateur. Plus de cent notifications en moins d'une journée ! Qu'avaient donc tous ses collaborateurs avec cette manie d'écrire ?

Il abandonna après son troisième café. Dehors, le jour se levait. Il ferait beau. Des ombres roses jouaient sur le sable. Il sortit se promener.

Quand il rentra, il trouva Mellie dans la cuisine devant son ordinateur, un jus d'orange posé devant elle. Elle l'embrassa sur la joue. Il l'attrapa par le bras :

— Où sommes-nous Mellie ?

— Chez moi.

— Et encore ?

Elle se dégagea. Il la rejoignit dans le salon. Il ouvrit la baie vitrée qui donnait sur la mer, marcha jusqu'à la porte du jardin avant de se retourner :

— Nous sommes dans la maison bleue, Mellie. C'est ça ?

— Je me demandais combien de temps tu mettrais avant de t'en rendre compte, Thomas, dit-elle en s'avançant.

— Nous sommes toujours rentrés de nuit, Mellie. Je n'avais jamais vu la maison en pleine lumière. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je ne savais comment tu réagirais. Ce matin, j'ai espéré que tu ne t'en apercevrais pas. La couleur a passé. Je ne l'ai jamais fait repeindre.

— Elle est un peu plus pâle, mais le bleu se reconnaît bien de loin.

— Rosa me l'a léguée après sa mort.

— Rosa a existé ?

Mellie ne répondait pas.

— Je croyais que tu avais inventé ton histoire, Mellie. Qui pouvait croire au smiley dans les livres, à votre fugue, à toi et ta sœur ? Jamais, je n'ai pensé que tu pouvais être cette femme.

— Cette femme ?

Elle eut un sourire crispé :

— Tu ne la trouves pas jolie, Thomas ?

— Seule, si seule. Et triste. Tu n'es pas comme ça, Mellie.

— De toute façon, qu'est-ce que ça change que ce soit vrai ou non ? Si c'est beau... Tu rêvais pendant le passage sur les Globes de Coronelli... La vérité : on s'en fout !

— Pas moi. Je t'aime. Pourquoi mens-tu ?

— Tu es un con !

Il la suivit sur la plage. Elle marchait vite. « Ici, c'est Shark Waves. Là, la plage aux coquillages. Nous venons de passer devant la station essence. Les

bois de Moryan Gray. » Elle s'arrêta, essoufflée avant de désigner un point entre les herbes.

— Daniel a embrassé Ana près de ce ponton. Tu es content. C'est bien comme tu l'imaginais, Thomas ?

— Non. Tout est différent.

Il s'assit. Elle se laissa tomber à côté de lui :

— Je ne voulais pas ressembler à Rat. J'aurais aimé être capable de continuer à inventer des histoires, comme lorsque j'étais une petite fille. C'est ici que Brad m'a raconté Don Quichotte. Brad et ses bras qui portaient le soleil quand il faisait le moulin à vent...

Mellie regardait ailleurs.

— Tu as raison, Mellie, redit-il. On s'en fout que ton histoire soit vraie ou non. Si elle est jolie. On s'en fout !

— Alors tu m'aimes ? demanda-t-elle. Mais qui ? Moi ou le livre...

— Toi.

Le soir, ils mangèrent sur le ponton en bois. Ils firent un feu dans le barbecue pour griller des crevettes. « C'est le même, demand-t-il après avoir longtemps hésité — Non, il était rouillé. J'en ai acheté un autre depuis. »

Quand l'air se rafraîchit, Mellie alla chercher dans la chambre la couverture de son lit, celle faite de morceaux de toutes les couleurs. Ils se blottirent dans le canapé installé face à la mer. Et elle raconta la fin de son histoire qu'elle allongea délibérément pour garder Rosa avec elle le plus longtemps possible.

« J'ai quitté cette Côte peu après le départ de Jayne, recommença Mellie, en suivant avec son doigt les plis du tissu. J'étais si malheureuse. Elle me manquait, ses enfants aussi : je venais jouer avec eux tous les jours... J'ai bien essayé de faire du foot seule devant la mer, tour à tour attaquant, arrière et gardien de but, pour conserver leur souvenir plus longtemps. Je perdais à chaque rencontre puisqu'il n'y en avait pas. J'ai récupéré le lapin dans les bois. Je le nourrissais de carottes trempées dans du Nutella. Que des carottes bio pour compenser l'huile de palme ! Le jour où il est mort, je me suis précipitée chez Rosa.

Il était tard, presque minuit. Elle était encore debout. Je pleurais. « Pourquoi ne suis-je pas capable de garder les gens que j'aime ? » Tout est venu en vrac. Violaine, Constance, Jayne disparue, Ana que je ne revoyais plus. Brad, mort. Elle, qui m'avait dissuadée de devenir écrivain...

Elle m'a attirée contre elle. Elle me caressait les cheveux en fredonnant une berceuse. J'en avais rêvé, petite fille, quand je lui racontais mes histoires avec toutes ces girouettes qui tournaient derrière d'elle : ses bras autour de moi pendant que ses yeux brillaient en découvrant mes textes.

Elle m'a installée sur le canapé du salon avec un oreiller pour chaque joue. « C'est plus confortable pour éponger les larmes. Crois-moi, j'ai une certaine expérience. » Elle s'est assise en face avec difficulté. Je n'avais pas compris à quel point elle avait vieilli jusqu'à ce mouvement douloureux.

— Tu me vois enfin telle que je suis Mellie. Tu en as mis du temps. Tu es arrivée chez moi comme si j'allais te donner la clef de ton enfance. Ne me regarde pas avec ces grands yeux étonnés. C'est bien ce que tu me demandes à chacune de nos rencontres. Je veux bien essayer de répondre à tes questions. Je ne sais pas pourquoi tu voulais à toute force devenir écrivain, ni pourquoi Ana t'a emmenée jusqu'à nous, pourquoi tu n'en es pas un ? Vous êtes arrivées au pire moment de la maison bleue... Qu'as-tu compris de ce que nous y faisions ?

— Je ne suis pas certaine. J'ai le souvenir de portes qui claquent, de cris...

— Dommage, Mellie ! Tu ne l'as jamais connue au temps de sa splendeur. Mais nous y avons été si heureux, nous, les écrivains...

J'ai pris mes genoux dans mes bras. Elle a penché la tête sur le côté comme elle le faisait dans le miroir de sa chambre quand je la rejoignais le samedi matin. Je l'entends encore.

Rosa racontait.

« Sans Brad, la maison bleue n'aurait jamais existé. Quand je l'ai connu, il était déjà très célèbre. Il faisait la couverture de tous les journaux people. Sa femme était l'une des chanteuses les plus en vues du moment, le look fesses and face de rêve. Mais la petite – il l'avait épousée avant même qu'elle ne soit repérée par les maisons de disques –, l'avait largué pour un homme politique en pleine ascension. Le coup de foudre avait eu lieu en direct devant des millions de téléspectateurs sur l'air de *God Bless America*, un soir de Superbowl. La vidéo fit le buzz pendant des mois. En l'espace d'un instant, il était devenu le cocu le plus en vue de la planète. Difficile à assumer pour un écrivain ! Il avait mis des années pour se faire un nom dans le monde évanescent de la littérature et désormais plus personne ne se souviendrait de lui pour un seul de ses livres.

J'habitais dans une réserve indienne. J'y étais venue pour la même raison que lui : oublier ! Régulièrement, un chef indien lance un appel à l'humanité pour devenir « un de ceux qui parlent aux arbres », comme ils le disent si joliment. Et rappeler qu'ils veulent redevenir possesseurs de leurs terres injustement volées par les blancs ! J'étais dans ma cuisine de six mètres carrés quand j'ai entendu l'information. Je regardais par la fenêtre les toits d'en face. J'avais les yeux rouges et le nez gonflé à force d'avoir pleuré sur mon divorce. Il faisait gris. J'ai fait ma valise et je suis partie. Avant de prendre mon avion, je me suis arrêtée dans une librairie sur un boulevard. J'ai acheté un livre sur les Indiens au cas où il y aurait un test de citoyenneté à passer.

Quand j'ai atteint le territoire des Blackfeet au nord du Montana, le chef des Pikanis avait été emprisonné pour troubles à l'ordre public. Des milliers de personnes dans le monde avaient répondu à son appel et on l'accusait de vouloir organiser un réseau d'immigrés clandestins. Pour ne pas être extradée du pays, j'ai commencé ma Longue Marche. Je suivais les chapitres du livre qui correspondait chacun à une tribu. J'ai échoué dans l'Oklahoma près de Fort Sill. Depuis que j'étais enfant, j'avais une véritable passion pour Geronimo. C'est ainsi que j'avais choisi mon pseudo : Rosa Azúl était sa dernière femme. Pendant quelque temps, j'ai cru être arrivée au bout de ma quête. Pourtant, je n'y suis pas restée. Ce camp militaire toujours en activité me faisait peur. Quand j'allais faire des ménages dans la famille d'un soldat, je craignais d'être découverte. J'avais des choses à me reprocher. Tu peux comprendre ce sentiment Mellie : je n'aimais pas cette idée d'être une sans-papiers. Un comble pour un écrivain !

Mon périple s'est achevé dans l'État de Washington. À la fourche de l'Oregon Trail, j'ai tourné le dos à la Californie et je suis partie vers les forêts du Nord. Je savais qu'il y avait du côté de la Réserve de Colleville, une école pour les enfants indiens fondés par des Français. La maison mère était basée près de Nantes. Je suis née là-bas. Quand j'ai rencontré l'équipe éducative, j'ai parlé de l'église Sainte-Croix à l'ombre de laquelle j'ai grandi, de la pâte d'amande de chez Lemaître, la fameuse épicerie fine de la rue de la Paix. De la pluie brumeuse et de la bibliothèque en haut d'une rue qui monte où j'ai passé des heures à lire des livres pour enfants dont le souvenir ne m'a jamais quittée alors que tant d'autres se sont effacés de ma mémoire.

Je ne sais même pas s'ils m'ont écoutée.

L'école était installée au milieu des arbres. Les troncs tanguaient comme si nous étions sur un bateau. Le feuillage ondulait semblable à des algues prises dans le courant. J'ai attrapé à pleines mains le bureau en face de moi. Le directeur a souri : « Vous voyez la forêt quand elle parle ? » J'ai répondu oui. Ils m'ont engagée.

Je devais apprendre aux enfants à ne pas oublier la sagesse indienne. Tous les matins, nous prenions notre manuel : *Pieds-nus sur la terre sacrée*, de T.C. Macluhan et nous étudions l'art des images et des rythmes à travers toutes les paroles retranscrites par les blancs. Même à travers les traductions, on percevait le phrasé ancien. La langue indienne est très lente. Le silence écrit la phrase. J'essayai de leur faire comprendre la puissance de l'immobile.

J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai jamais été très patiente et ce n'est pas parce qu'on est indien qu'on est écrivain. J'ai souvent eu envie de frapper un de ces gamins idiots qui préférait jouer à Angry Bird sur son téléphone portable plutôt que m'écouter. Mais je tenais bon. Dehors, il y avait les arbres, le vent, la terre qui danse. Et Brad.

Je l'ai rencontré quelques mois après avoir commencé à travailler.

Lorsque je n'avais pas cours, je m'enfonçais dans les bois. De plus en plus loin. Le directeur m'avait recommandé d'être prudente. » Il y a encore des ours. C'est dangereux. » Il m'avait offert un livre de Stephen King, *La petite fille qui aimait Tom Gordon*, pour illustrer son propos. Je riais en y repensant quand je partais me promener. Par précaution cependant, j'emportais deux tablettes de chocolat au lieu d'une. L'enfant du roman s'était égarée pendant près d'un mois dans les forêts sauvages sans rencontrer personne et avait failli mourir de faim. Ce jour-là, Brad occupait le centre de ma clairière préférée. Les arbres à cet endroit formaient un cercle autour de pierres rondes. Un torrent plus loin mêlait son écho aux glissements du vent. La transparence du lieu, après la marche sous la voûte des branches, me faisait à chaque fois frissonner de bonheur.

Quand je l'ai vu, il avait étalé tous ses livres par terre. Ils n'auraient pas recouvert un dixième de la clairière avant son divorce planétaire, mais, depuis cet évènement, ils avaient été traduits dans tous les pays et ils recouvraient maintenant la quasi-totalité de l'espace. Brad n'a jamais été un bel homme, mais il était puissant, très grand, gros, surtout avec sa vieille parka. Il s'était laissé pousser la barbe pour qu'on ne le reconnaisse pas. Au milieu des forêts, il ressemblait à un ours. J'aurais dû me méfier.

Je me suis approchée. J'ai commencé à lire les titres. J'ai très vite remarqué qu'il n'y avait que du Brad Hawk, sans imaginer qu'il était à côté de moi. J'avais tellement peur, seule, avec cet homme qui transpirait l'alcool. Mais la vision de toutes ces couvertures qui formaient un bouquet de fleurs multicolores sur l'herbe me fascinait au point que j'oubliais tout : la forêt, la solitude, le danger. Au bout d'un moment, il s'est tourné vers moi :

— Avez-vous des allumettes ? Je vais les brûler.

— Pourquoi ?

— Cet écrivain est un con.

— Est-ce une raison suffisante pour détruire tous ses livres ?

Il s'est mis à tourner autour comme un animal blessé. Il semblait de plus en plus agité.

— Vous l'avez lu ? a-t-il grommelé.

— Rosa. Je m'appelle Rosa, ai-je répondu, pour détendre l'atmosphère. Non ! Non, je ne le connais pas.

— Vous voyez. Si vous les aviez lus, vous feriez de même. Ce type est un imposteur. Il a volé sa notoriété.

Je ne sais pourquoi, mais, au milieu des arbres, ce mot m'a semblé ridicule. J'ai ri, lui aussi. Le buzz sur YouTube, Facebook et autres réseaux sociaux a dû lui sembler bien loin soudain. Quand nous sommes redevenus sérieux, le jour baissait. Les ombres grandissaient. Il m'a tendu sa bouteille comme à un vieux compagnon de route. J'ai refusé.

— Je vous propose une chose. Je ne sais pas ce que cet auteur vous a fait, mais je n'aime pas voir les livres disparaître, sans doute par déformation professionnelle. Toute la journée, j'essaie de faire revivre dans ma classe la voix des Indiens. Je pensais que ce travail ne servait à rien au début. Je voulais juste garder mon visa, après toutes ces années de petits boulots dans la clandestinité. Mais j'ai commencé à me passionner pour mon métier : j'essaie de retranscrire dans le quotidien des enfants, les sensations éprouvées par leurs ancêtres. J'aime inventer des histoires qui leur permettent de comprendre le point commun entre passé et présent. Or je connais une phrase de Tatanga Mani, le chef indien Walking Buffalo de son nom blanc, qui me fait rêver. J'aimerais savoir si elle est vraie. Voulez-vous la connaître ?

Brad avait des yeux très bleus, si bleus que leur couleur semblait transparente, mais quand ils se posaient sur vous, vous ne pouviez les oublier. Il a plongé en moi. J'ai senti que tout ce que je cachais, les mots que je n'avais jamais prononcés, ceux dont je ne connaissais pas encore l'existence, se fluidifiaient à son contact. J'avais l'impression d'exister. Je tombais amoureuse.

Il a eu un signe des épaules pour me dire de continuer.

— La voici : *les peuples civilisés dépendent beaucoup trop de la page imprimée. Si vous prenez tous vos livres et les étendez sous le soleil, en laissant pendant quelque temps la pluie, la neige et les insectes accomplir leur œuvre, il n'en restera plus rien.* J'aimerais voir la nature à l'œuvre. Peut-être en apprendrai-je quelque chose ?

Nous nous sommes quittés sans que je sache ce qu'il allait faire. Je lui avais laissé ma boîte d'allumettes qu'il m'avait demandée, par peur qu'il ne devienne violent si je le contrariais. Je devais rentrer à l'école pour donner mon cours. J'espérais qu'il m'écouterait. J'avais bien l'intention de le convaincre de me donner tous ces pauvres livres. Les photos sur les couvertures m'avaient donné une singulière envie de les lire.

Je suis revenue le lendemain. Il était là, mieux habillé, sobre. Il s'était rasé. Je l'ai tout de suite reconnu. Qui avait pu échapper à son divorce en direct ?

— Après réflexion, j'ai suivi ton idée, Rosa. Nous les regarderons se fondre dans le grand livre de la nature. Walking Buffalo était un sage quand il disait : « les peuples civilisés dépendent beaucoup trop de la page imprimée. » Il vaut mieux se tourner « vers le livre du grand Esprit. »

— Tu es allé sur Internet, Brad ?

— Oui, il n'y a pas que de mauvaises choses dans ce monde-là. J'ai lu ses déclarations.

Il s'est raclé la gorge.

Il faisait très froid. De la buée sortait de notre bouche quand nous respirions. L'air était si pur qu'il découpait au scalpel les contours autour de nous. Les pierres luisaient, sombres, entre les livres.

— Tu les as changés de place. Ils n'étaient pas rangés de cette façon hier.

Il a attendu un long moment avant de me répondre.

— Je me demandais si tu t'en rendrais compte, Rosa ?

— Les couleurs n'étaient pas les mêmes. Tu étais en colère. Tu les avais jetés. Aujourd'hui, tu as réfléchi.

— Je les ai rangés par langue. Le français est là-bas : les livres en blanc. Les Français ont toujours aimé l'art conceptuel, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas réagi. Ma rencontre avec les gens de ce pays, ma longue fréquentation de l'histoire indienne, m'avaient appris à ne plus avoir ce genre de jugements. Mais, d'instinct, j'ai compris qu'il valait mieux ne pas

argumenter avec lui. J'ai observé en silence la couverture bigarrée formée par l'alignement de tous ses livres.

— Chaque pays semblait avoir sa façon de faire, Brad. Il y a en a qui mettent des photos, d'autres le titre, mais quelle extravagance de lettres et de couleurs !

J'ai pris un livre blanc avec un autre illustré, les deux visages d'une même histoire :

— Je ne lis pas assez bien l'américain. Je prends aussi la conceptuelle si cela ne te dérange pas.

— Veux-tu la version japonaise de mon livre, Rosa ?

— Ne ris pas de moi ! Toute la journée, j'essaie de faire revivre les voix qui se sont tuées, les souvenirs perdus. Les enfants m'écoutent à la façon des herbes du printemps sous le vent chantant. Toute leur énergie est occupée à capter la puissance du moment, le soleil ou la pluie : ils doivent grandir. Je suis tentée de les laisser aller. Mais je ne peux abandonner les fantômes. Parfois, j'ai honte. Je me sens comme l'ombre sur la plaine qui cache la beauté des détails. Je vais les prendre ! Pour que quelqu'un au moins se souvienne d'eux avant leur disparition. Mais je te promets de les remettre. Si cela peut t'aider à avancer.

Tous les jours, nous venions observer la lente fusion des mots et de la forêt. Les livres se fanaient.

La couverture en premier, délavée par le soleil et gondolée par la pluie. Elle se soulevait, se tordait comme les feuilles mortes en automne. Le titre dévoilé jetait sous les arbres l'ombre noire de ses lettres nues. J'ai avancé ma main plus d'une fois attirée par les mots. « Arrête, me disait Brad. Un bon titre fait ouvrir. Mais nous ne devons pas les déplacer, juste les contempler. »

La colle se desséchait ensuite sur certains exemplaires. « Une édition à bas coût, très certainement made in China », commentait-il encore. Les pages s'envolaient. Nous en retrouvions dans le chemin qui nous menait à la clairière.

D'autres survécurent jusqu'à la fin, seulement grignotés par des insectes ou de petits rongeurs. Une poule d'eau fit même un nid dans une édition numérotée. Il en sortit quatre jolis poussins que nous avons appelés : Sitting Bull, Geronimo, Crazy Horse et Cochise.

Nos rencontres se transformèrent très rapidement.

La forêt était particulièrement belle à cette époque. Le printemps basculait dans l'été. Nous étions au sommet du vert. Un moment si fragile ! Les feuilles boivent la chaleur et se tendent vers le soleil. Le vent est souple, les fleurs douces.

Nous nous promenions parfois près du torrent dans un chemin escarpé qui serpentait entre pierres folles et herbes vives. Le plus souvent, après avoir regardé les livres, nous faisions l'amour.

Je ne sais plus comment cela a débuté. Nous sommes-nous penchés sur un ouvrage en même temps ? Nos mains ont-elles cherché à rattraper une feuille qui s'envolait avant de se trouver, comme nos lèvres, nos corps ?

Désormais, en plus des deux tablettes de chocolat, j'avais rajouté une couverture de survie dans mon sac à dos. J'étendais la toile aussi brillante que l'or entre deux pierres noires, chaque fois les mêmes. Il disait que cela lui rappelait sa femme à paillettes. Je fermais les yeux. Elle était si parfaite. Le soir, je regardai des vidéos d'elle sur YouTube. Mais dans la forêt, à l'ombre des arbres, je l'oubliais.

Après l'amour, je ramassais un livre. Parfois, les insectes l'avaient grignoté sur plusieurs épaisseurs et les chapitres qui restaient ne coïncidaient plus. Je suivais les lignes avec mon doigt. C'était très drôle : la version écologiste du jeu du cadavre exquis.

D'autres fois, au contraire, la collision des phrases jetait sur son roman un éclairage inattendu qui dévoilait des obsessions profondes, mais également certaines facilités rhétoriques.

Je le lui dis.

Il trouvait toujours des explications, même quand il n'y avait rien à sauver. « Dans tous les livres, il existe des phrases, qui, sorties de leur contexte, sont très banales, même chez toi, mon amour », lui murmurais-je à l'oreille et souvent à demi-nue. Car, malgré son succès, il était resté maladivement susceptible. Dans cette situation, je faisais appel à toute ma culture littéraire. Et plus d'une fois, le souvenir des *Liaisons dangereuses* vint à mon secours pour maîtriser mon Valmont du fond des bois. À défaut d'avoir le joli visage de sa chanteuse, j'avais de très belles fesses !

Cependant, à mesure que ses ouvrages se désagrégeaient dans la forêt à ciel ouvert, il devenait de plus en plus nerveux et irritable.

Il s'était installé chez moi.

Au début, tout semble merveilleux. Le café du matin, les yeux rougis et le poil râpeux. Même les débordements causés par l'excès d'alcool me semblaient être la manifestation fleurie d'une âme supérieure, incapable de vivre à ras de terre comme ce pauvre *Albatros* de Baudelaire.

Mais très vite, la réalité revient. Tout écrivain qu'il était, aucun mot ne pouvait faire passer l'odeur de vomi au réveil. J'en avais assez de récupérer des vêtements puants de sueur, roulés en boule un peu partout ! J'en avais même retrouvé un dans le frigo, à côté du jus d'orange. Assez de l'écouter parler, la bouche pâteuse et le regard vitreux ! Je connaissais par cœur toutes ses envolées rhétoriques, ses formules brillantes éculées, ses rancœurs contre ses éditeurs, ces salauds de journalistes, ces cons d'écrivains qui recevaient des prix qui auraient dû lui être attribués.

Parfois, il avait des velléités de roman.

Je l'encourageais. Je voyais bien qu'il était malade d'écriture. Son sevrage le rendait fou. Mais il n'aurait jamais voulu le reconnaître. Ces jours-là, je mettais des fleurs dans le bureau, une branche d'arbre que je ramenaïs de la forêt, *un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur* façon Victor Hugo, pour le flatter et le stimuler. Mais cet âne ne devait pas connaître le poème. Le soir, l'écran était mort, le traitement de texte froid comme son cœur d'ivrogne.

Nos rapports se dégradaient. Je comprenais mieux la chanteuse. Je l'enviais. Je rêvais d'amour en cachette, les yeux rivés sur la neige qui commençait à tomber. Un soir, j'ai éteint la télévision. J'ai fini de boire sa bouteille. Je suis sortie et je l'ai enterrée sous la neige. Quand je suis rentrée, sans doute à cause de l'alcool que je venais d'ingurgiter, j'ai hurlé comme une sauvage :

— Va-t'en. Tu n'es qu'un raté. Ta femme a bien fait de te quitter. Vive la chanson. Il vaut mieux donner le prix Nobel de littérature à Bob Dylan. Les Indiens se sont battus au moins avant d'abandonner !

Brad m'a regardé un long moment en silence.

Il est parti.

J'ai pleuré.

Je ne savais pas que les yeux pouvaient produire tant de larmes. Pendant deux jours, je n'ai pas pu sortir de chez moi. Quand je suis revenue à l'école, j'ai prétexté une conjonctivite fulgurante.

Ils m'ont cru !

Noël venait. Pour le spectacle de fin d'année, je décidai de faire reconstituer par mes classes le massacre de *Wounded Knee*. Sur les trois-cent-cinquante Indiens de la tribu de Big Foot, seuls cinquante survécurent après la fusillade injustifiée de l'armée américaine. Aucun membre du Conseil d'école ne s'y opposa. Dans les préparatifs de fin d'année, ma déclaration passa-t-elle totalement inaperçue ?

Les enfants s'amuserent énormément et je pense qu'ils en ont gardé un souvenir merveilleux. Il y eut bien une tentative de mutinerie, mais, après avoir menacé de renvoi définitif ceux qui refusaient de faire les soldats, tout rentra dans l'ordre. Ils adoraient crier en se jetant par terre pour mimer une mort épouvantable. Certains rampaient dans un mélange de farine et de coton pour rappeler la neige qui s'était abattue sur le camp peu avant l'attaque. Le soir du spectacle, je leur donnai même des capsules de faux sang, récupérées dans les stocks non utilisés du jour d'Halloween. Elles dessinèrent des traînées rouges très réalistes. Les soldats, à titre de récompense, furent autorisés à tirer des balles à blanc achetées chez Walmart.

Quand tout fut achevé, dans un silence de mort, je me suis approchée du bord de la scène et j'ai récité les mots de Black Elk, un survivant :

Je n'étais pas conscient alors de tout ce qui avait disparu. À présent, quand je regarde en arrière du haut de la colline de ma vieillesse, je vois encore les femmes et les enfants massacrés, leurs corps entassés le long du ruisseau, aussi clairement que je les voyais quand mes yeux étaient encore jeunes. Et je vois bien que quelque chose d'autre est mort dans la boue rougie par le sang, quelque chose qu'on a enterré sous la neige.

Personne n'a applaudi, à l'exception de Brad, assis au centre de la salle, revenu à cette occasion pour faire la paix avec moi. Le meilleur jour qu'on puisse trouver !

Je fus renvoyée séance tenante.

Nous nous sommes mariés à Las Vegas, une cérémonie express où tout est prévu. Nous avons choisi nos témoins sur catalogue. Au moment de passer les alliances, Brad m'a récité en français le plus beau poème d'amour qu'il connaissait : *Les Pas* de Paul Valéry. Il ne se rappelait que certains vers et de la dernière strophe, mais je l'entends encore. Sa voix a baissé. Il s'est légèrement écarté.

J'ai eu l'impression que le monde se creusait comme si une porte s'ouvrait entre nous. Nous étions dans la clairière à nouveau, mais elle avait changé. Le soleil jetait sur les livres des vagues de lumière qui se reflétaient sur les couvertures. J'entendais le torrent entre les herbes sèches, la brise douce sur les pierres noires, la voix étouffée de Brad :

*Tes pas, enfants de mon silence...
Vers le lit de ma vigilance,
Procèdent, muets et glacés,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus,
Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
La nourriture d'un baiser,*

*Ne hâte pas cet acte tendre !
Douceur d'être ou de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.*

Puis il m'a embrassé. Un baiser efface tout... Parfois. »

Mellie s'arrêta. Elle se tourna vers Thomas, cherchait sa bouche. Il sourit :

— Mais toi, tu n'as rien à faire oublier, Mellie. Je veux tout. Et la suite...

Elle reprit :

— Je me souviens si bien du salon de Rosa, de cette nuit-là... J'étais couchée dans son vieux canapé qui se creusait au milieu. Il y avait sur la commode en face de moi, des objets de sa chambre que je reconnaissais, la ballerine avec son tutu blanc grisé par la poussière des années, le phallus de marbre qui, depuis, avait perdu son mystère pour moi. Quand j'avais neuf ans, elle n'avait jamais voulu me dire ce que c'était. Et Rosa, au milieu d'un cercle de lumière qui revivait son histoire avec Brad.

Rosa racontait.

« Pour notre lune de miel, nous avons suivi, Brad et moi, les chemins des Indiens. Les États-Unis sont pleins de ces *trails* ou de ces *Skyline Drive* qui sont leur héritage. Notre rencontre s'était faite à l'ombre de Walking Buffalo. Ce fut notre façon de lui rendre hommage. Nous changions sans cesse d'hôtel pour ne pas nous habituer. « La routine tue le couple », professait Brad. J'étais d'accord avec lui. Je pensais que notre mésentente passée était liée à notre quotidien triste.

Nous faisions souvent des détours pour rendre visite à ses amis – illustrateurs, correcteurs, d'autres auteurs –, qui vivaient dans des endroits peu fréquentés.

Un jour, j'interrogeais l'un d'eux : « Pourquoi avoir choisi un lieu si isolé ? La contemplation de la nature est-elle une source d'inspiration pour toi ? » L'autre, un vieux monsieur à la barbe broussailleuse, qu'intérieurement j'avais associée au fier Tolstoï retranché dans sa propriété d'Iasnaïa Poliana, me jeta un regard oblique avant de me répondre d'un ton glaçant : « Les loyers sont moins chers ici ma petite. Qui voudrait vivre dans un trou pareil ? Je ne vends pas comme votre mari, moi. C'est tout ce que mes droits d'auteur me permettent de me payer. Et encore ! je donne des cours à l'Église presbytérienne du coin pour boucler mes fins de mois. »

Brad avait rejoué la scène plusieurs fois dans la voiture jusqu'à ce que je lui demande d'arrêter de me faire passer pour une idiote. « À moins que tu n'aimes que les idiots comme ta chanteuse ! — Parce que tu te crois différente d'elle, Rosa ? » Ce soir-là, je dormis dans une autre chambre. Toute la nuit, je pensais au commencement de notre histoire, aux livres dans la clairière, à Walking Buffalo, à son ex dont je voulais faire disparaître l'ombre entre nous. Le lendemain, je lui proposais de créer la *Compagnie du Smiley*, la quintessence de notre amour, notre enfant, une assemblée d'écrivains capables de créer le livre parfait pour concurrencer l'influence grandissante des séries sur Netflix et autres fournisseurs. Nous serions les sauveurs d'un monde en train de disparaître comme celui des Indiens que j'aimais tellement. Brad se servirait de son nom pour vendre. Les autres apporteraient leur expertise pour écrire les livres par morceaux. Tel plus doué pour les dialogues compléterait les réflexions psychologiques d'un autre. Nous partagerions les droits d'auteurs à égalité. Une aubaine pour tant d'entre eux qui ne vivaient pas de leur travail.

Il accepta.

Nos livres rencontrèrent un succès immédiat.

Très vite, la nouvelle se répandit dans le monde brumeux de la littérature et nous recevions chaque jour des dizaines de demandes pour en faire partie. Le nom venait d'une faute de frappe qui s'était glissée dans mon livre : *La Chasse aux gros mots*. Tous nos membres l'utilisaient comme signature pour rendre jaloux les autres. Idiot ! Mais les écrivains ne sont pas par définition des gens sérieux. Nous nous sommes retrouvés à la tête d'un lobby très puissant qui générerait des millions de chiffres d'affaires. Ni Brad ni moi n'étions intéressés par sa gestion. Nous l'avons déléguée à des organismes qui nous prenaient des fortunes contre l'assurance de notre tranquillité. Je crois que c'est par un de nos intermédiaires que vous nous avez trouvés Mellie, même si ta sœur n'a jamais rien dit là-dessus.

Nous nous sommes installés dans la maison bleue.

Nous avons connu quelque temps heureux au bord de la mer. Nos affiliés venaient nous rendre visite et c'étaient des discussions passionnées, des joutes verbales, des envolées lyriques, entrecoupés de ballades sur la plage.

Moi, dès que je le pouvais, j'allais me promener dans les Bois de Moryan Gray. On ne peut s'y perdre : ils sont si petits. J'écoutais le vent se mêler à la mer. Et je pleurais.

Brad me trompait.

Chaque femme qui rentrait dans la maison passait par son lit. Je ne comprenais pas la curiosité de mes invitées. La première fois, j'en eus le souffle coupé. Je me souviens d'avoir presque perdu... Que peut-on perdre dans ce cas-là ? Je ne sais pas. Puis je me suis habituée à ne pas voir. J'évitais certains restaurants, certains magasins, certaines heures. Brad m'embrassait quand il rentrait. J'acceptais ses baisers comme les livres de la clairière les étreintes du vent, de la pluie et du soleil.

Dans cette période étrange, je pense que nous nous aimions encore. Brad écoutait mes conseils. Si nous n'étions plus tenus par les liens conjugaux, ceux autrement contraignants de notre Compagnie nous unissaient encore. Il gardait une totale confiance dans mes recrutements, mes jugements littéraires. Je suis devenue la Gertrude Stein de la maison bleue, un catalyseur d'artistes. Je choisissais, il essayait. Puis vous êtes arrivées, Ana et toi.

J'ai tout de suite su que tu n'étais pas un écrivain. Je voulais qu'on te renvoie. Pour la première fois, Brad n'a pas suivi mon conseil. Du jour où tu es apparue dans notre vie, il s'est éloigné. J'avais de plus en plus peur. Je sentais qu'il ne m'aimait plus. On sait même si on ne veut pas le reconnaître : les baisers posés à la va-vite sur les lèvres. L'amour dans le lit qui ressemble à un condensé de recettes mécaniques. Le café du matin silencieux, les yeux rivés sur des écrans pour ne pas avoir à se parler. J'ai cru qu'il était tombé amoureux d'Ana et que sa jalousie lui faisait perdre la tête.

Brad m'a quittée moins d'un mois après votre départ. Je suis restée seule dans la maison bleue. J'ai essayé de faire le roman de mes rêves. Le monde n'est jamais entré dans mes mots.

J'ai déménagé dans les terres.

Pendant longtemps, je n'ai pas pu m'approcher d'un livre. Je m'asseyais dans le jardin et je plantais des fleurs imaginaires, un arc-en-ciel sur la terre stérile, des arbres dans la chevelure du vent.

Un soir, Morgane, ma voisine, est venue me chercher. Depuis des jours, elle me voyait par sa fenêtre en train de pleurer. Elle m'a demandé de l'aider à organiser une Chasse aux livres de Pâques. Elle distribuait des chocolats dans des albums colorés pour les enfants du quartier. J'ai dit oui entre deux reniflements.

Nous nous sommes installées dans sa cuisine, devant une pile disparate. Elle m'a tendu un couteau et elle m'a montré comment creuser les pages sans abîmer le texte. Ensuite nous mettions un œuf à l'intérieur. Nous avons tailladé, trituré, pendant des heures. J'avais l'impression que les mots me submergeaient. Je fermais les yeux pour ne plus les voir. Ma tête tournait. J'étais ivre quand je suis sortie de chez elle, une de nos créations sous le bras. Avant de me coucher, j'ai mangé le chocolat et j'ai lu. Cette nuit-là, j'ai rêvé, pour la première fois, depuis ma rupture avec Brad.

J'ai commencé ma thérapie par les livres. *La Fugitive*, pour les intermittences du cœur dont Proust parle si bien, *Thérèse Desqueyroux* pour me convaincre qu'un divorce évite toute compromission. Tant d'autres encore... Le jour où j'ai repris le truculent *Roman de Renart*, j'ai compris que j'étais enfin guérie. Je chantonnais sous ma douche la tirade d'Hermeline, la renarde, contre dame Hersent, la louve :

N'était-ce pas par putasserie ?

Vous vous êtes livrée à la débauche,

Vous m'avez fait un grand déshonneur,

Un grave préjudice, un terrible outrage

En laissant mon baron

Vous battre cette sale croupe

Vieille pute, sale traînée...

J'ai monté mon association pour partager mon expérience. Je ne sais pas vivre sans eux. Mais tu connais la suite, Mellie... »

Je me souviens de son bras autour de moi, de sa voix usée par le chagrin :

— Mellie, tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé dans la maison bleue, a-t-elle ajouté. Toutes ces théories sur les écrivains n'étaient qu'un prétexte de

plus pour nous disputer. Brad me trompait bien avant ta venue. Il ne m'a aimée que dans la forêt. Il était vide quand je l'ai rencontré. Il s'est servi de tout ce que je lui apportais pour se reconstruire. Et de toi aussi. Avant ta venue, il avait oublié qu'un livre, c'est d'abord une histoire. Voilà pourquoi il s'occupait de toi : parce qu'il aimait t'entendre en raconter. Tu parlais tout le temps : un vrai moulin à paroles ! Je l'ai compris en lisant ses derniers livres. Tu l'as changé. Quand il a été plein de nous, il est parti. Et je suis certaine que si tu l'avais recherché, il t'aurait ignorée. L'as-tu fait ?

Je n'ai pas répondu. Elle a ajouté :

— Je sais que tu le vénérâs, Mellie, mais il n'en valait pas la peine. »

Mellie se redressa. Elle regarda autour d'elle. Ils étaient sur la terrasse devant la mer. Mais ce n'était pas le même temps, un autre. Thomas remit la couverture sur eux.

— Continue, Mellie. Je suis là.

« Après cette visite chez Rosa, reprit Mellie, j'ai commencé à me sentir mieux. Je faisais des projets. J'irais faire les soldes. Je rangerais les papiers qui encombraient mon bureau. Je lirais peut-être. Des petites choses qui prenaient peu à peu la place du vide laissé par le départ de Jayne.

Quinze jours plus tard, Rosa m'a rappelée. Elle m'a proposé d'aller habiter dans la maison bleue. Elle n'aimait pas qu'elle soit vide. « La mer a besoin qu'on la regarde. T'en sens-tu capable ? » Sa façon à elle de me demander si j'allais mieux ! J'ai répondu oui.

— À la condition que tu viennes y habiter avec moi, Rosa.

Elle hésitait :

— Je ne suis pas une femme qui revient, Mellie.

— Parce que tu n'as jamais essayé, ai-je répondu légèrement.

Je l'ai attendue toute la nuit sur le deck devant la lune, avec des fajitas et de la Tequila comme cadeaux de bienvenue posés sur le barbecue. Je me souviens d'avoir erré dans les pièces désertes. Je n'entendais que mes pas et le refrain de vers anciens pour me tenir éveillée.

Que sont mes amis devenus

Que j'avais si près tenus,

Et tant aimés...

Au matin, j'ai pris ma voiture pour faire le chemin à l'envers. À un carrefour, par terre, il y avait des morceaux de phare rouge ; j'ai compris qu'elle était morte. Une évidence ! C'est bête. Mais parfois on sait.

Quand je suis rentrée chez moi, après l'hôpital et la mort, le chagrin, l'enterrement, j'ai ressorti *La Chasse aux gros mots* du fond de ma valise. Il était avec mon Kindle. Le livre sentait la poussière. La couverture se détachait. Il était devenu jaune.

J'ai pleuré en regardant le smiley.

Je savais garder les livres ! Je perdais ceux que j'aimais.

Au début, on ne ressent rien. Je me levais, j'allais au travail. Tout le monde était gentil avec moi. Sergio m'a appris à faire le guacamole et le ceviche. J'étais trop triste pour servir en salle, juste capable de suivre les lignes d'une recette. Quand je voyais les couleurs dans l'assiette, j'étais satisfaite comme un peintre qui vient de remporter une victoire sur le gris. Mais une fois dehors, le vide se jetait sur moi. Je marchais des heures sur la plage en promenant le cerf-volant en forme de nuage. Il montait, redescendait, claquait dans le vent. Le fil me

tirait. Il s'enroulait parfois avant de tomber. Je le ramassais. S'il était cassé, je le réparais.

Ana voulait que je rentre. Je repoussais au lendemain. « J'ai besoin de rester encore. » Elle insistait. « J'aime ce pays, Ana. Toi, viens ! » Elle allait accoucher : une fille encore. » Après la naissance ! Promis, Mellie. — Comment l'appelleras-tu ? — Rose, comme la fleur du Petit Prince. » Elle n'osait pas dire Rosa.

Quand Jayne téléphonait, je ne répondais pas. Je regardais son nom sur l'écran. Parfois, je la rappelais. Ses enfants criaient autour d'elle quand elle me parlait. Je les entendais à travers un brouillard épais. Je ne savais pas comment revenir vers eux.

Certains jours, j'allais sur Internet, pour réserver un avion, j'arrêtais ma recherche au moment de taper le numéro de ma carte de crédit.

Je marchais dans le pays des ombres.

Rosa m'avait légué sa maison. Je demandais au notaire quand elle avait pris cette décision. Je comptais les mois sur mes doigts : six depuis le départ de Jayne. Quelle idée étrange de faire un testament parce qu'on a perdu sa locataire ?

— Elle m'a fait promettre de ne jamais vous le dire.

— Je dois savoir !

Qu'y avait-il dans ma voix ? Il se racla la gorge, troublé, avant de jeter un coup d'œil sur son écran.

— Vous la connaissiez il y a très longtemps, je crois ?

Je déménageais dans la maison bleue. Je trouvai au grenier le bureau Never Ever. Je l'ai descendu dans la chambre. J'avais attaché une corde à ses pieds et je l'ai fait glisser comme une ancre dans l'escalier. Il a fait un bruit sourd quand il a touché l'étage. J'avais le cœur au bord des lèvres quand je me suis assise devant lui. J'ai rangé dans le tiroir *La Chasse aux gros mots* ou ce qu'il en restait, le Kindle à côté. J'ai passé mes doigts dans les lettres.

Et j'ai recommencé.

Je pensais à des livres, des centaines de livres. Des phrases revenaient, des morceaux de poèmes, des couvertures défraîchies. Je revoyais les grandes tours de la bibliothèque au bord de la Seine, Paris et son air triste et gris, la Seine encore qui s'effaçait devant le torrent de ma petite ville, moi et Ana, quand j'avais si peur dans ce hangar plein de tiroirs avec des fiches jaunies à la recherche de Rosa. Puis j'ai pensé au Vieux Vieux Homme, le jour où il s'est brisé, comme notre vie ; à l'arbre en pierres de toutes les couleurs au milieu d'un musée avec ses rubans qui flottaient ; aux livres *Le Petit Prince*, *Le Chevalier au Lyon*, *La Chasse aux gros mots* avec son smiley, puis le sourire du directeur quand il me rend mon devoir avec sa décoration militaire et le rire

de Betsy qui rejette ses cheveux en arrière pour ressembler à sa chanteuse ; les livres, encore, dans la clairière – qui dessinent le visage de Rosa ; et Jayne, encore, Brad, sur la plage, un seau à la main ; un nuage qui tient des enfants au bord des vagues, moi qui nage, Lili qui court dans la clairière aux bourgeons, un lapin qui disparaît.

Ma tête tournait. J'étais prise de vertige.

J'ai décidé de repartir. C'était trop difficile de vivre seule dans la maison bleue. J'ai atterri en Californie. Je voulais voir John Hanke, l'inventeur du jeu Pokemon Go, pour fabriquer une bibliothèque où tous les livres se seraient échappés dans les paysages à la manière des créatures virtuelles que les enfants de Jayne m'avaient fait connaître le jour de la Chasse aux bourgeons. Je lui avais déjà trouvé son nom : *Walking Buffalo*.

Mais je n'ai jamais rencontré cet homme. Juste un informaticien dont je suis tombée amoureuse et qui m'a délaissée pour une application de blondes à télécharger à chaque bip de son Smartphone. En souvenir de la seule brune qu'il aimerait, il m'a offert en cadeau de départ ce fameux programme.

Une nouvelle vie commença. Je passais mes journées à faire se répondre livres et lieux à l'aide du code informatique. Le poème d'Apollinaire sur le pont Mirabeau, Victor Hugo à Notre-Dame de Paris, Zola dans le quartier des Halles. Je compliquais l'exercice, j'établis des parcours : gourmands dans les restaurants, studieux dans les librairies, capiteux dans les bars. Les livres seraient partout comme les souvenirs qui ne me quittaient pas. J'en perdis l'appétit. Il y en avait tant. Je ne parvenais pas à choisir entre eux. Lequel mettre ici ? Là ? Je ne sortais plus, ne sortait plus. Je perdis dix kilos. Ma thérapie par les livres ne fonctionnait pas. Je devenais folle ! Je ne faisais plus rien hormis cette course insensée aux livres pour transformer le monde en bibliothèque.

J'habitais San Francisco à cette époque. Il y a une petite route qui franchit des montagnes pour aller sur le Pacifique. Elle serpente entre des pins bleus où l'air sent la résine avant de redescendre vers la mer. Je n'étais pas sortie de chez moi depuis combien de temps ? Halloween venait. De grosses citrouilles orangées paressaient sous un soleil d'automne. Une ville endormie couronnait une plage de sable en forme de demi-lune. Je me suis assise face à la mer. Par automatisme, j'y ai placé la citation d'Aristote :

Il y a trois sortes d'hommes : les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer.

Moi, je ne n'étais plus personne. Un brouillard inattendu s'est levé sur l'océan. Je me suis réfugiée dans une épicerie qui proposait des sandwiches à la

viande. J'ai lu en croquant dans un sandwich un prospectus qui traînait sur la table : *Réunion de la Human Book Library*...

Et depuis Thomas... Depuis...

Tous les jours, j'arpente les couloirs de ma bibliothèque.

Sur certaines étagères, je vois les livres que j'aimais. Ailleurs – est-ce plus bas ou plus haut, au fond ou près de la porte ? – j'entraperçois le visage de ceux que j'ai aimés : Rosa a le sourire de Jayne, Daniel l'ombre de Brad, Lili s'étire dans la clairière aux bourgeons. Dans les couloirs, les arbres poussent, la mer s'enroule, les montagnes se resserrent. Des coquelicots s'avancent dans un ciel violet.

Et les pages s'envolent, disparaissent avant de redescendre sur les rayonnages, les branchages, un nuage qui repose sur le sol.

Et plus j'avance, plus ma bibliothèque grandit. Je ne savais pas qu'elle avait tant de recoins. J'ouvre un livre inconnu, respire le parfum d'une rose sans nom, caresse un songe qui bête.

Je ne fais aucun bruit. J'ai si peur qu'elle ne s'efface.

Nous avons tous notre bibliothèque. Certains la rangent par ordre alphabétique, par thème, d'autres par couleurs. Moi, je la range par histoire : l'histoire de tous ceux que j'ai aimés. C'est aussi simple que cela, Thomas. Voilà pourquoi je suis devenue le livre de la bibliothèque. Pour sauver de l'oubli mes souvenirs. Mais ils empêchent de vivre. »

Thomas la serra contre lui. La mer luisait sous la lune ronde.

— Et toi, comment est ta bibliothèque ? ne put s'empêcher de demander Mellie.

Il mit si longtemps avant de répondre qu'elle crût qu'il ne l'avait pas entendu.

— Toi, Mellie. Toi. Tu es ma bibliothèque.

La nuit les avait recouverts, les caresses, délivrés. Le sommeil les prit dans les bras l'un de l'autre. Au matin, Thomas se défit doucement d'elle. Quand elle se leva, il éteignit l'ordinateur. Ils allèrent au restaurant manger des crabes au gingembre. Il refusa de s'asseoir sous le crâne de pirate. Elle accepta en riant.

Ils se promenèrent une dernière fois dans les bois de Moryan Gray et sur la plage qui les borde. Ils avaient apporté le cerf-volant. Quand le nuage en papier fut haut dans le ciel, Thomas tendit les ciseaux à Mellie : « Coupe le fil. Fais le temps. Désormais il sera toujours beau. » Ils le regardèrent disparaître.

En rentrant, ils achetèrent leurs billets d'avion sur Internet. Elle le rejoindrait le lendemain par le vol de 14 heures 30. Elle avait deux ou trois choses à régler. Quand il redescendit de la chambre, sa valise à la main, il lui tendit son téléphone : « Je crois que tu as reçu un sms pendant que je rangeais mes affaires, Mellie. » Elle le posa sans le lire. Elle voulait l'embrasser, le tenir encore un peu. Ils se manquaient déjà. « Tu seras là demain, Mellie. Si tu peux, emporte les poissons de métal. Je n'avais plus la place dans ma valise. » Elle lui offrit son exemplaire du *Chevalier au lion* avant qu'il ne la quitte.

À son retour de l'aéroport, elle chercha le téléphone. Il avait promis de l'appeler dès son arrivée. Elle le retrouva dans le salon, sur le canapé.

Elle lut le sms :

Réunion de la Human book Library, demain, 14h30, Bibliothèque de Sherwood. 300 Carlson Drive. Half Moon Bay.

Elle avait complètement oublié !

Elle sourit.